

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [190]
– La femme
interdite**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LA FEMME INTERDITE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°190)

LA FEMME INTERDITE



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

— Ma liberté. C'est ma liberté que je fête avec toi !

Assise en face de son amant, Maria del Consuelo Nasar éclata de rire : Stéphane semblait si déconcerté par cette déclaration...

— Tu... Tu veux dire que tu sors de prison ? Demanda-t-il, les yeux écarquillés ?

Une « prison »... Le mot n'était pas si inapproprié que ça, songea Maria. Une prison dorée évidemment. Bien sûr, grâce à la fortune de son mari, elle avait mené une existence de reine. Mais de reine enchaînée. En échange d'une vie somptueuse aux quatre coins du monde, elle avait dit oui à Bayardo Nasar, sachant qu'elle renonçait en même temps à sa féminité, à toute sexualité. Elle frissonna, se souvenant d'une phrase qu'il lui avait dit, cinq ans auparavant, juste avant le mariage : « si jamais tu me trompes un jour, je te tuerai de mes propres mains... » Maria secoua la tête, c'était le passé, tout ça. Bayardo était mort à présent, paix à son âme et vive la liberté.

À condition qu'il soit réellement mort...

CHAPITRE PREMIER



La longue Mercedes couleur turquoise aux vitres fumées avait d'abord ralenti dans un confortable chuintement, puis elle finit par s'arrêter, moteur tournant imperceptiblement, au coin de la rue de la Grande-Chaumière et du boulevard du Montparnasse.

Il n'y avait pourtant, à cet endroit, aucun feu tricolore. Rien. Les autres voitures filaient à toute allure sur le boulevard quasi désert, mais la Mercedes turquoise, elle, ne bougeait plus. Personne ne donnait signe de vie à l'intérieur. Y avait-il seulement quelqu'un ? À cause des vitres bleutées, on ne discernait absolument rien de ce qui se passait dans l'habitacle. Même pas les mains énormes du chauffeur, crispées autour du volant et parfaitement immobiles. Et encore moins la jeune femme assise à l'arrière, immobile elle aussi comme une statue.

C'était elle qui avait voulu qu'on s'arrête là. Il avait suffi d'un ordre bref, prononcé en espagnol, et la Mercedes avait stoppé. Et maintenant, le chauffeur attendait. Il aurait attendu huit jours s'il avait fallu. Quinze jours. Six mois. Il était payé, et très bien payé, pour attendre. Et se taire. Pour faire ce qu'on lui disait de faire sans émettre de remarques oiseuses. Pour ne s'étonner de rien non plus. Et garder soigneusement ses réflexions pour lui. Même dans les situations les plus saugrenues.

De toute façon, il n'avait aucun intérêt à s'étonner, aucun intérêt à se mêler de ce qui ne le regardait pas, et il le savait parfaitement. De temps en temps, sa patronne le lui rappelait, par petites allusions bien placées, des phrases à double sens qu'il comprenait au quart de tour. Et qui avaient la vertu, aux yeux de la jeune femme, de lui rafraîchir la mémoire. Dans l'hypothèse bien improbable où il aurait eu l'imprudence d'occulter son propre passé, un temps où les médias, là-bas, au pays, ne citaient jamais son nom, Miguel Uribe, sans le qualifier d'*El Depredador*... Ou de croire qu'elle-même oubliait toutes les casseroles qu'il traînait derrière lui, une batterie

complète en vérité, de quoi ouvrir une quincaillerie assez bien fournie...

Au bout de cinq minutes, enfin, la jeune femme bougea à l'arrière de la Mercedes, sur la longue banquette de cuir fauve. Elle pressa doucement la commande électrique de sa vitre fumée et celle-ci s'abaissa. Aussitôt, encore alourdi, semblait-il, par le vacarme d'un chantier tout proche, un souffle d'air brûlant, une véritable haleine de fournaise, s'engouffra dans l'habitacle délicieusement climatisé de la grosse voiture. Depuis quinze jours, un soleil impitoyable mitraillait Paris, brûlait l'asphalte et donnait l'impression de vouloir faire fondre les immeubles comme autant de blocs de beurre. Pas un souffle n'agitait l'air pollué au maximum. Les derniers jours de juin avaient été atroces, et juillet promettait d'être pire encore.

La jeune femme, d'abord, ne sembla pas incommodée par le contraste entre l'intérieur de sa voiture et l'ambiance extérieure. Elle regardait devant elle, au loin. Son attention était entièrement mobilisée par le spectacle qu'elle contemplait. Aucun trait de son visage à l'ovale parfait ne bougeait. Elle était tendue, avide, comme une bête à l'arrêt. Ses yeux n'étaient pas sombres, ils étaient couleur feu. Sa bouche n'était pas rouge, elle avait la teinte du sang. Et ses longs cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules nues étaient noirs comme le péché.

Un péché dont l'envie la ravageait, à cet instant précis, lui labourait littéralement les entrailles, la chavirait complètement, même si elle n'en laissait rien paraître à l'extérieur.

Un péché qui s'incarnait, à quelques mètres, dans la silhouette d'un homme au milieu du chantier. Un très jeune homme grimpé dans la cabine d'un tractopelle jaune qui hoquetait, vrombissait, grondait, emplissant tout le quartier de son vacarme assourdissant.

C'était lui qu'elle regardait, depuis déjà quelques instants.

Avec un désir fou. Un désir brutal, violent, irrésistible.

Elle se mit à haleter. Maintenant, la canicule l'étouffait. Elle fit sauter les deux premiers boutons de son chemisier de lin beige, dévoilant à moitié un soutien-gorge noir qui contenait à grand-peine une poitrine qu'on devinait lourde, soulevée par une respiration oppressée. Elle croisa les jambes, et sa jupe blanche ultra-moulante se releva sur ses longues cuisses nues.

Sang battant aux tempes, elle continuait à regarder le garçon, dans son tractopelle.

Un très jeune homme.

Pas plus de vingt ans, brun bouclé, un visage maigre et un profil bien découpé. Mais ce n'était pas ça qui la fascinait le plus. Ce qui la mettait littéralement hors d'elle, folle d'un désir animal qu'elle connaissait bien et qu'elle avait de plus en plus de mal à réprimer, c'était la sueur dont le torse nu du garçon était couvert.

Dans le soleil flamboyant de cette fin d'après-midi qui transformait tout le

boulevard en brasier doré, il était lui-même comme une statue magnifique, brûlante, incendiée. Une véritable incarnation de la virilité absolue. L'homme à l'état pur, aux yeux de Maria dei Consuelo Nasar.

Dès qu'elle l'avait aperçu, elle avait donné l'ordre à Miguel, son chauffeur, de ralentir puis de stopper.

Drôle d'endroit pour s'arrêter, en vérité. Depuis quelques jours, dans ce coin du quartier, la plupart des rues descendant du boulevard Montparnasse vers la rue d'Assas en passant par la rue Notre-Dame-des-Champs étaient en travaux. Chaussées retournées, trottoirs éventrés. C'était l'opération « Paris-Quartiers tranquilles ». De grands panneaux, à l'angle de chaque rue concernée, en expliquaient les tenants et les aboutissants en termes fleuris. Il y avait un panneau de ce genre, bien sûr, à l'angle de la rue de la Grande-Chaumière. On pouvait y lire des phrases du style : « Un nouveau partage de l'espace public pour une coexistence plus harmonieuse des fonctions de la ville... » « Une circulation moins intense à vitesse réduite... » « Un accès plus facile des riverains à leur immeuble... » Il était aussi question d'« itinéraires sécurisés », d'« aménagements ayant pour but de décourager la circulation de transit », de « mobilier en protection transversale », de « bordures de granit » et de « rampes en pavés ». De toutes ces belles promesses, de tous ces projets mirifiques d'aménagement urbain, Maria dei Consuelo Nasar, à vrai dire, se moquait éperdument. L'aménagement de Paris et le problème des itinéraires sécurisés étaient les derniers de ses soucis. Tout ce qu'elle voyait, elle, c'était le garçon, là-bas. Le mâle. L'homme. L'inconnu en sueur dont elle venait de se mettre brusquement à imaginer le sexe. Avec une précision qui la mettait au bord du vertige. Un membre long, lourd, dur, large, avide, dressé impérieusement. Et palpitant aussi. Et luisant. Et venant à sa rencontre...

Elle le *voyait*. Littéralement.

Ses yeux sombres chavirèrent. D'une main, à tâtons, elle chercha le panneau d'acajou qui ouvrait le minibar de la Mercedes. D'un geste incertain, elle se saisit d'une bouteille de cognac, l'ouvrit et s'en envoya une gorgée, comme ça, au goulot.

Il lui fallait ce type. Elle le voulait.

« Je suis libre », pensa-t-elle avec une bouffée de joie.

Libre... Veuve... Ces mots se mirent à scintiller dans son esprit comme des étoiles. Depuis quinze jours, elle n'arrêtait pas de se les répéter, comme pour se convaincre qu'elle était réellement veuve et libre.

Réellement ?

Qu'est-ce qu'elle en savait *vraiment* ?

Elle haussa les épaules, tentant de chasser de sa pensée toutes les incertitudes qui avaient environné les circonstances étranges de la mort de Bayardo Nasar, son mari. Au Mexique, ni les médias ni l'opinion publique ne

s'étaient gênés pour étaler leur scepticisme à ce sujet. On avait eu beau montrer son cadavre aux journalistes, les laisser le photographier, leur expliquer la façon dont Bayardo Nasar était décédé, le doute et le soupçon subsistaient. La plupart des gens restaient convaincus que ce n'était pas Nasar, le vrai Nasar, le grand Nasar, le sombre et monstrueux Nasar qui gisait là, sur une dalle, dans la grande salle carrelée de blanc de la morgue de Mexico.

Est-ce que « le Maître du ciel », d'ailleurs, pouvait mourir ?

Est-ce que le chef du Cartel de Ciudad Juarez, c'est-à-dire le trafiquant de drogue le plus célèbre du Mexique, et sans aucun doute le criminel le plus recherché d'Amérique latine, pouvait disparaître comme ça, bêtement, victime d'une opération chirurgicale idiote ?

Non. Les héros, même les plus noirs, ne meurent pas comme ça. Les seigneurs de la guerre ne crèvent pas sur une table d'opération.

Depuis quinze jours, Maria aussi avait des doutes. Enfin, elle passait par des alternatives de certitude et d'angoisse. Elle essayait de se convaincre que Bayardo était mort et qu'elle-même était libre, libre comme l'air et riche enfin, mais elle n'y arrivait pas vraiment. Quelque chose lui disait que ce n'était peut-être pas si simple.

Le jour de l'enterrement, dans le cimetière de Guamuchilito, le minuscule village du bout du monde d'où Bayardo Nasar, jadis, était parti pour devenir le « Maître du ciel » et le chef redoutable du Cartel de Ciudad Juarez, elle l'avait défié, en silence, au moment où son cercueil descendait dans la fosse.

Intérieurement, elle lui avait crié : « Et maintenant, Bayardo, essaie donc de m'empêcher de faire tout ce dont j'ai envie ! »

Ce dont elle avait envie, c'était de s'offrir désormais tous ces hommes dont sa longue vie conjugale avec Nasar l'avait privée.

« Maintenant, essaie donc de m'empêcher de baiser ! » avait-elle répété dans le silence d'elle-même.

Du fond de son cercueil peu à peu recouvert de terre, l'ex-chef du Cartel de Ciudad Juarez n'avait pas répondu à ce défi, pas bougé le plus petit doigt, pas émis le plus léger signe de vie, la plus minime protestation.

Elle était libre.

Elle était veuve.

Enfin !

Le garçon, dans sa cabine de tractopelle, était en short. La jeune femme imagina qu'elle le faisait glisser, ce short, sur ses cuisses sombres et velues.

Et que l'objet de ses rêves surgissait.

La vision fut si forte qu'elle ferma les yeux.

Puis elle les rouvrit. Ses prunelles brûlaient comme un feu noir. Elle secoua la tête, et sa longue crinière ténébreuse jeta des lueurs presque bleues, dans le creux de ses multiples ondulations.

Elle se mit à trembler du bout des doigts, comme chaque fois que le désir la submergeait.

Il lui fallait ce type, elle le voulait, elle voulait son corps nu contre le sien, son torse brûlé de soleil, l'odeur de sa transpiration. Elle ferma les yeux à nouveau. Ses tempes bourdonnaient. Sa gorge brûlait. Elle le voulait comme une vengeance, comme une compensation à toutes ces effroyables années d'abstinence auxquelles elle avait été contrainte.

« Tu es folle, songea-t-elle, se parlant à elle-même. Ne fais pas ça. Arrête tout de suite... Pense au paquet d'emmerdes qui vont te sauter à la figure si tu fais ce que tu veux faire... »

Elle essayait de repousser sa voix intérieure, mais celle-ci revenait à la charge, insistait, s'insinuait.

Ne fais pas ça... Tu es folle...

Il lui fallait ce type. Il le lui fallait à tout prix.

Maintenant ou jamais.

Elle le considéra de nouveau, ouvrant grand ses admirables yeux noirs comme pour traverser l'espèce de buée de désir qui flottait devant son regard. Elle l'examina attentivement. Il était beau comme un jeune dieu de l'Antiquité, du temps où les rives de la Méditerranée étaient couvertes de dieux. Mince, musclé, nerveux, il ne portait qu'un short découpé dans un vieux jean, et la sueur qui dégoulinait sur ses pectoraux semblaient sculpter les volumes puissants. Grimpé sur son engin de terrassement, il le chevauchait comme un cavalier son pur-sang, songea-t-elle avec excitation, le voyant donner des accélérations saccadées au milieu du chantier, et soulever d'épais nuages de poussière qui allaient se transformer en paillettes d'or sous les rayons du soleil. Il devait être d'origine arabe, mais il aurait aussi bien pu être Mexicain, comme elle-même l'était, et comme l'avaient été tant de ses amants dans le passé, avant son mariage. De nouveau, une bouffée d'envie l'empourpra.

Maria dei Consuelo lâcha un gémissement rauque, venu du plus profond de ses reins. Bizarrement, le jeune ouvrier était seul sur le chantier. Sans doute finissait-il sa journée tandis que le reste de l'équipe l'attendait dans un bar voisin... Il n'y avait plus un moment à perdre.

Tu es folle, ne fais pas ça, pense au paquet d'emmerdes...

Comme si elle avait voulu donner un violent coup de pied à son ange gardien, à cet être intérieur et invisible qui lui chuchotait de si charitables avertissements, elle ouvrit la portière de sa Mercedes. Elle la poussa, plutôt, à toute volée.

Puis, vérifiant qu'il n'y avait personne à proximité, elle jeta les jambes dehors et les écarta.

Dans ce mouvement, sa jupe blanche ultra-moulante se releva encore.

Jusqu'à dévoiler son ventre. Que ne masquait aucun slip, aucune culotte, pas le plus léger sous-vêtement.

Mais qu'assombrissait, en revanche, une épaisse toison pubienne bouclée, luxuriante, aussi noire que sa chevelure, éclatante comme une forêt profonde.

Est-ce que ce crétin la voyait, là-bas, sur son tractopelle ? Est-ce qu'il faisait attention à elle ? Est-ce qu'il allait finir par la repérer ? Souffle court, visage maintenant luisant de sueur, elle jeta les mains le long d'elle-même et, dans l'espoir d'attirer le regard du garçon, glissa les doigts vers son bas-ventre palpitant.

Elle poussa un petit cri quand ses longs doigts minces atteignirent le bouton dur et vibrant qui se dressait à l'orée de son intimité. Elle commença à le caresser, tournant autour méthodiquement du bout de ses deux index. Tout en se redisant qu'elle était dingue, totalement dingue de faire ça comme ça, en public, au coin d'une rue de Paris.

Elle haussa de nouveau les épaules. Les rues de Paris ! Qu'est-ce qu'elle s'en foutait, des rues de Paris ! Elle était riche. Elle était puissante. Elle aurait pu s'acheter la moitié de cette ville, si elle avait voulu. Elle y avait, en outre, comme partout ailleurs dans le monde, des tas de relations haut placées qu'il lui suffirait de faire intervenir, au cas où... Et puis de toute façon, il *fallait* qu'elle fasse ce qu'elle était en train de faire. Quelque chose, en elle, une voix antagoniste de celle de son ange gardien, le lui ordonnait. La voix du désir. De son désir fou, féroce, impitoyable.

Le ventre en feu, elle plongeait de plus en plus frénétiquement les doigts dans le buisson noir et scintillant de son pubis. Elle avait atteint ses muqueuses intimes, qui s'ouvraient, moelleuses et douces sous la caresse. À nouveau, elle poussa un léger cri.

C'est alors que, d'instinct, elle comprit, que là-bas il l'avait vue. Enfin !

Il avait immobilisé son tractopelle face à la Mercedes, et, à travers la vitre de la cabine, il la regardait. À cause de la distance, elle ne pouvait pas très bien discerner l'expression de son regard, mais elle devinait ses yeux exorbités, son visage figé par la surprise, sa bouche légèrement entrouverte, la lèvre inférieure pendante de stupéfaction.

Elle accéléra le rythme de ses caresses, et en même temps elle le vit qui s'agitait sur son siège. À la fébrilité de ses mouvements, elle devina qu'il était en train de faire la même chose qu'elle, se cherchant sous son short, et se masturbant à la même cadence qu'elle. Cette pensée acheva de lui mettre le feu aux joues.

Ils n'étaient séparés que de quelques mètres, lui dans la cabine de son engin de terrassement comme dans une nacelle, elle à moitié vautreée sur le siège arrière de la Mercedes, et les jambes jetées à l'extérieur, de plus en plus ouvertes, offertes, écartées.

Quelques instants, un « dialogue » brûlant, silencieux, s'établit entre eux.

Maria dei Consuelo Nasar avait tout oublié, qui elle était, l'endroit où elle se trouvait, la prudence élémentaire dont elle aurait dû faire preuve pour de multiples raisons toutes plus évidentes les unes que les autres... La pensée du sexe de l'homme, de ce pieu viril qu'elle ne connaissait pas encore mais qu'elle imaginait parfaitement, droit, avide, dardé comme une matraque de chair brune, la mettait hors d'elle. Elle avait déjà l'impression qu'il s'enfonçait dans son ventre, lentement, longuement, interminablement. Et qu'elle se cabrait au fur et à mesure qu'il la pénétrait, au rythme où il la possédait.

Une minute, deux minutes passèrent ainsi. Maria et le jeune ouvrier s'envoyaient des messages à distance. Maria se sentait au bord d'exploser. Elle ferma de nouveau les paupières. Elle n'en pouvait plus. Elle allait jaillir de la Mercedes, se précipiter sur le chantier vers le tractopelle, grimper dans la cabine, et s'empaler sur ce type sans autre forme de procès. Et jouir. Jouir jusqu'à ce que...

Elle rouvrit les paupières brusquement. Juste à temps pour s'apercevoir qu'il avait coupé le moteur du tractopelle et sortait de la cabine. Alors, lentement, d'un pas lourd, d'une démarche un peu entravée par la virilité qui dardait toujours sous son short, il se dirigea vers elle. Maria dei Consuelo Nasar faillit pousser un hurlement de joie. Il allait la posséder ! Elle avait gagné !

La suite se passa très vite. Le garçon aux yeux embrasés était tout près d'elle. Elle respira fiévreusement son odeur de transpiration puissante, âcre, délicieuse. Il avança les mains, voulut s'emparer de la large toison pubienne de la jeune femme, mais elle lui bloqua les poignets.

— Non, attends, lâcha-t-elle d'une voix rauque. Pas comme ça. Viens.

Et, sans lui demander son avis, elle le tira en avant, à l'intérieur de la voiture, dont elle referma aussitôt la portière.

— Démarre, Miguel, et roule ! jeta-t-elle à son chauffeur.

Celui-ci obtempéra immédiatement.

— Et regarde devant toi, commanda-t-elle encore.

Puis elle se rejeta en arrière, sur le cuir des sièges, entraînant le jeune homme qui chavira sur elle, l'écrasant de tout son poids.

L'arrière de la Mercedes était vaste comme une chambre à coucher, et le parfum du cuir y luttait à armes égales avec les puissantes odeurs de sueur du jeune homme. Miguel Uribe conduisait doucement, un peu au hasard. La grosse voiture tanguait, au fil des rues de Paris, comme un bateau sur une mer calme, à peine agitée d'un très léger roulis.

— Ça ne t'ennuie pas d'avoir quitté ton chantier comme ça sans prévenir personne ? interrogea Maria en enveloppant le garçon d'un regard avide.

Il haussa les épaules. Le sourire qu'il esquissa découvrit sa dentition

éblouissante.

— De toute façon, le boulot était terminé pour aujourd'hui, dit-il. Je faisais des heures supplémentaires comme un con.

Il laissa errer les doigts sur son chemisier de lin beige, épousant doucement, par-dessus le tissu, des rondeurs merveilleusement prometteuses.

— Vous vous appelez comment ? chuchota-t-il.

— Maria. Et toi ?

— Stéphane.

Elle eut une mimique d'étonnement.

— Stéphane Belbouab, compléta-t-il. Oui, je suis d'origine algérienne. Et tous mes frères et sœurs ont des prénoms arabes. Mais moi, quand je suis né, mes vieux avaient décidé que ce serait mieux pour mon avenir s'ils me trouvaient un prénom français. Vous comprenez, je suis le dernier, alors ils ont eu le temps de constater que les prénoms arabes, c'était pas vraiment le pied, question boulot et insertion !

— Et avec Stéphane ça va mieux ?

Il éclata de rire.

— Si on peut dire. En tout cas, dans la famille, je suis le seul qui travaille.

Elle le regardait. Maintenant qu'il était là avec elle, tout près d'elle dans la voiture, elle voulait prendre son temps. Comme il accentuait ses caresses sur ses seins, elle le retint.

— Attends, souffla-t-elle.

Elle avança les mains et effleura l'épais tissu de son short. Quelques instants elle joua, par-dessus l'étoffe, avec le membre qui la tendait, murmurant à plusieurs reprises « Laisse-moi faire... Laisse-moi faire... » d'une voix oppressée.

Lui, d'ailleurs, ne songeait qu'à ça, se laisser faire.

Qui était cette femme ? Une étrangère ? Sûrement. Elle parlait français parfaitement, mais avec un accent. Américaine ? Sud-Américaine ? Au fond, il s'en moquait. Elle était belle, c'était tout ce qui importait pour lui. Belle et riche, ça crevait les yeux. Et elle le voulait, elle avait envie de lui autant qu'il avait envie d'elle. Tout était parfait. Il n'était même pas tellement étonné du désir qu'elle manifestait avec aussi peu de retenue. Cela faisait longtemps qu'il le savait, qu'il plaisait aux femmes. Depuis le début de l'adolescence il avait compris qu'il avait, lui aussi, une belle gueule. Ses préférées, c'étaient les blondes, bien sûr. À cause du contraste avec lui-même. Mais il ne crachait pas sur les brunes, surtout quand elles étaient superbes comme Maria, et toutes vibrantes de désir.

— Tu as quel âge ? interrogea encore la jeune femme.

— Vingt-deux, fit-il tandis qu'elle accentuait ses caresses sur son short, le

massant à un rythme de plus en plus soutenu.

Il retint un « Et vous ? » qu'il jugea déplacé. On ne demande pas leur âge aux femmes. Surtout lorsqu'elles sont légèrement plus vieilles que vous. Quel âge pouvait-elle bien avoir, cette Maria qui roulait carrosse et qui n'avait pas hésité à le draguer en écartant carrément les cuisses, dans l'ouverture de la portière de sa Mercedes ? Trente ? Plus de trente ? Entre trente-deux et trente-cinq ? Il n'en savait rien et, à vrai dire encore une fois, il s'en moquait.

— Mon Dieu...

C'était elle qui venait de lâcher cette exclamation d'une voix rauque en baissant le zip de son short. Longuement, elle considéra, avec un respect presque religieux, ce membre musculeux qu'elle venait de libérer, sillonné de grosses veines mauves et qui arborait une superbe érection à la rigidité parfaite.

Les doigts de Maria dei Consuelo, veuve (du moins officiellement) de Bayardo Nasar, chef du Cartel de Ciudad Juarez, coururent le long de l'interminable matraque comme autour d'un objet de culte que l'on doit manier avec ferveur. Puis elle avança son visage et, pointe de la langue dardée, elle effleura ce sexe qui palpitait à sa rencontre, secouée de battements convulsifs. Immédiatement, le jeune homme plongea les mains dans les profondeurs crépitantes de la chevelure de Maria et fit pression sur sa nuque pour qu'elle le prenne dans sa bouche. Elle l'engloutit en effet quelques secondes, puis recula.

— Non, attends, pas tout de suite, murmura-t-elle. Pas comme ça. Tu en as trop envie et moi aussi, ce serait raté. Je préfère qu'on fasse durer le plaisir, tu veux bien ?

Il voulait tout ce qu'elle voulait. Elle avait glissé les mains le long de son énorme virilité et caressait les boules douces qui roulaient par-dessous. Sans lâcher celles-ci, elle se rejeta en arrière de tout son long sur la banquette. Sa jupe était complètement relevée autour de la taille, dégageant sa toison noire et bouclée au milieu de laquelle explosait le fruit rose et fendu de son intimité. Elle écarta encore les cuisses. Stéphane Belbouab roulait des yeux fous. De près, la chair tendre du sexe de la jeune femme était une vision si inouïe qu'il ne pouvait en détacher le regard. Il restait immobile, fasciné, comme s'il voulait imprimer à jamais ce spectacle dans sa mémoire. Il haletait. La sueur ruisselait sur son front. Des bouffées de transpiration âcres, puissantes, montaient de son torse nu, de ses aisselles, de partout. L'odeur du labeur mélangée à celle du désir. Un cocktail qui rendait Maria littéralement dingue.

Avec un gémissement sourd, il lui empoigna les jambes, les ouvrit encore, les releva, et voulut s'allonger sur elle pour la pénétrer. Une nouvelle fois, elle le retint.

— Attends, dit-elle. Tu veux bien attendre un peu ? On a tout notre temps.

Elle glissa les deux mains vers son propre ventre et commença à se

caresser avec un soin minutieux, par petits gestes réguliers. Le plat de son index appuyait un instant sur le promontoire de son clitoris, puis descendait vers les profondeurs humides de son sexe, avant de remonter encore et de caresser en tournant la crête enflammée qui se dressait à l'orée de sa toison. Son souffle s'accélérait. Un long frisson gonflait son ventre. Finalement, elle retira sa main et attira vers le centre d'elle-même le visage du garçon.

— Maintenant, dit-elle d'une voix fêlée par le désir. Fais-moi jouir comme ça. D'abord. Ensuite, tu pourras me faire ce que tu veux. Tout ce que tu veux.

Stéphane Belbouab plongeait avec toute la fougue de son âge, comme s'il voulait enfoncer la tête entière dans le sexe de Maria.

En même temps, il songeait que personne ne le croirait, s'il racontait plus tard ce qui était en train de lui arriver. Une histoire démente. Cette superbe fille en chaleur dans cette Mercedes de luxe. Et la façon dont elle s'était offerte... Chez lui, dans sa banlieue, tout le monde le traiterait de menteur.

Sa banlieue à lui, c'était la Cité des Grands-Prés, un labyrinthe de HLM de douze étages dans le Val-de-Marne, à Vrigny, où ses frères aînés s'étaient taillé la part du lion, échappant plus tôt qu'à leur tour à l'autorité de leur mère, veuve et femme de ménage dans une clinique des environs de Vrigny. Très vite, à la mort du père, ils s'étaient mis à faire les quatre cents coups.

Avec à la clé pas mal de démêlés avec la police. Pour des petits délits d'abord, puis pour des trucs de plus en plus graves...

Sous ses caresses, Maria ondulait du bassin en lâchant des petits cris rauques. Car, Stéphane, à l'abri des vitres fumées de la Mercedes, ne « ménageait pas sa peine ». Il s'en donnait même à cœur joie. Par petits coups de langue précis, rapides, efficaces, il achevait de donner au clitoris de la jeune femme des dimensions impressionnantes. Il se demandait s'il en avait jamais vu un, auparavant, d'une taille pareille. De temps en temps, il s'enfouissait dans son ventre et y dardait la langue dans ses profondeurs jusqu'à s'en décrocher la mâchoire. Puis il remontait et s'enroulait à nouveau autour du clitoris. Attentif aux cris qu'il arrachait à sa partenaire, et se faisant un point d'honneur de la forcer à aller crescendo.

En même temps qu'il « travaillait » ainsi, il repensait encore à ses frères... Nordine, Mamar et Ali... D'habitude, dans les familles, il y avait un mouton noir. Dans celle de Stéphane, il y en avait trois. Lui, c'était le merle blanc du clan Belbouab. L'oiseau rare. La réussite de la famille et le soleil des vieux jours de sa pauvre mère, comme elle aimait le répéter à chaque fois qu'elle le prenait à témoin des soucis que lui causaient Nordine, Mamar et Ali. Car eux, en revanche, ils représentaient son calvaire quotidien. Trois terreurs qui, au fil des années, avaient mis la région en coupe réglée. Pas tout seuls, bien entendu. Les Belbouab, ce n'étaient pas seulement Nordine, Mamar et Ali. C'étaient aussi les autres, les cousins, les copains, les alliés avec lesquels ils s'étaient associés « à la mafieuse », créant une véritable organisation fondée

sur les liens de parenté et la loi du silence, une vaste toile d'araignée qui s'étendait sur toute la région et dont le centre, la Cité des Grands-Prés de Grigny, était devenu l'une des plaques tournantes les plus importantes du trafic de hasch dans la région parisienne.

En un mot, les Belbouab étaient ce qu'on appelle une « famille régnante ». Avec un business qui rapportait d'ailleurs puisque, partis de rien, les frères de Stéphane avaient investi dans des épiceries, des affaires de livraison de pizzas à domicile, et même des couscous-karaoké florissants. Tout cela aurait été parfait s'ils n'avaient pas bâti leur « Empire » en faisant régner la terreur et en multipliant les tabassages pour imposer leur loi à des jeunes turbulents, indisciplinés, avides de bénéfices « indus ». Régulièrement, des livraisons de drogue s'égarèrent. Des kilos de résine de cannabis se perdaient dans la nature. Des versements n'étaient pas opérés. Bref, tout le monde « carottait » tout le monde. Alors les Belbouab frappaient. Vite. Fort. À l'aveuglette. Un de ces jours, il y aurait des morts. Des bavures. Stéphane l'avait toujours pensé. Et ses frères se retrouveraient devant les assises. Et leur mère en mourrait de honte et de chagrin. Stéphane le leur disait quelquefois. Mais ses trois frères l'envoyaient paître. Ils ne se gênaient pas pour ridiculiser « le petit génie de la famille », comme ils s'exprimaient avec mépris, et rappeler qu'en travaillant honnêtement, lui, il gagnait des clopinettes alors qu'eux roulaient sur l'or et s'envoyaient toutes les filles qu'ils voulaient.

Pour le moment, de ce côté-là, il fallait bien avouer que Stéphane ne se débrouillait pas si mal que ça, lui non plus. Sans avoir besoin de plonger dans l'illégalité. Si tant est cependant que ce qu'il était en train de faire présentement sur une banquette de voiture, en plein jour et en plein Paris, ne relevait pas de l'illégalité. Ce qui restait à démontrer, après tout. Mais est-ce qu'on pense à ces choses-là quand on a le nez dans un volcan ? Parce que le sexe de Maria, maintenant, c'était un volcan. Un véritable cratère. Une fournaise délicieusement infernale. Elle ondulait du bassin, tournait, roulait de plus en plus frénétiquement. Et ne cessait de répéter, d'une voix mourante :

— N'arrête pas surtout ! N'arrête pas !

S'il y avait bien quelque chose, maintenant, que Stéphane n'avait aucune envie d'arrêter, c'était ce qu'il était en train de faire. Il aurait continué à la lécher, à la manger, à la mordre, à l'avaler jusqu'à la consommation des siècles. Il y allait de plus en plus vite, s'enfonçant de la bouche, du nez, de la langue, du menton dans la forêt tropicale de Maria dei Consuelo. Celle-ci tressautait comme si elle avait été crucifiée sur un pylône à haute tension. Et elle criait des ordres saccadés : « Plus vite ! Plus lentement ! Oui ! Plus fort ! Là ! Plus haut ! Plus fort ! Plus vite ! »

Elle eut enfin un orgasme qui la cabra comme si la foudre la traversait. Elle hurla, soulevée, frappant de ses hauts talons la vitre d'une des portières comme si elle avait voulu la fracasser.

Elle remuait tellement qu'elle envoya bouler Stéphane Belbouab qui

s'encastrea entre les sièges. Puis elle retomba sur le dos et ne bougea plus, comme évanouie.

— Tu t'es conduit comme un dieu, haleta-t-elle après quelques secondes. Grâce à toi, j'ai joui comme ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps, très longtemps...

Elle l'attira contre elle et lui prit le visage à deux mains, plongeant ses yeux noirs dans les siens. Si près qu'on pouvait voir danser des étincelles violettes dans ses prunelles.

— Je fête quelque chose, dit-elle en songeant à sa liberté retrouvée, sa liberté de veuve toute récente. Tu ne peux pas comprendre, mais avec toi, grâce à toi, je fête quelque chose. Et je ne voulais pas que ce soit gâché.

Elle laissa glisser une main vers le sexe du jeune homme, qui battait toujours la chamade, lourd, impatient d'entrer en action à son tour.

— Tu étais beaucoup trop excité pour avoir le temps de me faire jouir, chuchota-t-elle. Tu en avais trop envie, tu m'aurais sabotée, ça aurait été trop bête.

— Mais on pourra recommencer, objecta Stéphane. J'ai tout mon temps, moi, toute la nuit si vous voulez.

— Toute la nuit... murmura-t-elle avec un frisson.

Il ajouta avec une fierté toute juvénile :

— Je rebande très vite, vous savez, et je n'ai jamais eu de réclamations.

— Je n'en doute pas, répliqua Maria avec un sourire presque attendri.

Elle faisait glisser ses longs doigts minces et bronzés le long de la hampe virile du garçon.

— Tu es vraiment libre, ce soir ? reprit-elle.

— Toute la nuit, je viens de vous dire.

Elle allait et venait de plus en plus vite le long de son sexe qui gonflait encore sous la caresse, et n'en finissait pas de se redresser.

— Et puis demain c'est samedi, ajouta-t-il, alors de toute façon je ne travaille pas.

Elle accentua encore sa pression, caressant l'extrémité du membre du bout des doigts, puis descendant jusqu'à la racine, remontant, redescendant.

— Tu veux dîner avec moi ? interrogea-t-elle presque timidement.

— Avec vous ? Evidemment !

— Tu ne me trouves pas trop vieille pour...

— Trop vieille !

Il avait poussé une exclamation qui la rassura un peu.

— Alors sois gentil, soupira-t-elle, arrête de me vouvoyer. Ça me fait bizarre. J'ai l'impression de m'offrir un gigolo.

Il éclata de rire.

— D'accord. C'est promis.

Elle allait de plus en plus vite. Le jeune homme se mit à vibrer comme un arbre dans les rafales. Brusquement, elle se dit qu'il allait capituler et que ce ne serait pas très fair-play de sa part si elle ne faisait pas quelque chose pour le soulager. Elle ne voulait toujours pas qu'il lui fasse l'amour. Pas encore. Plus tard. Pour le moment... Elle se pencha vers la fantastique massue de chair dont la tête énorme et rouge dardait vers elle avec énergie. Puis, regard chaviré, elle se laissa tomber et l'engloutit. Il lâcha un râle sourd quand il se sentit enveloppé par la bouche brûlante de la jeune femme. Tout de suite, il glissa les mains dans son corsage, cherchant ses seins qu'il se mit à pétrir, en martyrisant les bouts qui s'allongèrent sous ses doigts. Maria dei Consuelo l'avalait avec fureur, montant et descendant autour du membre enflammé. Et brusquement, elle comprit qu'il venait. Il se mit à gémir, tandis que son sexe grossissait encore en volume. Et la sève qui le gonflait en le traversant explosa, se répandant dans la bouche de Maria par jets lourds et drus qui l'inondèrent jusqu'au fond de la gorge. Elle le but jusqu'à la dernière goutte puis ils demeurèrent pantelants, quelques secondes, l'un contre l'autre.

— Tu vois, sourit-elle, j'avais raison. Pour la première fois, il valait mieux que ce soit dans ma bouche que dans mon ventre... Tu étais trop impatient de...

Il se cabra comme un jeune coq.

— Mais je peux recommencer dans cinq minutes, vous savez ! protesta-t-il.

— *Tu sais*, corrigea-t-elle en effleurant ses lèvres des siennes. Tu as déjà oublié ? Tu m'avais pourtant promis.

— Pardon, dit-il, penaud.

— Ça va. Mais ne recommence pas, ça m'énerve. Bon, maintenant on va t'habiller avant d'aller dîner.

— M'habiller ?

Elle désigna ce qu'il portait, c'est-à-dire un short et des baskets poussiéreuses. Et rien au-dessus.

— Tu ne veux quand même pas aller au restaurant dans cette tenue ? soupira-t-elle.

Puis, d'un ordre bref lancé en espagnol, elle indiqua au chauffeur l'adresse du magasin où elle voulait maintenant qu'il les conduise.

Maria dei Consuelo Nasar avait son amant en face d'elle et à contre-jour.

Son amant. Elle se mit à rêver à ce mot magique – et si nouveau pour elle. Stéphane ne l'était pourtant pas encore tout à fait, son amant, elle ne l'avait pas encore eu dans son ventre, il ne s'était pas encore enfoncé de toute sa longueur dans son intimité. Mais ce n'était maintenant qu'une simple question

de temps. Dans une heure, deux heures... Elle sourit intérieurement, savourant cette perspective. Qu'est-ce que c'était bon, l'attente d'un membre masculin, quand on savait qu'il allait venir ! Ça n'avait rien à voir, mais vraiment rien, avec ces longues et horribles nuits brûlantes de naguère, du temps de son mariage, quand elle se caressait désespérément, dans son grand lit vide, en songeant à des fantômes de mâles, à des spectres qui ne se matérialiseraient jamais pour la posséder.

— Tu ne manges rien ? Tu n'as pas faim ? interrogea-t-elle en se penchant à travers la table.

Stéphane Belbouab avait à peine touché à son entrée, une terrine de civet de lotte en gelée pourtant délicieuse, Maria avait pu en juger en grappillant dans son assiette. Et maintenant il chipotait sur sa cuisse de canard à l'orange. Quant à elle, elle s'était littéralement jetée sur ses langoustines rôties au fumet de truffes. L'amour l'avait toujours creusée. Du moins du temps où elle le faisait.

— Je ne sais pas, bafouilla-t-il. C'est très bon, pourtant, mais je n'ai pas très faim.

Elle le regarda. Il était superbe, tout sapé de neuf comme elle l'avait voulu. Costume bleu nuit Yves Saint-Laurent et tee-shirt blanc immaculé, sous la veste, qui moulait ses admirables pectoraux. Dans la boutique, rue du Faubourg-Saint-Honoré, il avait bien un peu protesté quand il l'avait vue payer, mais finalement il s'était laissé faire une douce violence, et maintenant il paraissait ravi. Ravi et intimidé.

— Tu es très beau, lui chuchota-t-elle.

Il baissa le nez sur son assiette.

— Tu veux bien me resservir du vin ? l'interrogea-t-elle.

Il s'empressa, empoignant la bouteille de bordeaux, un Château Haut-Brion que le sommelier leur avait recommandée. Il constata qu'elle était vide.

— Vous ne voulez pas qu'on en commande une autre ?

Elle eut une petite grimace d'agacement.

— *Tu* ne veux pas ! s'exclama-t-elle.

Il éclata de rire.

— Pardonne-moi, se força-t-il. Pourtant, d'habitude, je tutoie tout le monde... Mais je ne sais pas pourquoi, là, avec vous, ça ne vient pas spontanément...

« Parce que tu me trouves trop vieille ou trop riche », songea-t-elle avec une légère amertume. Ou les deux ensemble.

Il hélait le serveur pour commander une nouvelle bouteille. Lorsqu'il fut parvenu à attirer son attention, il revint vers Maria.

— Vous... Tu m'as raconté, tout à l'heure, que tu fêtais quelque chose... Qu'est-ce que vous vouliez dire ? interrogea-t-il en s'emmêlant joyeusement

les pédales dans les pronoms.

— Ma liberté. C'est ma liberté que je fête avec toi, dit-elle d'une voix chaude et basse.

Elle regarda autour d'eux. Une heure plus tôt, en ressortant de la boutique de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, elle avait eu brusquement une idée de génie. Elle avait tout de suite ordonné à Miguel de mettre le cap sur la rive gauche et de longer la Seine. Elle croyait se souvenir qu'il y avait un coin, par là-bas, du côté de Notre-Dame, à hauteur du pont de l'Archevêché, où il y avait des péniches-restaurants amarrées. Elle avait dîné là deux ans plus tôt, lors d'un de ses précédents voyages en Europe. L'idée de passer la soirée sur un bateau, en compagnie de ce garçon qui allait sous peu devenir son amant, la ravissait.

Il y avait effectivement quatre ou cinq péniches tout illuminées, le long du quai de la Tournelle. Elle l'avait laissé choisir celle qui lui plaisait. Il avait jeté son dévolu sur une péniche qui s'appelait *Schéhérazade*. Elle avait pleinement approuvé ce choix, prometteur de nuits « orientales » brûlantes...

Le quai de la Tournelle était bourré de touristes qui n'arrêtaient pas de se croiser et de se recroiser, de se photographier au flash et de glapir dans toutes les langues de la planète. Quelques couples d'amoureux rasaient les murs, seuls au monde, enlacés, s'embrassant avec l'énergie du désespoir comme si ça devait être la dernière fois avant l'Apocalypse. Un peu plus loin, sous une arche du pont, un petit théâtre était dressé à même les pavés du quai. Pour une cinquantaine de spectateurs assis par terre, on y jouait un truc genre *commedia dell'arte*, avec des filles déguisées en Colombines et des types en Arlequins, et aussi quelques personnages volontairement anachroniques en treillis militaire et cagoulés dans le plus pur style FLNC-Canal historique. Mais de là où Maria et Stéphane se trouvaient attablés, ils n'entendaient que de vagues éclats de voix.

Monstrueux, gigantesques, larges comme des plates-formes de forage en pleine mer du Nord, agressifs comme des brise-glaces, des bateaux-mouches passaient à intervalles réguliers, bourrés de touristes hilares, et matraquant les quais à coups d'halogènes éblouissants qui effaçaient tout le charme des lieux, la paix des eaux de la Seine, la beauté des étoiles innombrables tremblant dans le ciel, les petites tables du *Schéhérazade* où on dînait aux chandelles, la vue imprenable enfin sur Notre-Dame et les magnifiques immeubles de l'île Saint-Louis, de l'autre côté du fleuve.

— Votre... Ta liberté ?... interrogea Stéphane tandis que le serveur, revenu à leur table, débouchait une nouvelle bouteille de Haut-Brion. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle hésita.

— Tu ne vas pas me raconter que tu sors de prison ?

Elle rêva un instant, silencieuse, revoyant son passé proche. Une

« prison »... Le mot n'était pas si inapproprié que ça. Une prison dorée, évidemment. Mais qu'est-ce que ça changeait ? D'accord, elle avait roulé sur l'or. Grâce à la fortune de son mari. Grâce aussi et surtout à la terreur qu'il inspirait à tout le monde, elle avait mené une existence de reine. Mais de reine enchaînée. Contrainte de tout abdiquer de sa féminité, de sa sexualité. En échange d'une vie somptueuse aux quatre coins du monde. Un marché que personne ne l'avait forcée à accepter, d'ailleurs. Elle avait dit oui à Bayardo Nasar, chef du Cartel de Ciudad de Juarez, en toute conscience. Et sans même qu'il ait besoin d'insister. Elle n'avait pas hésité une minute. Après toutes ces années de vache enragée dans les bas-fonds de Mexico, elle aurait été folle de repousser l'offre de celui que les médias avaient baptisé « le Maître du ciel ». Elle le revoyait en face d'elle, ce soir-là, avec ses éternelles lunettes noires, dans ce restaurant qui d'ailleurs lui appartenait et où tous les murs étaient tapissés de magnifiques viviers illuminés où évoluaient des poissons de toutes les couleurs. Il était beau à l'époque Bayardo. Beau et ultra-séduisant. Une puissance émanait de lui qu'elle n'avait jamais connue. En un instant, d'un sourire découvrant ses dents éblouissantes, il faisait tout oublier, à commencer par le sale trafic sur lequel il avait bâti son immense fortune, et tous ces morts qui avaient jalonné son ascension, tous ces rivaux massacrés, noyés, torturés, découpés à la scie électrique, pendus, fusillés, et tant d'autres rumeurs de sauvagerie, de monstruosité même, qui n'étaient peut-être que des légendes. Le génie de Bayardo, c'était justement de vous persuader qu'il s'agissait de légendes. À le voir ainsi, plein de charme, prévenant, délicat, on ne pouvait plus rien penser d'autre. On oubliait le reste. Elle avait dit oui presque sans réfléchir. Il l'avait alors regardée longtemps, puis il avait murmuré :

— Avant de vous engager, il faut que vous sachiez quelque chose. Ou plutôt que vous voyiez quelque chose...

Il s'était levé et il l'avait entraînée dans un petit salon attenant à la salle du restaurant. Il s'y était enfermé avec elle. Et il lui avait montré la chose en question. En lui disant, ensuite, de bien réfléchir parce que après ce serait trop tard pour revenir en arrière...

Maria se secoua.

— Non, je n'ai pas fait de prison, dit-elle. Mais j'étais encore moins libre qu'en prison.

— Comment ça ?

Elle agita la main.

— Trop long à t'expliquer. Et puis franchement je préfère ne pas trop y penser. Ça assombrirait la soirée, et après je n'aurais peut-être plus envie de faire l'amour... Tu n'as vraiment plus faim ? enchaîna-t-elle aussitôt.

— Non. Vous... Tu veux qu'on s'en aille ?

— On pourrait aller boire le café chez moi ?

« Chez elle ». Elle en avait, Maria, des « chez elle », à travers le vaste

monde. Sur pratiquement les cinq continents. Quand Bayardo Nasar, son mari, ne s'occupait plus de business, c'était à ça qu'il passait le plus clair de son temps. À acheter des villas, des propriétés, des appartements. Il collectionnait les domiciles comme d'autres les timbres ou les trains électriques. Des résidences, il en avait un nombre incalculable à travers toute l'Amérique Latine et ailleurs. Entre deux exécutions sans sommation de chefs de clans récalcitrants, entre deux expéditions d'opium aux USA pour y être traité et transformé en morphine ou en héroïne, entre deux « tables rondes » avec les caïds des mafias colombiennes de Cali ou de Medellin, entre deux discussions avec les producteurs boliviens et péruviens de cocaïne, entre deux entreprises de corruption de fonctionnaires locaux, il prenait l'avion et, pour se détendre, il achetait un peu partout des biens immobiliers. C'était son seul moyen de se relaxer. Il y en a qui font du sport ; lui, il se payait des baraquas.

Une fois, il s'était envolé pour Santiago du Chili. Il y avait passé huit jours. Quand il était revenu, il avait annoncé à Maria avec une sorte de joie presque enfantine qu'il y avait acheté dix voitures de luxe et une douzaine de propriétés. Il faisait ça comme d'autres achètent des cigarettes. Il avait les moyens.

La DEA, l'organisme américain de lutte contre la drogue, estimait que le cartel de Ciudad Juarez, sur lequel il régnait, contrôlait quatre-vingt-cinq pour cent du trafic mexicain. Et évaluait la fortune personnelle de Nasar à la somme fabuleuse de vingt mille millions de dollars. Le gamin qui allait pieds nus, jadis, dans les ruelles poussiéreuses de Guamuchilito, avait fait du chemin dans la vie. Et laissé un bel héritage à sa veuve. Qualifiée même, dans un récent numéro de *Nec Plus Ultra*, le magazine des stars et des personnalités les plus en vue de la jetset planétaire, de « septième femme la plus riche du monde ». Là-dessus, pour faire bonne mesure, elle avait publiquement annoncé son intention de léguer les trois quarts de sa fortune à des œuvres humanitaires. Une façon comme une autre de laver l'argent sale légué par son mari... Depuis, les paparazzis n'arrêtaient pas de la traquer. C'était une des raisons pour lesquelles elle avait quitté l'Amérique latine, quelques jours plus tôt. Avec tous ces photographes de presse sur ses talons, jamais elle n'aurait pu draguer en toute impunité.

En France, elle avait plusieurs domiciles qu'elle n'avait jamais vus. Notamment un château dans le Midi, en plein Lubéron, dans un coin perdu et magnifique, paraît-il. Un domaine somptueux qu'elle ne connaissait qu'en photo mais où elle avait décidé de se rendre dans une quinzaine de jours, à l'occasion du 14 juillet. Elle avait l'intention d'y faire une grande fête. Elle y avait convié tous ses amis français. À Paris, Bayardo Nasar s'était offert un hôtel particulier fabuleux où il n'avait jamais mis les pieds non plus, une demeure princière dans le XVII^e arrondissement, place du Général-Catroux, une de ces bâtisses gigantesques construites par des spéculateurs sous le Second Empire. Il y avait installé des gardiens, un couple de Sud-Coréens dont Maria avait fait la connaissance quand elle avait débarqué à Paris.

Elle avait découvert par la même occasion la somptuosité des lieux, l'escalier de marbre, les meubles précieux, les salons lambrissés en cerisier, les plafonds à caissons. Elle avait admiré aussi les Renoir, les Monet et les Pissarro qui ornaient les murs. Elle avait beau être habituée au luxe, elle avait quand même eu un choc en arpentant cette espèce de musée secret que Bayardo Nasar lui-même n'avait jamais vu. Elle s'était même surprise, un instant, à regretter qu'il ne fût pas présent, avec elle, pour jouir de l'endroit. Intérieurement, elle s'était ensuite traitée d'idiote. Bayardo était mort, paix à son âme et vive la liberté.

À supposer qu'il soit réellement mort...

Elle réprima un frisson léger.

— Appelle le garçon, dit-elle à Stéphane Belbouab, et demande l'addition. Avant qu'on rentre chez moi, j'ai envie de faire quelques pas...

— Et votre... Et ton chauffeur ? Il n'en a pas assez, de nous attendre ?

Elle haussa les épaules, songeant à Miguel Uribe qu'ils avaient laissé poireauter, là-haut, au volant de la Mercedes garée dans une petite rue perpendiculaire aux quais.

— Il est payé pour ça, dit-elle.

En même temps, elle passa une main sous la table et glissa dans sa direction une liasse de billets de deux cents francs.

— C'est toi qui vas régler l'addition, dit-elle.

Pendant qu'il s'exécutait, elle laissa errer son regard alentour. Il faisait nuit noire, à présent. La faune à l'extérieur avait changé. Aux grappes de touristes de tout à l'heure, succédait une foule plus jeune, des filles en robes légères, des types en short, des adolescents qui slalomaient entre les groupes, juchés sur leurs rollers-on-line. Certains arrivaient en même temps à patiner et à converser, le portable collé à l'oreille. Tandis que Stéphane attendait sa monnaie, elle s'amusa à compter le nombre d'hommes qui portaient les cheveux noués en queue de cheval. Elle en trouva cinq en un peu plus d'une minute.

Parmi ces derniers, il y avait un de ses compatriotes, et c'était aussi un tueur de la pire espèce, mais elle ne l'identifia pas pour la bonne raison qu'elle ne l'avait jamais vu auparavant.

Lui, en revanche, commençait à la connaître aussi bien que s'il l'avait faite.



José Guadalupe avait du vague à l'âme. D'abord il y avait cette chaleur de plomb qui pesait sur Paris et il avait une sainte horreur de la chaleur. Il y avait aussi cette espèce de mélancolie qui lui venait de se sentir loin de chez lui, loin du Mexique et de ses habitudes les plus chères. La Ville Lumière l'ennuyait. La France, il s'en foutait comme de son premier pistolet-mitrailleur. Ça ne comptait pas pour lui, la France. Ce qui existait, c'était Mexico. Sa jungle. Son domaine d'élection.

Un océan et des milliers de kilomètres le séparaient de tout ça. Il se sentait exilé, privé de tout ce qu'il aimait. Et surtout, de celui qu'il aimait, c'est-à-dire de Jesus Simon Lanata. Son amant de cœur. Son compagnon régulier. Un mépris beau comme un dieu et monté comme un âne. Rien que d'y penser, José Guadalupe en avait le vertige. Le sexe monumental de Jesus Simon Lanata lui manquait atrocement. Il en *sentait* littéralement l'absence en lui, certaines nuits, c'était à en devenir fou. Dans sa petite chambre d'hôtel près des Ternes, il en souffrait comme un damné sans parvenir à trouver le sommeil.

Par-dessus le marché, chaque fois qu'il avait Jesus au téléphone, celui-ci s'amusait à le rendre dingue de jalousie en lui racontant toutes les fêtes auxquelles il allait, toutes les boîtes qu'il fréquentait, toutes les conquêtes qu'il faisait en son absence. Le petit salaud. L'ordure. Dans ces occasions-là, José Guadalupe le haïssait autant qu'il l'aimait. Avec une rage d'autant plus dévastatrice qu'elle était impuissante. Pour se venger, il avait bien essayé de draguer, la nuit, dans certains bars branchés du Marais, mais jusqu'ici ça n'avait pas marché. Il ne devait pas avoir le style qu'il fallait. Ou alors, il manquait de conviction, il n'en avait pas lui-même vraiment envie.

Quand il faisait honnêtement son examen de conscience, il devait convenir que c'était la seconde hypothèse qui était la bonne. Son drame, à Guadalupe, sa tragédie intime, c'était qu'il était fidèle. Quand il aimait

quelqu'un, il l'aimait complètement et le reste du monde ne comptait plus. La fidélité conjugale, même s'il ne s'en vantait pas trop pour ne pas faire rigoler Jesus, il y croyait dur comme fer.

Vulnérable. Il se sentait vulnérable, depuis son arrivée à Paris. À quarante-neuf ans, il commençait à sentir le poids du temps sur ses épaules. La fatigue le matin. Des cheveux blancs sur les tempes. Et puis ces élancements de sciatique qui le reprenaient dans les moments les plus inattendus. Autant de signes qui ne trompent pas. Il commençait à se faire trop vieux pour le boulot de « nettoyeur » qu'il exerçait depuis vingt ans, d'abord au service de Bayardo Nasar, et maintenant sous les ordres de Juan Cernuta, successeur officiellement désigné du « Maître du ciel ». Oui, il se sentait vulnérable. Dépaysé, fatigué et vulnérable. Un état d'esprit désastreux, en vérité, pour faire tout ce qu'il avait à faire. D'autant que Cernuta, avant de l'expédier en Europe, avait été catégorique. Il ne voulait pas de casse. Pas de vagues. Pas de cadavres inutiles surtout. Sur ce coup-là, Guadalupe devait travailler en finesse. Sans éveiller des curiosités malsaines.

Travailler en finesse ! Tandis qu'il faisait les cent pas sur le quai de la Tournelle, un rire silencieux autant qu'amer secoua le long catogan noir qui courait sur la nuque de José Guadalupe. Visage aigu, nez busqué au milieu d'une face naturellement basanée, Guadalupe se dégarnissait sur le dessus du crâne et plaquait ses cheveux avec du gel. Il essayait de compenser en arborant une superbe queue de cheval dont il était très fier. Ce qui le ravissait beaucoup moins, c'était la tenue de « touriste » dont il avait cru devoir s'affubler, ce soir, en espérant ainsi passer inaperçu. Long short à fleurs rouges genre bermuda, chemisette manches courtes jaune bouton d'or et casquette à visière sur la nuque. Avec un tel accoutrement, il avait bien été obligé de laisser toute son artillerie dans sa chambre d'hôtel, planquée sous le lit dans une mallette. Ce n'était pas sans regret qu'il avait dû se séparer de son CZ 75 calibre 9 Para, de son Colt Python, de son Smith & Wesson 66 K, et surtout de son Super Magnum Rost, un Ruger Old Army dont le barillet avait été allongé au point de doubler de longueur et de pouvoir accepter des charges de six grammes de poudre noire pour propulser du calibre 457. Il ne portait sur lui qu'une arme, et elle avait l'air aussi dérisoire qu'un vulgaire porte-clés, puisqu'elle mesurait à peine plus de sept centimètres de long et deux centimètres de large. Mais c'était pourtant un gadget ultra-efficace dont il avait déjà pu apprécier les sanglantes performances.

Cernuta avait donc été catégorique. Pas question de descendre qui que ce soit, ni de flinguer dans toutes les directions. Maria, la veuve de Nasar, il ne s'agissait pas de la liquider, mais de la kidnapper. Et ensuite de la travailler dans le sens du poil pour la faire parler. Seulement après, on lui réglerait définitivement son compte.

C'était pour ça que Guadalupe était là. Pour ça qu'il suivait la jeune femme partout, depuis son arrivée à Paris. Attendant le moment propice pour

intervenir. Quel moment ? Le moment où il sentirait qu'il pouvait y aller. C'était une question de flair. D'intuition. Jusqu'à présent, il n'avait pas jugé que ce moment était venu. Et maintenant il le regrettait parce que Maria n'était plus seule. Il y avait ce jeune imbécile qu'elle avait ramassé, quelques heures plus tôt, dans le quartier de Montparnasse, et avec qui elle roucoulait à présent dans cette péniche-restaurant.

Guadalupe frissonna. Les simagrées des hétéros avaient toujours eu la vertu de le hérissier au plus haut point. Si ça n'avait tenu qu'à lui, il aurait fait irruption dans la péniche et il leur aurait fait passer le goût de dîner aux chandelles, les yeux dans les yeux. Il avait toujours adoré descendre des femmes. À une époque, c'était même une de ses distractions préférées. C'était la période où il faisait en quelque sorte office de « chien de garde » dans une maison de dressage pour futures prostituées, une sorte de mini-camp de concentration en pleine montagne, du côté de Cuernavaca ; un endroit où on apprenait aux filles à ne pas faire les dégoûtées, plus tard, quand de riches clients leur réclameraient des trucs un peu spéciaux.

Il y en avait, bien sûr, qui se rebellait. Alors il fallait faire des exemples de temps en temps. C'était le boulot de Guadalupe. Il adorait ça, faire des exemples. À l'aide d'accessoires qu'il prenait grand soin de changer, à chaque fois, pour varier les plaisirs. Question outils de travail, il avait une gamme assez large qui allait des tronçonneuses aux battes de base-ball. Mais son meilleur souvenir, c'était encore la fois où il avait fait passer le goût de vivre à une fille, une grande Noire magnifique, en l'attachant à un arbre et en la tuant à l'aide d'un arc. Il la revoyait encore, le corps hérissé de douze flèches, de superbes traits traditionnels en bois de cèdre, empennées de plumes de dinde naturelles, et prolongées de longues pointes d'acier à deux lames. Elle avait souffert très longtemps avant de mourir, et ses cris atroces d'agonie avaient eu une grande vertu éducative sur les autres filles.

Cet heureux temps n'était plus. Les mœurs changeaient. On en était aux bonnes manières, maintenant, aux délicatesses, aux politesses. Il ne fallait plus faire de vagues ni mettre du sang partout. José Guadalupe soupira. Une fois de plus, la silhouette de Jesus Simon Lanata, son amant, revint le visiter. Jesus qui le trompait avec tout ce que Mexico comptait d'homosexuels. À cette pensée, ses yeux se remplirent de larmes furtives. On peut être un tueur chevronné et en même temps quelqu'un de très sentimental.

Puis il tressaillit parce que là-haut, sur la péniche-restaurant, Maria et son gigolo étaient en train de lever le camp. Guadalupe lâcha un grognement de satisfaction. Évaluant le gabarit du « chevalier servant » de Maria dei Consuelo Nasar. Une demi-portion, jugea-t-il. Il l'avait déjà classé depuis belle lurette dans la catégorie des quantités négligeables.

Il avait terriblement hâte, maintenant, de passer à l'action.

Qu'est-ce qu'ils foutaient ? Guadalupe grinça imperceptiblement des dents. Maria et le jeune type auquel elle s'accrochait n'avaient pas repris

l'escalier de pierre grimpant jusqu'au quai. Enlacés, ils s'étaient éloignés à pas lents sur la berge, en direction du quai Saint-Bernard, visiblement à la recherche d'un endroit moins éclairé et surtout où il y aurait moins de monde.

Guadalupe serra les poings. Ces deux-là commençaient à l'emmerder sérieusement. S'il n'y avait pas eu les consignes de Cernuta, le nouveau boss, qu'est-ce qu'il aurait adoré se défouler à les descendre tous les deux avec son arme-gadget, son porte-clés dévastateur ! Il prit une longue inspiration. Tuer... Liquider... Crever des chairs... C'était ça qui lui manquait le plus, il le comprenait maintenant. C'était la mort qui lui manquait si cruellement. Celle des autres, bien sûr. Les ordres de Cernuta, hélas, n'étaient pas de ceux auxquels on pouvait contrevenir sans danger. Cernuta, dans un sens, était pire encore que Bayardo Nasar. Et ce n'était pas peu dire.

Quelques jours après la mort de Nasar, Cernuta avait été solennellement désigné comme son successeur au cours d'une réunion qui s'était déroulée dans une enceinte destinée aux combats de coqs, dans la proche banlieue de Juarez. Les *Narcos* mexicains avaient choisi un homme de poids et d'expérience. Un type rassurant aussi. Un chef dont on avait jugé qu'il ne gênerait personne. Cinquante ans et des poussières, un visage long et jaune, une voix lente, un peu solennelle, Cernuta paraissait, au physique comme au moral, le contraire absolu du défunt « Maître du ciel ». Sa réputation de sérieux, de compétence, de pondération, il l'avait acquise pendant les vingt ans où il avait exercé les fonctions de « juge de paix » et de médiateur entre les cartels. Il inspirait confiance, en somme. Et ceux qui l'avaient élu comptaient bien tirer les ficelles dans son dos, ne lui laissant que les apparences du pouvoir.

Ils étaient cinq électeurs. Cinq caïds qui s'étaient réunis dans cet enclos de Juarez pour se choisir un homme de paille. Dans la semaine qui avait suivi.

Cernuta les avait convoqués l'un après l'autre dans son bureau. Le sol de la pièce était recouvert d'une grande bâche de plastique. À chacun de ses visiteurs, Cernuta avait d'abord expliqué le pourquoi de cette bâche : il avait l'intention de faire faire dans son bureau des travaux de rénovation. Puis il s'était levé, avait sorti de la poche de sa veste son Parabellum et leur avait tiré une balle entre les deux yeux. Très calmement. Sans que son long visage jaune laisse transparaître la moindre émotion.

Comme dans un ballet bien réglé, après chaque nouvelle exécution, deux types faisaient irruption dans le bureau et, silencieusement, roulaient le cadavre dans la bâche de plastique puis l'embarquaient pour une destination inconnue. Là-dessus, deux autres commandos arrivaient avec une bâche neuve. Et on pouvait passer au candidat suivant.

C'était ainsi que, d'entrée de jeu, Juan Cernuta avait assis son pouvoir. En envoyant un « message fort », comme on dit aujourd'hui, à tous ceux qui seraient tentés de le prendre pour un fantôme.

Depuis qu'il avait entendu parler de cette histoire, José Guadalupe ne

pouvait plus apercevoir une bâche en plastique, même de très loin, sans se convulser.

On racontait aussi que Cernuta adorait faire crever les yeux de ses prisonniers, avant de les interroger. Rien que pour les mettre dans l'ambiance.

Ensuite, quand ils avaient parlé, quand ils avaient lâché tout ce qu'ils savaient, il leur faisait arracher la langue. Avant de les faire abattre.

À côté de lui Bayardo Nasar, rétrospectivement, devenait un peu un enfant de chœur. Au moins, lui, quand il faisait tuer quelqu'un, il s'énervait, on sentait qu'il y mettait de la passion, de la rage, enfin du sentiment. Cernuta, lui, ne manifestait jamais la moindre émotion.

Le visage maigre de Guadalupe se crispa. La veuve de Nasar et son compagnon, là-bas, ralentissaient l'allure. Bientôt ils s'arrêtèrent dans une zone d'ombre profonde, en bordure de l'eau, et se collèrent l'un contre l'autre.

Guadalupe en fit autant, c'est-à-dire qu'il s'arrêta lui aussi, mais il ne se colla à personne pour la bonne raison qu'il était seul.

C'était Maria qui avait choisi l'endroit, sans demander son avis à Stéphane. Elle s'était arrêtée dans un coin d'ombre, sous le pont Sully, un lieu providentiellement désert. Immédiatement, elle s'était adossée contre le mur du quai et elle avait attrapé le jeune homme par la nuque, ondulant du ventre contre lui, se frottant contre le membre viril qui durcissait rapidement.

— Tu es folle, chuchota Stéphane. Et s'il passe quelqu'un ?...

— Tais-toi, murmura-t-elle en l'enlaçant encore plus étroitement. C'est ça qui m'excite justement.

Les boutons de son chemisier de lin beige n'étaient plus qu'un souvenir. Stéphane découvrit que son soutien-gorge noir s'ouvrait par-devant, entre les seins, et ne se priva pas d'exploiter sa trouvaille. Bientôt, s'épanouirent entre ses mains deux globes merveilleusement doux, lourds et tièdes, qu'il massa longuement, comme des objets précieux, avant d'en agacer les pointes. Celles-ci durcirent très vite, s'allongeant comme deux petits crayons de chair brune. Malgré tout, le jeune homme n'en revenait pas de leur audace.

— On est dingues, lâcha-t-il. Si quelqu'un nous surprend...

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a de plus beau que deux êtres qui se désirent ?

Ses bras se refermèrent sur la nuque de Stéphane et elle l'attira avec une fougue redoublée. Sa bouche s'ouvrit contre la sienne. Il sentit une langue avide qui le visitait. Il haleta. Ses mains descendaient, maintenant, le long de sa jupe moulante qu'il remonta lentement du bout des doigts, dégageant son ventre, révélant l'épais et large triangle de son pubis, dont la noirceur profonde éclatait au milieu de sa chair mate.

— J'ai perdu tellement d'années, délira Maria. Tu ne peux pas savoir ! J'ai besoin d'être baisée maintenant ! Baisée tout le temps ! Baisée à en

crever !

Elle l'embrassait à perdre haleine.

— Viole-moi, haleta-t-elle. J'en ai tellement envie !

Ventre creusé, elle tâtonnait fébrilement entre leurs deux corps. Stéphane ne la reconnaissait plus. Elle était littéralement défigurée de désir. Pas enlaidie, non, mais c'était une autre femme, une créature déchaînée, rendue folle de privations érotiques. Visage enflammé, regard étincelant, lèvres comme saignantes, elle le dégagea de son pantalon, exhibant une massue de chair lourde, chargée de sève, sillonnée d'une grosse veine violette qui battait impatiemment sous la peau presque transparente.

— Mets-la-moi, gémit-elle. Mets-la-moi tout de suite ! Je t'en supplie !

D'un coup, alors, debout entre ses cuisses largement ouvertes, le jeune homme l'empala, raide et jusqu'au fond du ventre, avec l'impression de pénétrer dans une merveilleuse forêt tropicale. Elle lâcha une sorte de hoquet qui venait directement des entrailles en constatant qu'il l'emplissait totalement, et même au-delà de ses espérances. Elle se cramponna des deux mains à ses épaules tandis que ses coups de reins la soulevaient en cadence. Ils titubèrent ainsi quelques instants, puis glissèrent lentement le long du mur et finirent par chavirer sur les pavés. Dans ce mouvement, il ressortit d'elle. Elle le rattrapa par les épaules pour le réattirer. Mais il résistait.

— Il y a quelqu'un, murmura-t-il.

— Et alors ? interrogea-t-elle d'une voix de noyée. Ça doit être un voyeur. Et puis de toute façon, qu'est-ce que ça peut faire ?

Elle regarda à droite et à gauche, mais les quais lui parurent déserts.

Stéphane avait recommencé à la posséder. Elle le bloqua en l'attrapant par les hanches.

— Écoute, lui dit-elle à l'oreille, j'ai envie d'être entièrement à toi, j'ai envie que tu me défonces, que tu me fasses mal, que tu me voies, que tu me déchires, que tu me...

Il avait stoppé ses coups de boutoir. Elle ouvrit grand les bras, et, d'une voix de fournaise :

— Prends-moi tout ce que tu veux ! cria-t-elle. Comme tu veux ! Jouis de moi !

Ils venaient de changer de position. À la façon d'une lionne s'apprêtant à recevoir le pal de son seigneur et maître, la veuve du chef du Cartel de Ciudad de Juarez lâcha un feulement rauque et creusa les reins. L'instant d'avant, elle s'était agenouillée sur les pavés du quai, croupe en l'air.

— Viens dans mes fesses, chéri ! supplia-t-elle en écartant les cuisses pour s'ouvrir encore davantage.

Elle avait un derrière vaste et magnifique qu'il s'attarda à caresser, le flattant longuement comme on flatte la croupe d'un cheval de race. Puis,

comme elle répétait son invitation d'une voix de plus en plus impatiente, il s'empoigna de la main droite et se dirigea vers la minuscule cible froncée et brune qui s'offrait à lui, impudente, insolente presque, et palpitant comme une petite bouche avide.

— Oh oui ! gueula brusquement Maria dès qu'elle perçut son contact. Emmanche-moi vite ! Là ! Oui ! Vite ! Je t'en supplie !

Du plat de la main, il pesa sur ses reins, pour l'obliger à se cambrer encore davantage. Il était si gros, et elle si étroite, que son membre se tordit légèrement sur lui-même, luttant contre l'orifice qui lui résistait involontairement. Puis ce fut comme si quelque chose céda, et les muscles de la jeune femme se détendirent. L'instant d'après, il s'enfonçait en elle jusqu'à la garde.

Stéphane Belbouab la pilonna quelques instants, s'enfonçant dans ses reins avec un plaisir qui ne cessait de croître. Avec ce vague sentiment d'héroïsme aussi, et de puissance absolue mêlée de vanité, qu'ont les hommes quand une femme s'offre à eux vraiment complètement. Chacun de ses coups de boutoir le propulsait un peu plus profondément dans l'intimité de Maria dei Consuelo Nasar. Cette femme était merveilleuse, l'aventure qu'il vivait grâce à elle était inouïe, cette nuit était magique, et il ne cessait de se répéter que tout cela demeurerait probablement l'un des plus grands souvenirs de son existence. Dans l'avenir, se disait-il, il y repenserait souvent et délicieusement.

La seule chose qu'il ne pouvait pas savoir, c'est qu'il n'avait précisément plus d'avenir, et que son existence, désormais, ne se comptait ni en mois, ni en jours, pas même en heures, mais en minutes.

Quelques minutes que les secondes qui passaient grignotaient inexorablement.

CHAPITRE III



L'ivresse qui le possédait fut le commencement de la fin de Stéphane Belbouab. Brusquement, dans l'ombre, à une dizaine de mètres, il crut apercevoir une silhouette, celle d'un type planqué dans un recoin du pont et qui ne cessait de les épier.

— Qu'est-ce que c'est que ce con ? grinça-t-il.

Gonflé de sa propre importance, surestimant ses forces et résolu à donner une leçon cuisante à l'inconnu en lui cassant la figure, il s'arracha doucement aux reins de Maria qui, surprise et frustrée, protesta d'un sourd grognement.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-elle en tordant la nuque vers lui.

— Je n'aime pas qu'on mate pendant que je baise, jeta Stéphane en se relevant. Tu ne vois pas ce type, là-bas ? Je vais aller lui demander s'il veut ma photo.

Maria se retourna et rabattit sa jupe sur ses fesses nues.

— Laisse, dit-elle. On s'en fout. Finis plutôt ce que tu as commencé, merde !

Mais l'ivresse virile qui possédait son compagnon l'aveuglait.

— C'est moi l'homme, dit-il en bombant le torse. C'est moi qui décide.

Il glissa un baiser sur ses lèvres.

— Ne t'inquiète pas, dit-il encore avec une nuance de tendresse. Tu ne perds rien pour attendre.

Et, d'un pas lourd, comme un cow-boy qui part affronter un adversaire mortel en combat singulier, il se dirigea vers l'inconnu.

Maria secoua la tête en le regardant s'éloigner. À la frustration, maintenant, se mêlait de l'agacement. Ainsi que le vague sentiment que toute cette histoire était en train de déraiper bêtement. Qu'est-ce qu'elle avait cherché, elle ? À se faire aimer, se faire aimer profondément, réellement,

physiquement. C'était tout. Et voilà que son jeune partenaire se prenait brusquement pour un coq de combat et partait au casse-pipe comme un imbécile, alors qu'il était si bien, l'instant d'avant, au fond de ses reins.

De nouveau, elle secoua la tête en le regardant s'éloigner. Incapable d'imaginer qu'elle ne le reverrait plus vivant.

Sans le savoir, bien sûr, quelques secondes après Stéphane Belbouab, José Guadalupe se fit la même réflexion que lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce con ? marmonna-t-il en voyant le jeune homme avancer vers lui d'un pas décidé.

Il n'avait pas le moins du monde, à cet instant précis, l'intention d'intervenir. Maria n'était pas seule, et il avait bien entendu décidé de la kidnapper à un moment où elle serait seule.

Les consignes de Juan Cernuta ne quittaient pas sa mémoire. Le nouveau maître du Cartel de Ciudad Juarez ne voulait pas de vagues. Surtout pas. Ni de cadavres inutiles. Guadalupe avait été choisi pour travailler en finesse. Et s'occuper de Maria sans faire de dégâts.

Autant dire que le type qui, à cet instant, fonçait vers lui, poings en avant, tombait comme des cheveux sur la soupe.

Un instant, il eut la tentation de fuir. Pas parce qu'il avait peur du jeune type aux cheveux frisés qui fonçait sur lui, bien sûr. Mais parce qu'il désirait faire le moins de casse possible. Il y a des occasions où battre en retraite est le commencement de la sagesse, et où la fuite est le début de la victoire. Il le savait bien. S'il resta sur place, néanmoins, à attendre l'assaut du jeune crétin, c'est qu'il était un vrai Mexicain, autant dire un authentique *macho*, quelqu'un qui ne recule jamais devant l'ennemi sous peine de perdre la face.

Par-dessus le marché l'ennemi, en l'occurrence, n'était pas très impressionnant. Grand, musclé, décidé, c'est vrai, mais on le devinait maladroit et téméraire comme un jeune chien rageur. Guadalupe jugea que deux coups de poing bien placés en viendraient à bout.

Il jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, s'assurant qu'il n'y avait pas de témoins. Cette partie du quai était toujours aussi déserte. Parfait. Il ne tenait pas à ce que des imbéciles de touristes aillent prévenir les flics qu'il y avait une bagarre. *Pas de vagues... Surtout pas de vagues...* La recommandation du chef des *Narcos* du Cartel de Ciudad Juarez résonna une nouvelle fois dans sa mémoire. Puis il se mit en garde, prêt à parer le choc.

Le tueur mexicain s'attendait à tout, mais pas à la charge aveugle d'un taureau lâché dans l'arène. Les yeux fous, Stéphane Belbouab plongea sur lui en hurlant des injures en arabe et cueillit son adversaire d'un direct sur l'arête du nez. Il enchaîna aussitôt d'une grêle de coups de poings rageurs sur le visage. Les arcades sourcilières et les lèvres éclatées, Guadalupe bascula en arrière et valsa sur les pavés, que sa tête heurta durement.

Toujours en rugissant, le jeune Beur se rua à nouveau en avant. À demi

assommé par sa chute, Guadalupe vit cependant venir le coup mortel qui allait l'atteindre à la carotide. Il ne dut qu'à ses vieux réflexes de commando de réussir à esquiver le poing qui rata sa cible de quelques centimètres. Rassemblant ses forces, il parvint à se relever tout en parant les attaques de son adversaire qui voltigeait autour de lui, cherchant les endroits vulnérables, la fontanelle, les orbites, le menton, le creux de l'estomac ou le bas-ventre. Mais, encore à moitié sonné, il encaissa par derrière, au niveau des vertèbres cervicales, un swing du droit qui le fit à nouveau vaciller. À bout de force, le sang lui battant les tempes, Guadalupe se dit que de cette façon il n'aurait jamais le dessus. Ce jeune type était déchaîné. Si ça continuait, il allait se faire massacrer. Un début de douleur cisaila sa cuisse droite : si sa sciatique avait le mauvais goût de se réveiller à cet instant précis, c'était la catastrophe.

D'un geste fébrile, il fouilla les poches de son long short à fleurs rouges. Où est-ce qu'il avait mis son arme ? En même temps qu'il cherchait, il reculait pour échapper aux coups de poings et aux jeux de jambes de son adversaire. Lui faire peur. Il fallait lui faire peur. Il ne voulait pas le tuer, pas question, il voulait seulement l'obliger à battre en retraite bien gentiment devant le canon béant de son arme.

Pas de vagues... Surtout pas de vagues...

Sa main droite ne rencontra, au fond de la poche de son bermuda, que le porte-clés tueur dont il avait jugé prudent de s'équiper avant de quitter son hôtel. C'était absurde. Une vague de désespoir le submergea. Il se sentait parfaitement grotesque. Et c'était avec ce gadget qu'il espérait terroriser ce garçon déchaîné ? D'accord, ce porte-clés était en réalité une arme mortelle, un mini pistolet capable de tirer jusqu'à dix-huit mètres des balles de calibre 32 ou des cartouches de gaz. Une vraie petite merveille de la technique moderne, une performance dans la miniaturisation.

Fabriqué en Bulgarie, il n'était en circulation que depuis quelques mois, et bien sûr dans un milieu d'initiés ultra-sélectionnés. Le premier intérêt de cette arme, c'était qu'elle passait parfaitement inaperçue aux postes de contrôle des aéroports, où justement les passagers laissent leurs clés sur le côté quand ils franchissent les portiques électroniques. On en avait déjà saisi néanmoins quelques-uns, en Australie et à Londres, et Interpol était sur les dents. Tout le monde sentait que cette arme à l'apparence totalement anodine pourrait devenir redoutable entre les mains, par exemple, d'éventuels pirates de l'air.

Mais c'était cette apparence anodine, justement, qui se retournait contre Guadalupe à cet instant précis. Il ne se voyait pas menacer son adversaire et le dissuader de continuer à cogner en lui brandissant sous le nez un porte-clés, même si ledit porte-clés était capable de le transformer en passoire !

Un porte-clés ! Rien qu'un porte-clés !

Il n'y avait plus qu'une solution. La pire. Battre en retraite. Fuir. Se tirer avant qu'il ne soit trop tard.

Pas de vagues... Surtout pas de vagues...

L'autre était déchaîné. Aveugle de fureur. Il revenait encore à la charge, le martelant de ses poings, et Guadalupe avait l'impression d'être bombardé avec des blocs de béton. Brusquement, un uppercut envoya valser sa tête sur la droite. L'instant d'après, ce fut son plexus qui dégusta, et il eut le souffle coupé.

Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Stéphane Belbouab se saisit d'un pan de la chemisette jaune bouton d'or du Mexicain, et en même temps lui faucha les deux jambes. Guadalupe pivota sur lui-même, puis roula de nouveau à terre, face au sol, et Stéphane atterrit sur lui. De la main gauche, il releva la nuque du tueur en tirant sur son catogan. Tandis que son avant-bras droit lui comprimait la gorge.

Stéphane commença à serrer.

Il ne se possédait plus. L'indignation le submergeait. Et cette indignation se transformait en fureur meurtrière. Qu'on ait pu l'épier, le déranger alors qu'il sodomisait délicieusement cette fille magnifique le mettait hors de lui. Il avait toujours détesté les voyeurs. Aveuglé par la rage, il ne savait plus ce qu'il faisait. Depuis quand son avant-bras serrait-il aussi sauvagement la gorge de l'autre ? Il n'en savait rien. Il continuait à serrer, comprimant de plus en plus impitoyablement les artères carotides de son adversaire, et ne se rendant même pas compte qu'il était en train de le tuer.

José Guadalupe, lui, en était parfaitement conscient. Ou du moins, ce qu'il lui restait de conscience lui disait qu'il était perdu. Au bord de l'évanouissement, il pensait encore aux consignes du patron, à ses recommandations de ne pas faire de vagues. Sauf que, dans la situation où il était, il n'avait plus le choix. Car l'autre était bel et bien en train de le tuer, il n'y avait pas de doute là-dessus. Et José Guadalupe ne supportait pas l'idée de mourir comme un crétin sans avoir fait la seule chose, au fond, qu'il savait faire et qu'il faisait très bien : tuer plutôt que d'être tué. Massacrer. Trucider. Exterminer sans sommations.

Dans un commencement d'affolement, il sentit que le sang artériel parvenait de plus en plus difficilement à son cerveau et qu'il allait perdre connaissance. Dans quelques secondes, il serait trop tard. D'une main incertaine, alors, il se fouilla, cherchant dans la poche de son bermuda le mini pistolet qui s'y trouvait. C'était maintenant une question de vie ou de mort. À l'aveuglette, ses doigts se refermèrent sur le gadget redoutable.

Stéphane, à califourchon sur le Mexicain, serrait toujours. Il ne vit pas les mouvements de la main de son adversaire. Les aurait-il vus, d'ailleurs, aurait-il aperçu le porte-clés qu'il en aurait sans doute bien rigolé. L'instant d'après, d'un geste tâtonnant de son bras derrière son dos, Guadalupe dirigea le canon de son mini pistolet vers le torse du jeune homme. Celui-ci, tout à son étranglement, ne sentit même pas le contact du poing de Guadalupe contre sa cage thoracique.

Le Mexicain tira au jugé.

La détonation fut spectaculaire, complètement hors de proportion avec le gabarit de l'arme et son apparence dérisoire.

Aussitôt, dans un cri de douleur, Stéphane Belbouab lâcha prise et chavira en arrière. Délivré, le tueur mexicain se retourna. De nouveau, le sang affluait à son cerveau, mais il se sentait comme une écharpe de feu autour de la gorge et ses tempes cognaient comme deux tambours. Il se demanda s'il devait faire feu à nouveau.

Il comprit très vite que ce ne serait pas la peine.

Stéphane Belbouab était allongé sur le dos, son visage était livide et ses yeux grands ouverts. Une mousse rosâtre lui perlait aux commissures des lèvres. L'unique projectile tiré par le minuscule pistolet avait dû lui percer la plèvre et les poumons. Il était tout simplement en train de mourir.

Dans un vague élan de sollicitude qui le surprit lui-même, Guadalupe se pencha sur sa victime. Il avait vu agoniser bien des gens, dans sa vie, et dans les trois quarts des cas c'était par sa faute. La mort des autres, en général, ne lui faisait ni chaud ni froid. C'était son métier de tuer. C'était sa profession. Son gagne-pain. Mais là, devant l'agonie de ce type qui avait eu le tort, simplement, de se trouver sur sa route et de vouloir jouer au petit soldat, il ressentait un curieux sentiment, curieux et inattendu : la pitié...

Guadalupe allongea la main vers la poitrine du jeune homme et voulut le toucher, comme s'il avait pu le réconforter. Le jeune homme avait les yeux vitreux.

— J'ai mal, lâcha Stéphane d'une voix étouffée. J'ai mal...

Il ne respirait déjà presque plus que par saccades désordonnées. Sa bouche s'ouvrait et se fermait à un rythme de plus en plus précipité. Il allait mourir. Personne ne pouvait plus rien pour lui. José Guadalupe se redressa. Juste à temps pour recevoir une véritable tornade de coups.

De là où elle se trouvait, à quelques dizaines de mètres, Maria dei Consuelo Nasar avait vu Stéphane tomber à la renverse. Réalisant qu'il ne bougeait plus, elle comprit ce qui s'était passé. En hurlant, toutes griffes lancées en avant, elle s'abattit sur Guadalupe et commença à lui labourer le visage.

Les joues lacérées, le tueur lâcha un juron. Dans la bagarre avec le jeune type, tandis qu'il luttait pour sa peau, il avait oublié cette salope de Maria ! D'un revers de bras, il la frappa en pleine figure et l'envoya valser loin en arrière.

C'était l'occasion ou jamais de l'enlever, non ? L'espace d'une seconde, il se posa la question. Et y répondit tout aussitôt par la négative. Trop risqué. Il venait de descendre le jeune type, celui-ci était mort, à un moment ou à un autre des flics allaient rappliquer. On verrait une autre fois. Dans des circonstances plus propices. Profitant de ce que Maria reprenait ses esprits il

pivota sur lui-même. Visage dégoulinant de sang, il détalait le long du quai et des eaux noires de la Seine. Ses blessures lui faisaient un mal de chien et il se sentait fou de rage. Non seulement il avait « fait des vagues », contrairement aux consignes, mais par-dessus le marché cette garce l'avait défiguré. Et maintenant, en plus, il fuyait devant elle comme un lapin devant le chasseur !

C'était vraiment le monde à l'envers !

Sur le quai, Maria dei Consuelo Nasar était tombée à genoux. Penchée au-dessus de son jeune amant, elle cherchait désespérément dans ses yeux grands ouverts quelque chose qui ressemblait encore à une lueur de vie. Mais c'était inutile. Tout était fini.

Un sanglot profond la secoua. Stéphane était mort. Il avait été tué. C'était trop injuste. Convulsivement, elle joignit les mains et les paroles d'une vieille prière en espagnol lui vinrent aux lèvres. Des trucs qu'elle croyait avoir oubliés, qui remontaient à son enfance.

Puis elle se secoua. Pourquoi l'avait-on tué ? Qui était ce type qui avait tiré sur Stéphane ? Elle essaya de se persuader qu'il s'agissait d'une querelle, d'une vulgaire et banale querelle qui avait mal tourné, mais elle ne parvenait pas vraiment à y croire. Elle secoua la tête. Il devait y avoir autre chose.

Mais quoi ?

Un instant, elle se sentit perdue. Une vague de peur l'envahit. Elle oublia tout, sa fortune, ses amis, ses relations puissantes. Elle se sentit aussi vulnérable, aussi nue, dans ce pays qu'elle connaissait mal, qu'une immigrée clandestine sous le coup d'une instance d'expulsion.

Il ne fallait pas qu'on sache qu'elle était mêlée à cette histoire. Il ne le fallait absolument pas. Jamais.

Elle songea à la presse. Aux paparazzis mexicains qui la traquaient, là-bas, et qu'elle avait fui. Si on apprenait qu'elle avait eu des relations avec ce Stéphane Belbouab, elle deviendrait ici aussi, à Paris, le point de mire de l'actualité, les paparazzis européens se jetteraient sur elle comme une bande de vautours sur une charogne, et les ragots les plus infâmes commenceraient à courir sur son compte. Il fallait faire quelque chose.

Elle réagit, se redressa et courut à toutes jambes vers les escaliers de pierre conduisant au quai de la Tournelle. Là-haut, elle hésita un instant. Dans son affolement, elle ne parvenait plus à se souvenir de la rue où Miguel Uribe devait les attendre au volant de la grosse Mercedes turquoise. Elle la repéra enfin et courut de nouveau à perdre haleine.

Miguel allait l'aider.

De toute façon, il ne pouvait rien lui refuser.

Il était près d'une heure du matin, mais il pesait toujours sur Paris une chaleur à crever.

À peine arrivée dans son hôtel particulier de la place du Général-Catroux,

Maria avait grimpé jusqu'à sa chambre, au premier étage. Ce n'était pas vraiment une chambre, d'ailleurs, c'était plutôt un espace ; un espace dans lequel auraient pu tenir à l'aise deux appartements de trois pièces et leurs dépendances. Décorés façon Opéra, avec des scènes mythologiques enchâssées dans des pâtisseries de stuc doré, les plafonds s'élevaient à près de quatre mètres du sol. De part et d'autre de l'immense lit à baldaquin aux colonnes torsadées, quelques toiles étaient accrochées, notamment deux Dufy, un Matisse et un grand dessin de Picasso. Mais Maria n'avait vraiment pas le cœur à s'intéresser à toutes ces richesses. Ce luxe, brusquement, lui tapait sur les nerfs. En entrant dans la chambre, elle n'avait même pas allumé la lumière. Elle avait ouvert les immenses fenêtres, en espérant faire pénétrer un peu d'air du dehors, mais c'était peine perdue. Alors elle les avait refermées. Puis elle s'était déshabillée à tâtons, balançant ses vêtements n'importe où sur les tapis, et elle s'était jetée dans son lit, pelotonnée sous les draps, recroquevillée sur elle-même comme si cette position allait lui permettre d'échapper aux insoutenables visions qui la hantaient.

Elle chercha le sommeil, mais celui-ci la fuyait. L'image de Stéphane ne la quittait pas. Stéphane Belbouab mort, foudroyé, abattu par un inconnu. Stéphane son bel amant. Stéphane qu'elle aurait voulu garder près d'elle longtemps, très longtemps, des nuits entières, pour qu'il lui fasse l'amour.

Stéphane qui l'emplait si violemment, avec tant de puissance.

Stéphane qui sentait si bon la sueur saine et jeune, le mâle en rut et sûr de sa force.

Stéphane dont le cadavre gisait maintenant là où elle avait aperçu le jeune homme pour la première fois, quelques heures auparavant. Dans ce chantier, au coin de la rue de la Grande-Chaumière et du boulevard du Montparnasse, où elle l'avait dragué. C'était là, finalement, qu'elle avait demandé à son chauffeur, de déposer le corps. Pour qu'on le retrouve au plus vite, qu'il soit identifié et qu'on lui donne une sépulture. Miguel avait bien essayé de lui dire que ce n'était pas très prudent, qu'il aurait été plus judicieux de précipiter le malheureux dans les eaux de la Seine, par exemple, mais Maria avait refusé. Pas question. Elle ne voulait pas qu'on le traite ainsi. Elle devait bien ça au jeune homme qui avait su lui donner, même brièvement, tant de plaisir.

Mais maintenant, elle était de nouveau en proie à un carrousel d'interrogations. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Qui avait tué Stéphane ? Et pourquoi ? Elle essaya de se persuader que c'était bien lui qu'on avait visé, lui qu'on avait voulu liquider.

Elle se souvenait des quelques confidences qu'il lui avait faites sur ses frères, là-bas, en banlieue. De sombres histoires de rivalité entre dealers dans les cités. Des affaires de « gangs » et de règlements de compte.

Oui, c'était sûrement ça, c'était Stéphane que l'on visait.

Sauf que Stéphane, au moins d'après ce qu'il affirmait, n'avait jamais

plongé dans la délinquance et ne s'occupait pas du business de ses frères...

Alors ?...

Alors quoi ? Qui ? Pourquoi ?

Maria se mit soudain à trembler de tout son long. Elle étouffait sous les draps, et en même temps elle se sentait glacée.

Et si c'était elle que l'on avait voulu atteindre ? Pas vraiment atteindre, mais au moins mettre en condition ? Terroriser en abattant son amant de passage ?

Mais pourquoi ? Des ennemis de son mari ? Ça ne tenait pas debout, elle ne s'était jamais mêlée de ses affaires, elle ne connaissait rien à ses trafics multiples, et la police mexicaine elle-même n'avait jamais rien pu retenir contre elle.

Alors ?

Alors qui ? Pourquoi ?

Toujours les mêmes questions lancinantes...

Jusqu'au moment où quelque chose s'insinua en elle. Quelque chose dont elle refoulait l'idée depuis des heures. Un soupçon pire encore que tout le reste.

Et si Bayardo Nasar, le chef redouté du Cartel de Ciudad Juarez, n'était pas mort ? Si son mari était toujours vivant ? Si, comme le pensait d'ailleurs une grande partie de l'opinion mexicaine, il avait usé d'un stratagème pour changer de peau, d'identité, échapper ainsi à tous ceux qui le traquaient, et même peut-être la suivre, elle, Maria, en Europe ? Et accumuler ainsi des preuves flagrantes de son inconduite ?

Elle frissonna, se souvenant d'une phrase de Bayardo, jadis, juste avant leur mariage :

— Si jamais tu me trompes un jour, je te tuerai de mes propres mains...

Le tromper ! Est-ce qu'on trompe un homme qui ne peut même pas vous baiser ? Qui ne vous fera jamais jouir, qui ne vous enverra jamais au septième ciel ?

Parce que c'était ça, le secret de Bayardo Nasar. C'était ça qu'il lui avait montré, dans le salon attendant au restaurant, le soir où il l'avait demandée en mariage.

Dès qu'ils avaient été seuls, il avait carrément déboutonné son pantalon, il l'avait baissé, et il avait exhibé sans complexes l'atrocité qui pendait au bout de son ventre.

— Moi je m'y suis habitué avec le temps, avait-il dit. Mais je comprendrais très bien que ce ne soit pas le cas pour vous. Alors je préfère que vous soyez prévenue avant qu'il ne soit trop tard.

Tout ce qui avait jadis fait de Bayardo un homme n'était plus qu'un

souvenir. Une horreur. Brûlés, noircis, difformes, rabougris, son sexe et ses testicules n'étaient plus qu'un amas calciné, comme si on les avait passés au feu. C'était d'ailleurs exactement ce qui était arrivé. Vers vingt-cinq ans, au cours d'une des innombrables « guerres » qu'il avait dû mener pour asseoir sa puissance, Bayardo avait été kidnappé par des types du Cartel de Medellin. Et torturé à la lampe à souder. Jusqu'à l'estropier, le mutiler sauvagement. Définitivement.

Bien sûr, par la suite, et en représailles, une vingtaine d'hommes de Medellin avaient été transformés en steak tartare par les lieutenants de Bayardo, mais ça ne lui avait pas rendu pour autant ses bijoux de famille.

— Maria, il est toujours temps de dire non, avait-il murmuré en se rhabillant.

Et il avait ajouté, la tutoyant brusquement :

— Si tu dis oui, il faut que tu saches bien à quoi tu te condamnes : à la chasteté complète, quotidienne, absolue. Je ne veux pas être trompé. Si jamais j'apprends que tu me trompes, je te tuerai de mes propres mains...

Elle avait dit oui.

Elle se revit elle-même, tout récemment, dans le petit cimetière de Guamuchilito, le jour de l'enterrement de Bayardo. Elle se revit au bord de la fosse où descendait son cercueil. Elle repensa au défi qu'elle lui avait alors lancé.

— Et maintenant, avait-elle crié intérieurement, essaie donc de m'empêcher de faire tout ce dont j'ai envie !

Elle se redressa sur son lit, brusquement terrorisée, envahie par la certitude.

Bayardo était vivant !

Elle retomba au milieu des draps.

Non, c'était impossible, son cadavre avait autopsié, les autorités mexicaines étaient formelles, Bayardo était mort.

Pourtant, une petite voix en elle continuait à lui dire que ce n'était pas si sûr...

CHAPITRE IV



Dieu qu'il était difficile de résister à cette voix délicieusement caressante qui appelait ! En soupirant, le commandant de police Boris Corentin s'arracha à l'examen des documents qu'il avait étalés sur le lit, au milieu des draps torturés par de volcaniques étreintes.

Nu comme au premier jour, il traversa son studio de célibataire de la rue de Turbigo en trois enjambées, puis déboucha dans la salle de bains.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Angela. Tu ne veux décidément pas venir barboter un peu avec moi ?

Au milieu des remous liquides agrémentés de mousse pétillante, le regard de Boris s'attarda sur le corps magnifique de la jeune femme, sa chair ondoyante, ses seins lourds aux pointes brunes et dardées, ses cuisses puissantes et rondes, et cette toison d'un noir profond, au milieu d'elle, ce buisson épais dont les boucles soyeuses flottaient entre deux eaux comme une superbe fleur marine, et qui donnait irrésistiblement envie d'y enfouir tout ce qu'on pouvait, la bouche, la langue, les mains et le reste.

— Excuse-moi, murmura-t-il, mais...

— Mais tu t'étais remis à bosser dès que j'ai eu le dos tourné, hein ?

Il haussa les épaules.

— Quand on est flic, tu sais, c'est vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il enjamba néanmoins le rebord de la baignoire et s'assit en face d'Angela. Celle-ci glissa ses jambes entre les siennes et ses doigts de pieds jouèrent doucement avec les boules de chair qui roulaient sous son membre viril. Lequel se redressa rapidement et émergea de la mousse comme une figure de proue.

— Tu sais, murmura Boris tandis que la jeune femme dardait des yeux brûlants sur cette apparition, on ne va pas pouvoir passer toute la nuit ensemble, hélas. Il est déjà tard, et...

— Je sais, tu me l'as déjà dit. Ton histoire de bois de Boulogne, c'est bien ça ?

Il la regarda. C'était une grande fille brune avec de longs cheveux bouclés noirs et des yeux ténébreux comme deux flaqes d'encre. On n'avait même pas le temps de se demander si elle était jolie qu'on était déjà sous son charme et qu'on ne pensait plus qu'à embrasser sa bouche rouge et large, à caresser ses seins majestueux et sa croupe ondulante comme la houle.

— C'est ça, jeta-t-il. L'histoire du bois de Boulogne...

Tout aurait dû les séparer. Lui, Boris Corentin, policier de la Brigade Mondaine, affecté aux Affaires Recommandées, la section à coups durs et à enquêtes très spéciales. Et elle, Angela Chiloudaki, figure incontournable comme on dit du monde du X et « hardeuse » vedette d'une trentaine de films.

D'origine grecque, ou plutôt gréco-suédoise puisque son père était né dans le Péloponnèse et sa mère à Stockholm, elle avait débarqué à Paris quelques années plus tôt avec pour tout bagage un corps de déesse, des mensurations de rêve et un penchant à toute épreuve pour l'exhibitionnisme. C'était même pour ça – elle n'hésitait pas à le confier à qui voulait l'entendre – qu'elle avait abandonné le lycée à seize ans. Mais la vérité, c'était qu'on l'en avait virée le jour où on l'avait surprise, dans les toilettes de l'établissement, en train de se montrer toute nue à plusieurs ouvriers qui ravalaien les façades. La suite avait été moins drôle. Elle avait connu Pigalle, le bois de Vincennes, les derniers studios de passe de la rue Saint-Denis et les vicelards en tout genre. C'était à cette époque-là que Boris l'avait rencontrée. Elle lui avait fourni de précieuses informations sur pas mal de trafics glauques. Boris avait su l'apprécier à sa juste valeur. C'était une fille intelligente, vive, lucide. Rien à voir avec ses « clientes habituelles » aux trois quarts illettrées et abruties de drogue. Un jour, elle avait tapé dans l'œil d'un de ses clients, producteur de films X très connu dans le milieu. Il l'avait convaincue d'abandonner le trottoir pour les feux de la rampe. Résultat, elle avait décroché deux « Hots d'or ». On l'avait même vue à la télé, pendant quelques mois, dans une série très chaude sur une chaîne câblée où elle tenait la vedette.

Des hommes, elle en avait connu dans tous les genres, de tous les âges, tous les gabarits, tous les styles. Mais elle gardait un faible très net pour Boris, qu'elle revenait voir de temps en temps, dans son studio de la rue de Turbigo, histoire de se souvenir ensemble du passé tout en jouissant à fond du moment présent.

Pour jouir, depuis une heure qu'elle était là, on ne pouvait pas dire qu'Angela s'en était privée. Elle avait eu trois orgasmes à la suite et avait crié à en faire trembler l'immeuble jusque dans ses fondations. Elle aurait volontiers continué toute la nuit, mais Boris l'avait avertie qu'il n'était pas

libre.

— C'est sérieux cette histoire de bois de Boulogne ? interrogea-t-elle en se rapprochant par reptations savantes au milieu des pétilllements de mousse parfumée.

Elle avait une particularité que Boris n'avait pas oubliée : elle adorait parler en faisant l'amour. Mais pas parler de ce qu'elle était en train de faire. Parler d'autre chose. De n'importe quoi. Il y en avait que ça exaspérait. D'autres que ça amusait. Boris faisait plutôt partie de la seconde catégorie.

— Très sérieux, fit Boris d'une voix un peu altérée parce que la jeune femme, accroupie entre ses jambes, était en train de se hausser légèrement de manière à se retrouver, cuisses très ouvertes, à bonne hauteur pour se faire à nouveau empaler.

— « Il » en a déjà tué combien, au fait ? demanda-t-elle.

— Deux, fit-il.

Elle avait refermé les bras autour de son cou. Elle écrasait ses seins contre sa poitrine. Bientôt, elle lâcha un « ha ! » convulsif parce qu'il la pénétrait de tout son long, remontant rapidement en elle et l'emplissant totalement.

— Nom d'un chien ! rugit-elle. C'est encore meilleur la quatrième fois que la première !

Boris se laissa aller au tourbillon du plaisir. En même temps, il ne parvenait pas totalement à oublier l'affaire sur laquelle ils piétinaient Aimé et lui depuis près de quinze jours. Deux filles avaient déjà été tuées par un maniaque inconnu, et ce dernier avait tranquillement annoncé qu'il recommencerait cette nuit.

Parce qu'en plus il leur disait ce qu'il allait faire ! Il leur annonçait le programme des réjouissances ! Et ils n'arrivaient pourtant pas à l'arrêter. Un véritable cauchemar...

— La première ? haleta Angela en montant et descendant sur son pieu. C'était qui ?

— Une femme, lâcha Boris.

— Une vraie ?

— Si bizarre que ça puisse paraître, oui.

La question n'avait rien de saugrenu. Les vraies femmes, au bois de Boulogne, étaient un peu devenues des curiosités, presque des objets de musée, face à l'afflux massif de travestis et de transsexuels qui avaient envahi les lieux. Certes, le Bois n'était plus ce qu'il était jadis. La décision du Préfet de police, quelques années plus tôt, de le fermer la nuit avait conduit bien des travestis à émigrer sous d'autres cieux. Dans les pays limitrophes d'abord, en Allemagne, aux Pays-Bas, en Italie ou en Espagne, où s'étaient réfugiées des centaines et des centaines de ces créatures siliconées qui naguère en arpentaient les allées. Quelques autres avaient tenté de rester sur place et de se

replier sur certains quartiers de Paris, Saint-Denis ou le bois de Vincennes, ou encore de travailler dans des appartements privés, des studios de passe loués à prix d'or. Beaucoup enfin, qui ne disposaient que de visas touristiques limités à trois mois, avaient été expulsés.

Les années passant, les irréductibles étaient revenus en force et même si le Bois n'était plus ce grand lupanar à ciel ouvert qu'il avait été jadis, on trouvait encore – surtout aux approches de la porte Dauphine – une véritable petite usine du sexe en pleine activité, où les Sud-Américains, généralement devenus des Sud-Américaines, tenaient à nouveau le haut du pavé.

Et c'était au milieu de cette faune, que l'état civil désignait comme des hommes et qui avaient choisi de devenir des femmes, mais qui bien souvent s'étaient arrêtés à mi-chemin malgré tous leurs efforts (les traitements, les injections de silicone et les absorptions massives d'hormones féminines, ne conduisant en fin de compte qu'à des métamorphoses incomplètes), que le tueur, pour son coup d'essai, avait découvert une femme, une vraie, et même une Française de pure souche ! Hasard ou pas ? Il avait en tout cas jeté son dévolu sur une pauvre fille qui ne se prénommait ni Victoria, ni Priscilla, ni Alexandra, ni Samantha comme ses « copines », mais tout simplement, tout bêtement Monique. Monique Chapignolle...

Elle n'était pas de toute première jeunesse, Monique Chapignolle, et son « look » tranchait avec celui des créatures hybrides qui hantaient le Bois, y ondulant de la croupe dans des caleçons à impressions panthère, des minijupes de cuir ultra-courtes ou des robes fendues jusqu'au nombril sous lesquelles apparaissaient des porte-jarretelles en dentelle noire. Plus près de cinquante ans que de quarante, petite, boulotte, des cheveux courts blond cendré, Monique avait connu des tas de malheurs dans sa vie avant d'atterrir au bois de Boulogne et d'y tapiner quotidiennement. De ses deux maris, le premier était mort prématurément et le second l'avait quittée, puis elle avait perdu son emploi de secrétaire dans une agence de publicité, et elle s'était retrouvée seule, sans ressources, au chômage et en fin de droits, avec trois enfants à élever. C'était comme ça qu'elle avait glissé jusqu'au trottoir, une quinzaine d'années auparavant. Et depuis, rien ni personne n'était parvenu à la chasser du territoire où elle officiait.

Rien sauf un dingue, un cinglé, un malade. Un de ces tueurs de prostituées comme il s'en manifeste de temps en temps, qui se font un noir plaisir de semer la panique chez les « professionnelles » en massacrant quelques-unes d'entre elles.

Sauf que celui-là, à la différence de tous les autres, avait d'abord prévenu la police de ce qu'il allait faire.

Mais pas par lettre anonyme, comme ça se faisait autrefois, ou par un simple coup de fil. Non. Par courrier électronique. Par e-mail. Les temps changent. Le dingue avait utilisé Internet pour alerter le quai des Orfèvres de ses sinistres projets.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à cette fille ? interrogea Angela Chiloudaki.

Elle était toujours cramponnée des mains aux épaules de Boris, et, cuisses très ouvertes, s'empalait sur lui, avec des bonds convulsifs qui faisaient tressauter ses seins lourds et pleins.

— Monique Chapignolle ? Elle est arrivée au Bois en voiture, comme tous les soirs, vers minuit, elle a garé sa bagnole avenue de la Reine-Marguerite et, en attendant le client, elle s'est amusée à faire courir son chien, un petit caniche noir, en lançant des marrons qu'il allait rechercher dans les fourrés.

Le bassin d'Angela se soulevait, dansait, allait à sa rencontre avec des claquements de chair de plus en plus sonores.

— Et ensuite ? demanda-t-elle d'une voix hachée.

— Ensuite ? Rien. Enfin rien... À part trois balles de 22 long rifle tirées par derrière et qui l'ont atteinte aux poumons, au foie et à la vésicule biliaire. Quand on l'a transportée à Ambroise-Paré, elle était déjà morte depuis un quart d'heure...

La première division de police judiciaire avait d'abord été saisie de l'affaire. Jusqu'à ce que se produise quinze jours plus tard un second crime, à deux pas de là, dans une autre allée, et que l'on refille le bébé aux as des Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, c'est-à-dire au commandant de police Boris Corentin et à son fidèle coéquipier le capitaine de police Aimé Brichot.

— La seconde victime ? interrogea encore Angela, toujours tressautant sur le dard qui la fouaillait. C'était qui, cette fois ?

— Du point de vue du sexe, tu veux dire ?

— Oui, haleta la jeune femme.

Son visage était en sueur. Boris ouvrait la bouche pour répondre lorsqu'une tornade secoua brusquement Angela. Yeux exorbités, buste renversé, elle se mit à jouir sans interruption pendant deux longues minutes avec des râles d'agonie. Puis elle retomba contre lui, comme foudroyée.

Nu, allongé en travers de son lit, Boris Corentin fumait une Gitane blonde, considérant vaguement les torsades de volutes bleu pâle qui s'envolaient vers le plafond.

Presque onze heures du soir. La chaleur était toujours aussi accablante. Et un peu plus d'une heure le séparait des prochains « exploits » du tueur.

Lequel avait annoncé, deux jours plus tôt, qu'il allait remettre ça. En précisant bien la date et l'heure. Et en ajoutant, comme les deux autres fois :

« À minuit et demi, il y aura une putain de moins au Bois. »

Charitable avertissement. Et d'autant plus insupportable qu'il ne laissait aucun moyen de le coincer. Les techniciens de la police avaient étudié son message dans tous les sens possibles sans réussir trouver la faille. L'endroit d'où il avait envoyé ce message était tout aussi indétectable que les deux

autres, il déjouait les logiciels les plus sophistiqués, les systèmes les plus performants pour scruter les moindres connections au réseau, contrôler les correspondances électroniques et en retrouver l'origine. D'après les spécialistes consultés, le tueur devait utiliser une « cyberposte restante ». Une boîte à lettres, en somme, totalement anonyme. Un endroit parfaitement immatériel d'où le « courrier » arrive et d'où il repart loin des regards indiscrets.

Boris n'avait pas compris grand-chose aux explications qu'on lui avait fournies ; sauf l'essentiel : que le tueur était de toute évidence un spécialiste des nouvelles technologies, un expert des « autoroutes de l'information », un as du web. Un cyber-tueur en somme. Et que pour l'identifier il faudrait se lever de bonne heure.

Lui-même le savait si bien qu'il s'offrait le luxe de défier la police avant chacune de ses expéditions meurtrières.

Angela Chiloudaki réapparut, secouant sa crinière noire et offrant à Boris le spectacle de sa nudité affolante. Elle était allée chercher dans le réfrigérateur une poignée de glaçons et elle les faisait rouler entre ses seins puissants pour se rafraîchir.

— C'est marrant, fit-elle, les types qui envoient des informations aux flics pour les alerter de ce qu'ils vont faire.

— Marrant ? Si on veut... bougonna Boris.

Il enveloppa du regard ses formes ondulantes, ses hanches rondes, ses cuisses musclées, son ventre plat descendant en pente douce vers un buisson intime sombre comme une nuit sans étoiles. Il avança la main vers ses seins qu'il caressa pensivement, puis plongea vers son pubis dont les boucles crépitèrent sous ses doigts et flatta la chair délicieusement satinée de l'intérieur de ses cuisses.

— Oui, c'est marrant, reprit-il. Mais, jusqu'à présent, il n'y a que lui qui s'amuse. Ça doit même l'exciter au plus haut point de réussir son coup sans être arrêté...

Il réfléchit.

— C'est d'ailleurs comme ça qu'il attaque chacun de ses messages. Par une question : « Voulez-vous jouer avec moi ? » Ensuite, il donne le lieu et l'heure du prochain massacre.

Les glaçons étaient presque fondus. Quelques gouttes d'eau roulaient en étincelant, suivant les courbes somptueuses des seins d'Angela.

— Il y a une autre hypothèse, murmura-t-elle.

— Laquelle ?

— Que ce type ait peur de lui-même. Peur de ce qu'il va faire, à chaque fois qu'il s'apprête à le faire, et qu'il demande plus ou moins inconsciemment à la police de l'arrêter avant qu'il n'ait commis l'irréparable.

Boris la considéra au fond des yeux.

— C'est pas idiot ce que tu dis, jeta-t-il.

— Tu me prenais pour une imbécile ? s'insurgea-t-elle.

— Pas le moins du monde. Mais si on suit ton point de vue, ça veut dire aussi que les messages qu'il nous envoie contiennent des pistes, des renseignements. Ça aussi ça fait partie des règles du jeu, non ?...

— Exactement.

— Ça signifie donc que ses lettres ne sont pas de simples défis. S'il veut qu'on l'empêche de tuer, il doit aussi nous laisser des indices pour le coincer...

— Sans doute. Mais il faut savoir les déchiffrer.

Angela atterrit sur le lit et roula sur le ventre, lui offrant la vision affolante de son postérieur majestueux.

— Qu'est-ce qu'il raconte exactement dans ses messages ? demanda-t-elle.

— Je te l'ai déjà dit. Il commence toujours par la même question : « Voulez-vous jouer avec moi ? » Puis il indique qu'à minuit et demi, tel ou tel jour, « il y aura une putain de moins au Bois ». C'est tout.

— Il ne change jamais ? C'est toujours minuit et demi ?

— Toujours. Et il tient parole, malheureusement.

— Évidemment, concéda-t-elle, c'est maigre comme indications.

— Et le Bois est grand, ajouta Boris.

— Au fait, interrogea-t-elle, tu ne m'as pas dit, tout à l'heure ? La seconde victime, c'était qui ?

— Pas une femme, cette fois, un travesti. Très réussi, d'ailleurs, il faut le reconnaître, très sexy. Et prénommée Samantha bien entendu...

Samantha... La fiche de renseignements concernant la deuxième victime du tueur de prostituées défila dans la mémoire de Boris. Blonde, grande, maquillée outrageusement et perruquée façon Marilyn, Samantha était née Christian Pivert trente-deux ans plus tôt, de sexe masculin, et avait vu le jour à Colombes, Hauts-de-Seine. À part ça, elle menait une existence que l'on pouvait qualifier de sans histoire, cohabitant avec sa sœur dans un très modeste deux pièces du XVIII^e arrondissement, et attendant que minuit arrive pour enfiler sa robe-fourreau et partir gagner sa vie en bordure des allées forestières du Bois, grimpée sur ses talons aiguilles.

C'est là, à cent cinquante mètres de la Porte Dauphine, que le destin l'avait rejointe, l'autre nuit. Sous la forme d'une balle de 22 long rifle tirée de l'intérieur du Bois et qui l'avait atteinte en pleine tête, la foudroyant sur-le-champ. Le tueur avait gagné une deuxième fois. Comme il l'avait annoncé par e-mail, il y avait une prostituée de moins au Bois.

Et sauf miracle, cette nuit, il allait sans doute y avoir une troisième victime. Car jusqu'à présent, le tueur avait, si on peut dire, tenu parole et mis ses menaces à exécution.

Boris se secoua, regardant sa montre.

— Il est tard, dit-il. Il faut que j'y aille.

Très loin de là, mais également dans Paris, un autre homme pensait à cette menace, et c'était bien évidemment celui qui l'avait formulée.

Et l'idée de ce qu'il était en train de préparer le faisait rire. Comme un gosse.

« Ils ne me coinceront pas », se répétait-il.

Mais il n'en était pas complètement persuadé, et cette incertitude le remplissait d'aise.

Il avait envie de tuer, et en même temps il rêvait d'autre chose, d'une chasse à l'homme formidable, épique, d'une traque sauvage et sans merci dont il serait le héros. Lui tout seul contre les flics, tous les flics, avec des coups de feu, des morts partout, du sang, de la cervelle répandue, des cris d'horreur et des lamentations.

Comme dans un western. Comme dans un polar. Ou comme dans un de ces jeux électroniques qu'il connaissait par cœur.

Oui. C'était cela. Comme dans un jeu.

Il avait envie de jouer, cette nuit.

Jouer à tuer.

Pour la troisième fois.

À minuit et demi.

À minuit et demi, il y aurait une pute de moins au Bois.

Mais quel Bois ? Il ne l'avait pas précisé, il ne s'était pas engagé sur ce point vis-à-vis de ceux qu'il défiait. Et c'était là, dans cette incertitude, que résidait tout le plaisir du jeu. Et du crime.

CHAPITRE V



— Alors qu'est-ce que tu fais ? Elle te plaît pas, ma chambre d'amour ?

Le type hésitait sur le seuil de la camionnette garée boulevard de la Guyane, à deux pas du bois de Vincennes. Sans son casque de motard, malgré sa carrure de déménageur, ses épaules de culturiste et son torse aux pectoraux saillants, on se rendait compte qu'il était jeune, très jeune même. Presque un gosse. Un adolescent avec des mèches couleur paille qui lui balayaient le front et une peau de blond presque translucide qui avait tendance à s'empourprer à la moindre émotion. Quant à ses yeux bleu porcelaine, ils étaient entourés de cils si blonds qu'ils donnaient à son regard un air étrange, perpétuellement rêveur ou étonné.

— Écoute, insista Léone en ondulant outrageusement de l'arrière-train, tu ne vas pas prendre racine devant la porte, quand même. Entre ou sors, mais fais quelque chose !

Le jeune type se balançait sur ses longues jambes moulées dans un jean. Il était en blouson de cuir et teeshirt. Tout à l'heure, sur le boulevard Soult, il avait stoppé sa Honda aux chromes flambant neufs à la hauteur de Léone qui arpentait le bitume en fourreau lamé rose et perruque platine. Tout de suite, elle lui avait annoncé la couleur pour qu'il n'ait pas de surprise, plus tard, et que ça ne tourne pas mal pour elle. Précaution élémentaire. Deux ou trois fois, par le passé, elle s'était fait salement déroutier par des clients furieux lorsqu'ils découvraient que, par devant, elle arborait des « bijoux de famille » parfaitement virils et en ordre de marche impeccable. Depuis, elle avertissait toujours les amateurs avant de faire affaire. Elle n'avait pas besoin d'entrer dans les détails, d'ailleurs, il suffisait qu'elle reprenne sa voix d'autrefois, sa voix de mâle rauque et basse.

— Tu risques d'avoir une grosse surprise, disait-elle en général, alors j'aime mieux te prévenir...

Il y en avait que ça faisait fuir, ce genre de révélation, mais ils n'étaient

pas très nombreux, en vérité. La plupart, au contraire, étaient encore plus excités. Le jeune motard blond n'avait pas hésité une seconde.

— M'en fous, avait-il dit derrière son casque à la visière noire fumée. Un homme, une femme, ça m'est égal, je ne suis pas raciste. Et puis de toute façon, par où je vais te prendre, c'est la même chose...

— Alors, ce sera sept cents balles, avait dit Léone.

Elle s'appelait maintenant Léone, mais ses papiers d'identité attestaient qu'elle s'était prénommée Gérard dans une vie antérieure. Gérard Mouginot, de sexe masculin au fin fond des Ardennes et domicilié actuellement rue Clouet, dans le XV^e arrondissement de Paris. Gérard Mouginot, c'était encore ce qui était marqué sur sa boîte aux lettres, et elle prenait toujours grand soin de ne rien laisser transparaître de la face cachée de son existence. Un reste de respectabilité sans doute, un vieux souvenir de sa vie d'avant, et même de son enfance pieuse auprès d'une mère précocement veuve qui, remariée avec un pasteur protestant, s'était elle-même convertie et tenait l'orgue, au temple, à l'occasion de toutes les cérémonies religieuses. Ni les voisins de Gérard Mouginot, ni même la plupart de ses amis ne savaient que, la nuit venue, il se maquillait, mettait une perruque blonde, enfilait un short fluo, des cuissardes ou un fourreau lamé or fendu jusqu'à la hanche, et redevenue Léone, grimpait au volant de sa vieille camionnette dont l'intérieur était aménagé en « chambre d'amour ».

Pour presque tout le monde, Gérard, alias Léone, gagnait officiellement sa vie comme garçon de café, et quand des petits curieux essayaient d'en savoir plus et de connaître le nom de l'établissement où elle travaillait, elle fournissait toujours la même réponse :

— Ça change tout le temps. J'ai un contrat avec une agence d'intérim qui n'arrête pas de m'expédier dans des endroits différents...

Le jeune motard hésitait toujours sur le seuil de la camionnette. Sans son casque, il avait perdu toute son assurance et il était écarlate comme un puceau.

— Allons, viens mon poussin ! Je ne vais pas te manger !

Il fit deux ou trois pas incertains à l'intérieur du véhicule. Léone le regardait avancer en se marrant intérieurement. Il lui rappelait ces jeunes types de son adolescence, ces Ardennais costauds et timides comme des rosières qu'elle savait débaucher comme pas une, même alors qu'elle avait encore toutes les allures d'un garçon, et à qui elle arrivait avec une science diabolique à faire renier leur hétérosexualité.

Léone prit la main de son client.

— Elle te plaît pas ma chambre d'amour ? demanda-t-elle à nouveau.

L'autre regardait le décor. C'était assez réussi, il fallait l'avouer. Elle s'était confectionné une jolie maison roulante, à l'intérieur de sa vieille camionnette, avec tout le confort moderne. Murs rose pastel. Voilages et coussins dans les mêmes tons. Couvre-lit également rose, au milieu duquel

trônait une superbe poupée ancienne avec une grande robe rouge. Elle avait même un placard, une petite penderie, un lavabo, un réfrigérateur électronique et une plaque chauffante. Le tout avait été aménagé par un amant à elle, un amant de cœur, un chauffeur de poids lourds bricoleur à ses heures avec qui elle avait entretenu une liaison passionnée pendant deux ou trois mois, jusqu'à ce que l'épouse légitime du chauffeur en ait assez de partager son mari avec un travesti. Elle lui avait mis le marché en main : ce serait le travelo ou elle. Il avait choisi l'épouse légitime, et Léone était restée en carafe. Inconsolable pendant trois semaines.

Elle se tortilla en minaudant :

— Bon, on ne va pas passer toute la nuit comme ça, chéri. Si tu te déshabillais, maintenant, et que tu me montrais ton joli petit oiseau ?

Le type avait refermé la porte. Il se fouilla et sortit d'une des poches de son jean une liasse de billets de banque. Il compta trois billets de deux cents et un de cent. Le tout disparut dans le corsage de Léone, entre ses seins volumineux.

— Et maintenant, dit-elle, si tu avais la bonne idée de te déloquer, on pourrait passer aux choses sérieuses, ça ne te dit rien ?

Apparemment ça lui disait puisqu'il se libéra de son jean à une vitesse record.

— Mince ! siffla le travesti.

Il arborait une érection superbe, un véritable pieu, une énormité congestionnée qui dressait fièrement le nez, impatiente d'entrer en action.

— Eh ben, frémit le travesti, il ne faut pas t'en promettre à toi !

Léone déchira l'emballage d'une capote qu'elle déroula le long du membre du client. Pendant ce temps-là, celui-ci glissait les mains sous son fourreau lamé rose. Finalement, il atteignit l'entrejambe de Léone. Elle ne portait pas de slip et son sexe de bonnes dimensions pendait, libre de toute entrave, entre ses cuisses. Libre et parfaitement au repos, comme toujours. Même avant de devenir une sorte de femme, Léone n'avait jamais connu le moindre commencement de soupçon de frémissement de ce côté-là. Et ça ne risquait pas de s'arranger. Mais elle s'en moquait éperdument. Son pied, elle le prenait par d'autres voies. Par chance, c'étaient ces voies-là aussi que ses clients appréciaient et qui lui permettaient de gagner sa vie.

Elle se tortilla parce que le type, sous sa robe, la palpait, la soupesait, jouait avec son long membre inutile et mou.

— Hé, fit-elle carrément, j'aimerais mieux que tu t'excites sur mon cul !

Joignant le geste à la parole, elle s'agenouilla au milieu du lit, relevant son fourreau lamé jusqu'en haut des fesses. Certaine que dans cette position-là elle allait faire perdre tous ses moyens à son client en quelques secondes. Elle creusa les reins, ouvrant sa croupe au maximum, et lâcha d'une voix étouffée :

— Viens, maintenant.

L'autre se rua en avant et commença à la travailler à grands coups réguliers comme un marteau-piqueur.

Dehors, on entendait le grondement permanent du boulevard. Une symphonie continue et assourdissante.

Boris Corentin se figea, levant d'instinct la tête vers les frondaisons noires des grands arbres qui se découpaient sur le ciel nocturne.

« Je deviens complètement idiot », songea-t-il.

Il n'avait pas quinze ans de métier derrière lui pour ne pas savoir différencier une détonation de carabine 22 long rifle de l'explosion d'un pot d'échappement mal réglé. Et pourtant c'était ce qui venait de se passer. Au bruit qui s'était produit dans son dos, à quelques mètres de là, sur l'avenue du Maréchal-Fayolle, il avait sursauté et porté convulsivement la main sous son blouson de toile, là où se trouvait son RMR Spécial Police passé dans son holster.

Mais il ne s'agissait que d'une bagnole filant en trombe et longeant le bois de Boulogne. Une fois de plus, il s'insulta intérieurement. Il devenait nerveux et c'était mauvais pour le boulot.

Seulement voilà, l'heure tournait et il avait beau réfléchir en tentant d'imaginer où allait frapper le tueur, il ne trouvait pas. Le Bois est vaste, immense. Bien sûr un dispositif renforcé de surveillance policière avait été mis en place aux points stratégiques : grands axes, accès, carrefours. Mais, par expérience, Boris savait qu'il risquait d'être plus dissuasif que réellement efficace. D'ailleurs, impossible de poster un flic derrière chaque bosquet et quiconque, connaissant bien les lieux, pouvait aisément s'infiltrer à travers les mailles du filet. Or, Dieu sait que les habitués du Bois connaissaient leur terrain de chasse ! Une fois encore, le meurtrier allait triompher de ceux qu'il narguait.

À minuit et demi, il y aura une putain de moins au Bois...

La menace de l'inconnu l'obsédait. Il revint sur ses pas à la recherche de sa voiture de service, une Peugeot 406, qu'il avait garée non loin de là, sur l'avenue. Autour de lui, grouillait toute une population au sexe indéterminé, affublée pour le grand carnaval pornographique qui s'ouvrait dès la nuit tombée. Avec son cortège de prostituées, travestis ou transsexuels pour la plupart, et son carrousel de voitures qui, pare-chocs contre pare-chocs, roulaient au pas pour laisser au conducteur le temps d'apercevoir, derrière leur pare-brise, l'anatomie trompeuse de telle brune affriolante ou de telle blonde qui s'exhibait carrément en slip et porte-jarretelles, sexe masculin coincé entre les cuisses. Toujours les mêmes regards furtifs où se mêlaient curiosité, désir trouble, pur voyeurisme, envie de passer à l'acte...

Pourtant, ce soir, on sentait que le cœur n'y était pas. Depuis que deux prostituées avaient été abattues dans le Bois, une certaine angoisse commençait à régner parmi les habituées du secteur. Quelques-unes essayaient de conjurer leur peur en faisant de l'humour noir. « Tu me le montres, ton gros calibre ? » entendit notamment Boris à plusieurs reprises.

Il embrassa vaguement du regard deux silhouettes qui s'agitaient derrière un bouquet d'arbres. À la lueur très vague de la lune, il aperçut un type en costume-cravate, crâne dégarni, la quarantaine, de toute évidence en train de sodomiser allègrement un travesti dont il avait relevé le fourreau lamé rose et dont il pilonnait les fesses en poussant des grognements.

Boris Corentin soupira. Encore un brave père de famille, entrepreneur provincial, de passage dans la capitale, et qui avait décidé d'en profiter pour goûter aux folies parisiennes. Probablement sans préservatif, comme cela se passait dans quatre-vingts pour cent des cas, ce qui était de la pure démente si on pensait que la plupart des prostitués du bois de Boulogne étaient séropositifs. Et que c'était même pour cette raison qu'ils acceptaient sans broncher les rapports non protégés. Beaucoup plus avantageux pour eux, bien entendu, au moins du point de vue financier, puisque cela leur permet d'augmenter par la même occasion le prix des passes, qui grimpe alors de cinq cents à mille francs et même davantage...

Un instant, Boris eut la tentation d'intervenir, ou du moins d'essayer d'alerter ce consommateur inconscient des risques mortels qu'il prenait. Puis il y renonça, songeant que, cette nuit, il avait une autre mission.

Une fois de plus, la pensée du cyber-tueur le visita. Qui était-il ? Un sadique ? Un dingue ? Un malade qui trouvait du plaisir à tuer des tapineuses, comme ça, pour s'amuser ? Ou encore un client contaminé, justement, par une professionnelle, et qui rendait toutes les autres responsables de sa séropositivité ?

Autant de questions sans réponses.

Tout ce qu'on savait c'était qu'il y avait quelqu'un, quelque part, qui s'amusait bien à faire tourner la police en bourrique et qui probablement, muni d'une 22 LR, s'appropriait à semer de nouveau la terreur.

À minuit et demi, il y aura une putain de moins au Bois...

Boris regarda sa montre.

Minuit quinze.

D'un revers de bras, il épongea son front ruisselant de sueur.

Sa mission était impossible.



Léone était revenue boulevard Soult, et elle arpentait à nouveau le bitume en tirant sur une Stuyvesant.

Elle regarda sa montre. Minuit quinze. L'animation de Paris retombait peu à peu. C'était le creux de la vague. Entre la sortie des cinémas et la sortie des boîtes de nuit. Des voitures passaient, ralentissaient à sa hauteur, redémarraient. Quelques collègues, sous des réverbères, allaient et venaient également. La canicule était pire que jamais. Atmosphère poisseuse et lourde. On avait l'impression d'évoluer dans un bain de friture.

Encore deux clients, songea Léone, et je rentre me pieuter.

Ce n'était pas que la perspective de réintégrer son minuscule studio de la rue Clouet lui souriait énormément, mais elle ne tenait pour rien au monde à être encore là vers trois heures du matin, quand les types des « gangs » débarqueraient, comme ils le faisaient presque chaque nuit depuis le début de l'été. Une nouvelle forme de violence qui se développait depuis quelque temps, plus sauvage et moins contrôlable encore que les anciennes agressions contre les prostituées. C'était récemment devenu la hantise des tapineuses du bois de Vincennes, tous ces petits salopards qui rappliquaient des banlieues proches, des cités du Val-de-Marne, de Seine-Saint-Denis ou du Val-d'Oise, pour des raids éclair au cours desquels ils saccageaient les voitures des clients à coups de battes de base-ball, cassaient la figure des filles, les dépouillaient de leur argent, allaient même parfois jusqu'à les violer. Comme ça. Pour rien. Pour le plaisir de détruire, d'humilier, de faire peur.

Un nouveau style de terreur imprévisible, incontrôlable, devant lequel la police, pour le moment, s'avouait impuissante, et contre lequel les prostituées n'avaient trouvé d'autre solution que d'éviter de s'isoler les unes des autres.

Surtout entre trois heures et cinq heures du matin, moment traditionnel des sorties de boîtes de nuit, donc créneau à risques puisque c'était la période où les loubards éméchés choisissaient généralement de se déchaîner. D'accord, la vie des putes est une jungle, mais il y avait une limite à tout. Léone avait survécu aux vagues successives d'« envahisseurs » du bitume parisien : Brésiliens puis Argentins, puis Colombiens, puis Équatoriens, puis Asiatiques et Maghrébins, qui avaient tenté successivement de se tailler la part du lion dans le royaume du plaisir tarifé. Mais là, avec ces petits voyous qui débarquaient n'importe quand pour leur faire leur fête, on était dans un autre monde, une autre époque, avec des règles du jeu qui ne ressemblaient plus à rien, et Léone avait carrément la trouille. Pour la première fois de sa vie, elle se demandait s'il ne serait pas plus sage pour elle de raccrocher les gants et d'essayer de se recycler.

L'ennui, c'était qu'elle ne savait pas dans quoi...

Un type s'arrêta brusquement devant elle. D'où avait-il débarqué, celui-là ? Elle ne l'avait même pas vu venir. Il paraissait plutôt jeune, mais déjà massif, avec un début de ventre de buveur de bière et des cheveux roux coupés courts qui avaient tendance à se dégarnir. Il avait le nez un peu dévié, comme quelqu'un qui a fait de la boxe, et des petits ennuis de peau décelables aux plaques rouges qui s'apercevaient sur sa figure lunaire, à hauteur du front et des joues. Ce qu'il y avait de plus remarquable, en lui, c'était sa grosse tête ronde, disproportionnée par rapport au reste de son corps, et qui faisait penser à un ballon.

Curieusement, il portait un étui au bout de la main gauche, un gros étui du genre de ceux qui contiennent des instruments de musique. Un étui à trombone, songea Léone tandis qu'elle l'accueillait avec des roulements de hanches.

— C'est deux cents francs la pipe et sept cents l'amour, annonça-t-elle en prenant sa grosse voix, sa voix d'homme.

Toujours pour les mêmes raisons. Pour qu'il n'y ait pas d'histoires, après, s'il se sentait volé sur la marchandise.

Le type la regardait. Il avait le regard sombre et vif, inquisiteur. Elle eut soudain la curieuse impression d'être surveillée par un radar. Puis cette impression s'estompa.

— Combien pour l'amour ? interrogea-t-il.

— Tu es sourd ou quoi ? J'ai dit sept cents. Et ne me demande pas ce que ça fait en euros, j'ai oublié ma calculette !

Le type hésita un instant. La scrutant.

— Bon, eh bien allons-y, dit-il enfin.

La camionnette de Léone était toujours garée à deux pas de là, boulevard de la Guyane, tout près du bois de Vincennes. Ils y furent en quelques minutes.

— Ma chambre d'amour, fit Léone en entrouvrant la porte de son véhicule.

L'autre grimpa d'un pas lourd, la précédant.

— Tu payes d'abord, mon joli ? fit-elle après avoir refermé la porte. Comme ça on sera tranquilles et on pourra s'aimer.

Le type au nez dévié exhiba ses billets de banque. Léone les compta.

— Mille ? jeta-t-elle sincèrement étonnée. Mais j'avais seulement dit sept cents !

Il haussa les épaules.

— L'argent n'a aucune importance, dit-il. Et puis moi, tu sais, j'aime prendre mon temps.

Un nabab, songea Léone. Un raffiné. L'autre examinait les lieux, mais c'était vite fait, et de toute façon l'habitable de la camionnette baignait dans une pénombre rosâtre.

— Si tu te lavais ton gros oiseau pendant que moi je me déshabille ? minaуда-t-elle en montrant le lavabo.

Il n'avait pas lâché son étui à trombone. Il le déposa près de lui pendant qu'il s'exécutait et, braguette ouverte, procédait à ses ablutions intimes.

— Tu es musicien ? interrogea Léone, histoire de dire quelque chose.

Il sursauta presque.

— Hein ?

Du lit où elle était allée s'allonger, elle agita la main.

— Ce truc, là, c'est un étui à musique, non ?

Il esquissa un sourire.

— Ah oui, fit-il. Et si tu es sage, tout à l'heure, je te jouerai un morceau.

Agenouillé, il était en train délayer ses baskets. Puis il retira sa veste en toile bleue sous laquelle il portait un maillot blanc sans manche qu'il fit passer par-dessus tête ; enfin il baissa son pantalon.

— C'est vrai ? Quel genre ? Classique ? Moderne ?

— Tu verras, dit-il tout doucement.

Il s'était retourné. Il la contempla. Elle s'étirait au milieu du lit, tout près de la grande poupée à la robe rouge étendue en corolle autour d'elle. Elle avait relevé les bras, histoire de faire saillir sa superbe poitrine, une vraie poitrine de femme dont elle était très fière, deux gros seins gorgés d'hormones femelles et renforcés à l'aide de multiples injections de silicone. Des appâts mammaires bien ronds et drus qui faisaient un drôle de contraste avec ce que l'on voyait plus bas, au bout d'un ventre parfaitement lisse et dépourvu de poils : un sexe mâle. Un pénis tout à fait authentique sous lequel roulaient deux testicules également d'origine.

Il l'examina longuement, et elle se dit que c'était sans doute la première fois qu'il voyait un pareil spectacle. Lui-même avait gardé son caleçon, un joli caleçon bleu à fleurs rouges surmonté d'une minuscule inscription, au-dessus de la braguette : « Cote d'amour ». Léone se redressa et avança les mains pour lui ôter ce dernier voile. Dans ce geste, elle exhiba un sexe viril de proportions très honorables, mais qui pointait le nez vers le sol et qui ne semblait manifester aucune velléité de changer de position.

L'homme à la grosse tête ronde recula.

— Attends, souffla-t-il en remontant son caleçon. On a tout notre temps.

— Comme tu voudras, fit-elle. Si tu préfères qu'on parle, moi aussi j'ai toute la vie. Tu t'appelles comment ?

— Ludovic, dit-il. Mais en général on m'appelle Ludo.

— Enchantée, fit Léone. Moi c'est Léone.

Brusquement, il sembla penser à quelque chose. Il regarda sa montre.

— Tu as bien la même heure que moi ? questionna-t-il.

— Je n'ai pas de montre. Pourquoi ? Tu avais un rendez-vous ?

— Non, laissa-t-il tomber d'une voix mate. Mais il va être bientôt minuit et demie.

Elle haussa les épaules.

— Et alors ?

— Et alors c'est l'heure du crime, dit-il de la même voix sans timbre.

Elle le regarda, intriguée. Se demandant ce qui lui prenait, s'il plaisantait ou quoi.

Il y eut quelques instants de silence.

On réentendit le roulement continu du boulevard, les grondements perpétuels de voitures entrecoupés, de temps en temps, par des sirènes haletantes d'ambulances ou de voitures de police.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle enfin, vaguement inquiète.

Et se disant qu'elle était peut-être tombée sur un cinglé. Un cogné. Bon, c'est le lot de toutes les putes de rencontrer des maniaques en tous genres, elle le savait bien. Mais n'empêche que lorsque ça se produisait ça n'avait rien de très agréable. Et il fallait alors assurer.

Il secoua la tête.

— Mais rien, tout va bien, dit-il.

Il se pencha, et, allongeant le bras, attrapa son étui à musique.

— Je t'ai promis de te jouer quelque chose, dit-il. Tu te souviens ?

« J'ai surtout envie que tu te tires », pensa-t-elle brusquement, mais elle s'abstint de ce commentaire qui aurait pu être mal apprécié.

Les deux fermetures métalliques de l'étui claquèrent en s'ouvrant.

— Je suis certain que cet air-là va te plaire, dit-il encore de la même voix sans timbre.

Elle ne vit pas venir le coup. Elle avait les yeux fixés sur l'étui à musique. La main de l'homme voltigea dans sa direction. Elle n'eut même pas le temps de pousser un cri. Le choc qu'elle reçut à la tempe fut d'une violence inouïe. Sa perruque platinée s'envola et elle apparut telle que ses voisins de la rue Clouet la connaissaient : cheveux bruns courts coupés en brosse. Elle retomba inanimée en travers du lit, tête contre celle de sa grande poupée à la longue robe rouge.

Le type soupira. Il avait besoin d'un peu de tranquillité pour remonter son « instrument de musique », c'est-à-dire la superbe 22 long rifle à crosse et canon sciés qui se trouvait dans l'étui.

Quand il eut terminé cette délicate opération, Léone revenait justement à elle. Gémissant faiblement, elle reprenait peu à peu ses esprits. Quand elle rouvrit les yeux, ce fut pour se trouver nez à nez avec le canon béant de l'arme que brandissait vers elle son client.

— Désolé si je t'ai fait mal, dit-il, mais j'avais besoin d'être tranquille quelques minutes.

Elle ravala sa salive précipitamment. Sans sa perruque, elle avait l'air d'un oiseau déplumé. Elle se sentait terrifiée maintenant, glacée de peur. Dans un éclair, elle se dit qu'elle avait finalement eu bien de la chance, par le passé, dans son existence de prostituée, puisqu'elle ne s'était encore jamais retrouvée dans une telle situation.

Seulement, il y avait un début à tout, et ce début était arrivé. La roue avait tourné.

Ce type roux au nez dévié incarnait la crainte de toutes les prostituées. Leur hantise secrète. L'horreur absolue. La peur du dingue qui vous tombe dessus avec un seul projet en tête : vous massacrer.

Elle se mit à trembler.

— Qui... Qui êtes-vous ? bafouilla-t-elle.

Il hocha sa grosse tête ronde.

— Les médias et la police m'ont gratifié d'un surnom qui ne me convient pas du tout, dit-il posément. Sous prétexte que j'ai déjà réglé leur compte à deux putes au bois de Boulogne, ils m'ont baptisé « le tueur du bois de Boulogne ». C'est d'une banalité à pleurer ! Et quand je pense que bientôt, ils vont me cataloguer dans la peau d'un *serial killer*...

Il eut un petit rire sec qui se termina en hoquet.

— Mais moi, vois-tu, je n'ai jamais eu l'intention de me spécialiser dans le nettoyage du bois de Boulogne. Et tu es même la preuve vivante du contraire.

Il eut un petit ricanement.

— Enfin vivante...

Il faillit ajouter : « Pas pour longtemps », mais c'était inutile d'affoler le gibier. D'autant que cette pauvre créature, qui n'était ni vraiment une femme, ni vraiment un homme, était déjà pétrifiée de terreur. Pas la peine d'en rajouter.

Narines soudain dilatées, palpitantes, il huma l'air autour de lui. Respirant délicieusement la peur de Léone.

Comme si la peur avait eu une odeur, un parfum.

Elle en avait une pour lui.

Et il la trouvait délicieuse.

Avec une grimace, il dirigea le canon de son arme vers l'entrejambe du travesti. Du bout du canon, il souleva son sexe, le dressa à la verticale, puis le laissa retomber mollement, de travers, sur la cuisse droite.

Léone tremblait de plus en plus.

— Si tu ne fous pas le camp, je hurle, dit-elle d'une voix dont elle s'efforçait de maîtriser le chevrottement.

Il lâcha un petit rire.

— À cette heure-ci, à part quelques bagnoles qui foncent, sur le boulevard, il n'y a pas un rat dehors ! Tu t'imagines franchement qu'on va les entendre tes cris ? Hein ? Même sur le trottoir, là, à deux pas, je suis sûr que personne n'entendra rien.

Léone sentit un filet de sueur ruisseler sur sa nuque.

— Non, monologua encore le type roux comme si elle n'avait déjà plus la moindre importance, moi ce qui m'embête c'est de t'abattre comme ça, dans cette camionnette. Pour une fois que les circonstances s'y prêtent, j'aimerais mieux te voir cavalier devant moi comme un petit lapin.

Il l'enveloppa de son regard rêveur, sous les cils presque translucides.

— Comme un petit lapin, reprit-il dans un murmure. Un joli petit lapin...

Cette idée de lapin le ravissait. Elle faisait remonter en lui des tas de souvenirs. Il avait eu des lapins, autrefois, quand il était enfant. Des lapins gris, des lapins blancs. Des tas de lapins adorables avec lesquels il jouait. Et puis, un soir, on les avait tous retrouvés morts dans leur clapier, ses lapins. Quelqu'un leur avait tordu le cou. Il avait énormément pleuré. D'autant plus que son père et sa mère l'avaient accusé de ce crime. Une injustice qu'aujourd'hui encore il n'était même pas parvenu à effacer de sa mémoire.

Il n'était pas coupable, il en était sûr. D'ailleurs, il ne se souvenait de rien. Même pas de leur avoir tordu le cou.

— Qu'est-ce que tu en penses ? reprit-il. Ça ne te dirait pas de détalier comme un petit lapin pendant que je te tire dessus ?

Les petits lapins aussi, autrefois, dans la nuit des temps, il les avait fait

courir devant lui, l'un après l'autre. Et il les avait rattrapés aussi. Et puis après ils étaient morts. Mais ce qui s'était passé entre le moment où ils couraient et le moment où ils gisaient inertes, il n'en avait jamais eu aucune idée.

Tout ce dont il se souvenait c'est qu'il s'était bien amusé.

Oui. Il avait bien joué.

Et c'était ça qui comptait dans la vie, à ses yeux, en dehors bien sûr des heures de travail. Se divertir. Se distraire. S'amuser. Jouer.

Ses yeux revinrent vers Léone.

— Alors ? interrogea-t-il doucement. Tu veux bien qu'on joue ensemble ?

Elle se mit à grelotter de terreur. La voix de l'inconnu avait brusquement changé. Ce n'était plus une voix d'homme, c'était une voix d'enfant, une voix de gosse en pleine mue.

De gosse monstrueux.

— Va te faire foutre ! cracha-t-elle dans un sursaut.

Il eut l'air de ne même pas l'avoir entendue.

— Oui, tu veux bien jouer avec moi, se mit-il à délirer. C'est gentil, ça, au moins. Si tu savais ce que ça m'agace quand on ne veut pas jouer ! Déjà, quand j'étais petit, personne ne voulait jouer avec moi... Même pas mon père, même pas ma mère, ils n'avaient jamais le temps. Et comme, en plus, j'étais fils unique...

Ses yeux très clairs s'emplirent de larmes.

— Tu ne peux pas savoir ce que j'étais malheureux... On peut vraiment dire que j'en ai bavé quand j'étais gosse...

Sa voix se ramollissait de plus en plus, au fur et à mesure qu'il s'attendrissait sur lui-même.

— J'étais quelqu'un de solitaire, se plaignit-il d'une voix de plus en plus geignarde. Je n'avais pas de copains, je n'en ai jamais eu. Mes camarades de classe se moquaient de moi sans cesse. J'avais une tête tellement grosse qu'ils m'avaient surnommé Ballon-de-Foot. Du coup je me suis renfermé, tu comprends ? Je n'avais aucune vie sociale, pas d'amis, pas de sorties, pas d'invitations. Pas de petites copines non plus, inutile de te le dire. Je passais tout mon temps à étudier pour obtenir de bonnes notes et satisfaire mon père. Mais il n'était jamais content, il me traitait comme un débile. Je crois qu'il me détestait. Un jour, pour me punir de je ne sais plus quoi, il m'a suspendu dans le vide par les pieds, à une fenêtre du deuxième étage de notre maison. J'ai failli en mourir de peur...

Il renifla.

— Allons, rhabille-toi commanda-t-il en reprenant sa voix d'homme. On va faire comme j'ai dit. Tu vas sortir et on va jouer. Toi tu vas courir devant moi, et puis...

Léone sembla brusquement se résigner. Elle chercha, de l'autre côté de la couchette, le fourreau lamé rose qui avait roulé par terre et entreprit de le réenfiler.

— Remets ta perruque, dit-il.

Elle la refixa, enveloppant son visage fin d'un nuage d'or, puis commença à passer sa robe.

L'inconnu la regardait, l'air presque attendri.

Un beau joujou, pensait-il. Il avait un beau joujou rien que pour lui tout seul. Un magnifique jouet articulé à la mécanique savante, sophistiquée, parfaitement au point.

On allait bien s'amuser.

Les deux fois précédentes, au bois de Boulogne, il avait été cruellement frustré de son plaisir. Il avait abattu ses deux premières victimes à la sauvette, comme ça, juste pour se faire la main. Du travail saboté. Du boulot d'amateur. Il n'avait pas osé les aborder, avant, voir la peur s'insinuer en elles, grandir, déformer leurs traits. Il n'avait pas pu jouir de leur panique. Elles étaient mortes avant de comprendre ce qui leur arrivait.

Il avait été volé de la moitié de son plaisir.

Il était encore trop timide, alors, pour opérer avec le raffinement souhaité. C'était d'ailleurs pour ça aussi qu'il s'était attaqué à des prostituées. Par manque d'assurance. Mais maintenant c'était fini. Il se sentait en mesure de passer à l'échelon supérieur. D'ailleurs cette fille, ou plutôt ce travelo serait la troisième et dernière victime de la « série tapineuses ». Il allait gravir bientôt quelques degrés dans l'échelle sociale et s'attaquer à une catégorie de cibles supérieure. Il allait changer de style. Comme un peintre change de genre de peinture. Les grands artistes ont bien leurs « périodes » : bleue, rose ou autre. Il était un artiste, à sa façon, même si personne sans doute n'aurait accepté de le considérer comme tel...

Perdu dans sa rêverie, Ludovic eut une seconde d'inattention. Léone dut le sentir. Alors qu'elle faisant semblant de se battre avec ses gros seins pour leur faire réintégrer l'échancrure de sa robe, elle se retourna sur elle-même et, d'un bond ahurissant de souplesse, se précipita sur le lit. Elle y attrapa la grosse poupée qui trônait au milieu des oreillers et la souleva.

Sous la robe rouge de la poupée, il y avait un rasoir, un long rasoir à manche qui se trouvait caché là en permanence, au cas où elle aurait à faire à un client taré, un dingue, un cogné du citron. Jusqu'ici, elle n'avait jamais eu à s'en servir. Elle avait eu de la chance, au fond. Elle n'avait jamais fait de sales rencontres comme cette nuit. Mais il ne faut jamais dire « fontaine... », comme chacun sait. Le moment de se servir de son rasoir était venu. Elle s'en empara. La longue lame d'acier fondu étincela une seconde dans l'habitacle de la camionnette. Puis, profitant de l'ahurissement momentané du type, elle se rua sur lui en criant.

L'autre fit un bond de côté au moment où le rasoir allait l'atteindre à hauteur du cou. Désarçonnée, ne rencontrant que le vide, Léone vacilla et chavira en avant. Sa tête heurta le mini-lavabo. Un peu sonnée, elle trouva la force de se redresser. Mais son adversaire fut plus rapide. La crosse de sa 22 LR balaya l'air et la cingla au poignet droit avec tant de violence que les os de ses phalanges craquèrent. Elle lâcha un hurlement de douleur et le rasoir voltigea jusqu'au sol.

Un autre coup de crosse la cueillit aussitôt sous le menton. Puis un troisième, au creux du plexus, juste à la jonction des côtes, eut pour effet de lui couper le souffle. Elle tituba sur elle-même. Puis tomba à genoux. Et se retrouva nez à nez, de nouveau, avec le canon de la carabine.

« C'est fini », pensa-t-elle.

Elle était perdue.

Tout ce qu'elle désirait, maintenant, c'était que le dingue aille vite. Qu'il en finisse rapidement avec elle. Et surtout qu'il ne la fasse pas trop souffrir avant de la mettre à mort.

Le rire horrible qu'il lâcha, un rire de gamin surexcité, vicieux, pouvait faire douter que son ultime souhait soit exaucé.

Il ne devait pas l'être, en effet. L'homme à la tête si grosse que ses copains de classe, jadis, l'appelaient Ballon-de-Foot, ne voulait pas la tuer comme ça, bêtement, sans s'amuser un peu avec elle. Son idée de petits lapins lui plaisait énormément. Et puis ses deux précédents meurtres, ses deux premiers exploits avaient représenté des expériences quasi nulles, côté plaisir. Deux pauvres putes inconnues qu'il avait tirées à la sauvette, de loin, sans rien savoir d'elles. Deux idiots dont il n'avait appris les noms qu'en lisant le journal. Un vrai gâchis. Pour rien au monde, il n'aurait voulu recommencer.

Celle-là, au moins, cette créature mi-homme mi-femme qui avait dit se prénommer Léone, il savait quelques trucs d'elle. Pas énormément, bien sûr, mais c'était déjà suffisant pour qu'elle sorte à ses yeux de l'anonymat. Qu'elle devienne quelqu'un. Et qu'il puisse un peu fantasmer, plus tard, en se ressouvenant des bons moments passés avec elle.

Avec les deux filles du bois de Boulogne, il n'avait connu qu'un plaisir brut : celui de tuer. À présent qu'il s'était en quelque sorte dépucelé, il voulait des préliminaires.

Comme Léone ne voulait plus bouger, recroquevillée en chien de fusil sur le sol de la camionnette, il lui envoya un coup de pied entre les cuisses qui la fit littéralement sauter en l'air, avec l'impression que ses testicules lui remontaient jusqu'entre les oreilles. Ensuite, pour faire bonne mesure et n'oublier aucun des deux « sexes » de la malheureuse, il lui tordit les bouts de seins avec sauvagerie, comme s'il avait voulu les dévisser.

Puis il ouvrit la portière de la camionnette, attrapa Léone par l'aisselle et la jeta au-dehors. Elle alla atterrir à quatre pattes sur le trottoir du boulevard

de la Guyane. Par acquit de conscience, l'homme à la grosse tête ronde regarda à droite et à gauche mais il n'y avait personne, et d'ailleurs il s'en foutait. S'il y avait eu des témoins, une autre tapineuse par exemple, il s'en serait occupé aussi. Cette nuit, il se sentait de taille à en liquider deux d'un coup. Il aurait même bien aimé ça : deux petits lapins au lieu d'un seul. Malheureusement, le trottoir était vide. Pas d'autre lapin à l'horizon. Personne, à part une silhouette, très loin dans le halo orangé d'un lampadaire, une autre prostituée sans doute qui, de toute façon, s'éloignait en direction de Saint-Mandé.

Et puis son message aux flics, par Internet, avait été précis : ce soir, leur avait-il annoncé, il y aurait une putain de moins au Bois. Il avait dit *une* putain, pas *deux*. Quand on fixe des règles du jeu, on n'en change pas en cours de partie.

Et le jeu, à ses yeux, c'était sacré.

Il n'y avait même que ça de sacré.

Oui, il avait dit qu'il y aurait une putain de moins au Bois. Mais quel Bois ? Il ne l'avait pas précisé. Et ça aussi, cette imprécision, ça faisait partie du jeu.

De son jeu.

Une voiture fila en grondant, sur le boulevard de la Guyane. Ludovic se dit qu'il y avait fort peu de risques pour que l'on fasse attention à lui quand il tirerait sur son petit lapin.

D'un puissant coup de pied dans les reins, il obligea Léone à détalier vers le lac Daumesnil le long du trottoir, attendit qu'elle ait pris un peu d'avance et, sa 22 LR à la main, se lança à sa poursuite.

Léone courait maintenant en zigzag comme une folle, avec des yeux agrandis par l'épouvante. Elle n'avait aucun espoir d'échapper au dingue, mais elle courait quand même. Elle ne savait pas pourquoi elle courait, elle était incapable de réfléchir, incapable de se dire que, perdue pour perdue, elle pouvait aussi bien s'arrêter, se coucher par terre et attendre le coup de grâce. Pourquoi lui donnait-elle le plaisir supplémentaire de sa fuite éperdue ? Pourquoi obéissait-elle à ce salaud ? Elle n'aurait pas pu répondre à cette question. Sans doute un effet de cette fameuse complicité qui, à un moment ou un autre, se crée si souvent entre le bourreau et la victime, quand le torturé finit par faire, sans même le vouloir, ce que désire son tortionnaire. L'homme à la grosse tête ronde la voyait comme un petit lapin fuyant sous la menace du fusil du chasseur ? Alors elle faisait ce qu'il souhaitait, elle se transformait en petit lapin terrorisé qui essaie d'échapper au fusil du chasseur. Et qui sait pourtant qu'il n'a aucune chance d'y échapper.

Derrière elle, à quelques mètres, sa carabine à crosse et canon sciés sous le bras droit, l'homme à la grosse tête en forme de ballon de foot ne se pressait pas. Plus ça durait, et meilleur c'était. Une partie de chasse en plein Paris, ça

n'a pas de prix. La créature en fourreau lamé rose courait devant lui comme une folle en faisant des bonds désordonnés, et lui il la poursuivait avec son arme à la main. Tandis que, sur le boulevard, quelques bagnoles les croisaient, avec à l'intérieur des gens qui devaient les voir, qui réalisaient probablement qu'il se passait quelque chose de pas normal, mais qui n'intervenaient même pas, qui ne songeaient même pas à s'arrêter. Ou qui avaient trop peur pour le faire. Et qui préféraient se dire qu'ils n'avaient rien vu. Qu'ils avaient rêvé. Tout ça était dingue. Une véritable féerie. Un conte fantastique. Et le plus beau, c'est que c'était aussi la réalité.

Brusquement, il lâcha un cri, mais ce n'était pas vraiment un cri, plutôt une sorte de plainte suraiguë, comme un gamin à qui on vient méchamment de piquer son quatre-heures.

— Ah non !

Cette salope, là-bas, venait brusquement de changer de trajectoire. Dans un dernier sursaut vital, une ultime tentative désespérée pour échapper au tueur, elle était descendue du trottoir et s'élançait maintenant sur la chaussée ! Il ressentit ce comportement comme une véritable injustice, une trahison. Elle n'observait même plus les règles du jeu ! Si le gibier se mettait à prendre des initiatives, alors où allait-on ?

Il s'arrêta et la visa. Son index se recroquevilla sur la détente de la carabine. Mais ce n'était pas facile de l'atteindre. Léone courait de nouveau en tous sens, mais au milieu du boulevard, à présent. Plusieurs voitures parvinrent à l'éviter. L'une d'entre elles, une VW Golf, dérapa, grimpa sur le trottoir et repartit en faisant hurler son avertisseur. Dans l'autre sens, un énorme camion klaxonna aussi. Puis ce fut un car de touristes d'où monta un mugissement de protestation. En quelques secondes, à cause de cette longue créature en fourreau lamé rose qui faisait n'importe quoi au milieu de la chaussée, le boulevard se transformait en asile de fous au bord de l'éruption.

Ludovic comprit qu'elle allait lui échapper. Il se dit que ce serait trop bête si son « petit lapin » finissait sous les roues d'une bagnole alors que son destin était d'être abattue comme une bête, comme du gibier. Il tira une première fois et la rata. Une deuxième fois, et les projectiles fracassèrent le pare-brise d'une Opel Kadett qui, sous l'effet de la surprise, effectua un superbe tête-à-queue. La troisième tentative, enfin, fut la bonne. Il atteignit Léone en plein milieu du dos, comme les deux autres prostituées, celles du bois de Boulogne. Mais cette fois, c'était bien meilleur, beaucoup plus fort. Pour la première fois depuis longtemps, il ressentit comme une chaleur qui l'irradiait au niveau des reins.

Puis ce fut tout son bas-ventre qui s'embrasa.

Il bandait.

Il bandait comme cela ne lui était plus arrivé depuis des années. Presque à en avoir mal, sous son pantalon. Une érection formidable qui lui remontait

jusqu'à la ceinture, sans exagérer. Presque à hauteur du nombril.

Les poumons transformés en passoire, Léone tourbillonna quelques secondes sur elle-même, bras levés, comme si elle effectuait une figure chorégraphique. L'aile avant d'une Peugeot 605 noire la heurta à la hanche. Sa perruque blonde voltigea de nouveau, tandis qu'elle virevoltait encore. Puis ce fut une Volvo rouge qui la cogna. Et encore une Citroën Xantia. Enfin, dans un crissement de freins fantastique, une fourgonnette la happa sous ses roues et la traîna sur plusieurs dizaines de mètres avant de parvenir à stopper.

Mais Léone était déjà morte bien avant de passer sous la fourgonnette. Abattue comme du gibier. Comme un petit lapin.

Ludovic recula dans la pénombre, sur le trottoir du boulevard de la Guyane, démonta rapidement le canon de sa 22 LR, l'enveloppa avec sa crosse dans sa veste de toile qu'il se cala sous le bras. La chaussée commençait à s'embouteiller à une vitesse folle. Des gens s'arrêtaient, descendaient de leur voiture, s'agglutinaient, s'interrogeaient, discutaient, essayaient de comprendre ce qui s'était passé.

Personne pourtant ne remarqua la silhouette massive d'un jeune homme roux qui remontait le boulevard vers Saint-Mandé.

Car Ballon-de-Foot avait encore un petit boulot à y faire. Notamment le ménage dans la camionnette de Léone. Pas question d'y laisser des traces. Ces salauds de flics, maintenant, ont des trucs pas possibles pour vous coincer. Ils n'ont même plus besoin de traces de sperme pour identifier quelqu'un. Il leur suffit d'un cheveu, ou même d'un petit bout de peau, prélevés sur les lieux du drame, et ça devient aussi sec des échantillons d'ADN qu'on expédie pour analyse dans un labo quelconque et on dresse en quelques heures votre « profil génétique ». C'est pour ça qu'il avait toujours sur lui des rouleaux d'adhésif anti-poussière, de vulgaires rouleaux comme on en trouve dans tous les supermarchés.

Il fallait également qu'il récupère son étui à musique. Ainsi que l'argent qu'il avait donné à la fille. Il n'y a pas de petites économies.

Avec un peu de chance, aussi, il trouverait dans la camionnette les papiers d'identité de sa victime. Il avait très envie d'en savoir plus sur celle qu'il avait tuée. Mieux connaître les filles qu'il abattait, pénétrer dans leur intimité (faute de les pénétrer à proprement parler), ça faisait aussi partie du jeu. Du plaisir. Les deux premières fois, il avait été cruellement frustré de cette jouissance. Il ne voulait pas recommencer. Il avait d'avantage d'expérience, maintenant. Il progressait dans la voie qu'il avait choisie. En un sens, il faisait son apprentissage. Tueur maniaque, ça s'apprend comme le reste.

Il dénicherait peut-être aussi les clés de l'appartement du travelo, sait-on jamais. Si oui, il se paierait le luxe d'aller y faire un tour. Il avait pas mal de temps devant lui, avant que la police ne s'y rende elle-même.

Il songea enfin qu'il lui faudrait trouver un taxi. Il ne se déplaçait jamais

qu'en taxi dans Paris.

Saisi d'un brusque doute, il regarda sa montre. Et grimaça. Minuit quarante. Il était en retard de dix minutes sur son horaire. Il n'avait pas tenu sa promesse. C'était lui, cette fois, qui ne jouait pas bien le jeu. Il avait horreur de ça.

Mais il ne pouvait rien y changer. Il recommença à marcher en direction de la camionnette de Léone d'un pas lourd. D'un pas d'autant plus lourd qu'il avait joui dans son caleçon au moment où Léone était morte.

Et cela non plus, il ne l'avait pas connu depuis des années.

Au même instant, le commandant de police Boris Corentin regardait lui aussi sa montre.

Minuit quarante.

Le cyber-tueur n'avait pas tenu parole.

Et il en était presque déçu, en un sens. Enfin déçu... Ni comme flic, ni comme être humain, il ne pouvait, bien sûr, être déçu qu'une troisième créature innocente n'ait pas succombé, victime du tueur du bois de Boulogne. Non. C'était comme chasseur qu'il se sentait frustré. Comme chasseur d'hommes. Comme policier. On ne se refait pas. On entre dans la police pour traquer les malfaiteurs et les criminels. On a ça dans le sang ou on ne l'a pas. C'est comme un instinct.

Il rebroussa de la main ses courtes boucles noires et soupira. Le tueur avait renoncé. Il n'avait pas tenu parole. Peut-être avait-il eu peur ? Cette nuit au moins, aucune fille ne serait abattue. Et lui-même allait pouvoir rentrer se coucher.

D'ailleurs, il n'avait plus qu'une envie, maintenant : rentrer chez lui, rue de Turbigo. Et s'y jeter sur son lit, bras en croix. Et dormir tout son saoul.

CHAPITRE VII



Maria dei Consuelo Nasar s'était réveillée en sursaut, une demi-heure plus tôt, et elle avait essayé de se rendormir en constatant, à travers les lourds rideaux de velours bleu de son immense chambre, au premier étage de l'hôtel particulier de la place du Général-Catroux, que le jour était à peine levé. Mais elle n'y était pas parvenue. Et, à force de se tourner et de se retourner sur elle-même, dans les draps trempés de sueur, elle avait l'impression de patauger dans un marigot.

Sa nuit avait été agitée. Elle avait à peine fermé l'œil. Une obsession revenait sans cesse, dès qu'elle commençait à sombrer. Toujours la même image. Toujours le même désir.

Un homme. Un sexe d'homme. Un membre de mâle. Elle ne pensait qu'à ça. N'importe quel homme. N'importe quel mâle. N'importe quel membre.

À force d'y rêver, elle en avait des tranchées dans le bas-ventre, comme des espèces de crampes qui la ravageaient littéralement.

D'une voix étouffée, elle lâcha un juron en espagnol. Elle était libre, elle était belle, elle était l'une des femmes les plus riches du monde, et elle n'était même pas capable de se payer un mâle ! C'était une situation absurde, ridicule, il fallait absolument qu'elle s'en sorte.

Un homme. Deux hommes. Une foule d'hommes. Au fur et à mesure que les heures de cette nuit atroce s'écoulaient, la vision s'amplifiait, elle se voyait envahie, pénétrée de partout, assaillie par de multiples membres brutaux et avides, comblée, inondée.

Et elle se réveillait seule, grotesquement seule dans cet immense lit à baldaquin dont les dimensions semblaient la narguer.

Que faire ? Qu'est-ce qui l'empêchait de se payer le premier venu, n'importe où, comme ça, comme elle l'avait fait huit jours plus tôt avec Stéphane Belbouab, son bel amant qui lui avait été si vite arraché après lui

avoir donné tant de plaisir ?

Mais justement : il y avait eu l'épisode Stéphane Belbouab. Stéphane massacré. Abattu sauvagement par un inconnu.

C'était ça qui l'empêchait de s'offrir un mâle au débotté, n'importe où, comme elle ne cessait d'en rêver.

Stéphane... Elle ferma les yeux, glissa la main entre ses seins, descendit le long de son ventre, plongea les doigts dans la fourrure noire de son pubis et s'ouvrit de l'index avec une brutalité soudaine, comme si elle avait voulu se faire mal. Puis, avec l'énergie du désespoir, elle commença à se caresser en repensant à Stéphane. Mais ça ne venait pas. Stéphane était mort. La seule image qu'elle gardait de lui, c'était celle de son cadavre, dans le chantier au coin de la rue de la Grande-Chaumière et du boulevard du Montparnasse, là où Miguel Uribe, son chauffeur, l'avait abandonné sur son ordre. Des larmes lui montèrent aux paupières, et elle cessa de se masturber.

Qui avait tué Stéphane ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Pourquoi ? Depuis huit jours, ces questions la hantaient. Le même carrousel d'interrogations ne cessait de l'assaillir. Et le pire, c'était qu'elle ne trouvait aucune réponse plausible. Rien. Le noir complet. Le mystère.

Il s'était passé quelque chose. Un garçon qu'elle ne connaissait même pas quatre heures plus tôt avait été abattu quasiment sous ses yeux. Peut-être que ça n'avait rien à voir avec elle. Peut-être que c'était une sombre histoire de règlement de comptes.

Peut-être que Stéphane avait trinqué à la place de ses frères.

Mais, peut-être aussi s'agissait-il d'autre chose ?

Toujours recroquevillée au fond de ses draps brûlants, elle laissa ses grands yeux noirs errer sur les magnifiques toiles de Dufy et de Matisse qui l'entouraient. Et, de nouveau, l'affreuse idée que Bayardo Nasar, son mari, n'était pas mort, revint la hanter. Dans un frisson, elle réentendit sa voix qui lui murmurait : « Si jamais tu me trompes, je te tuerai de mes propres mains... »

Elle se secoua. Bayardo était mort. Le chef redouté du Cartel de Ciudad Juarez, le trafiquant de drogue le plus célèbre du Mexique, le criminel le plus recherché d'Amérique Latine, avait péri comme un imbécile sur une table d'opération. Paix à son âme ! Et vive la vie !

Elle se redressa, faisant saillir au-dessus des draps ses seins magnifiques. Du rez-de-chaussée de l'immense hôtel particulier, montaient des bruits confus. L'abondante domesticité engagée naguère par Bayardo commençait son travail quotidien, sous les ordres du couple de majordomes de l'hôtel : Hwang-Woo Youell et sa femme Monique, tous deux d'origine Sud-Coréenne.

Machinalement, Maria dei Consuelo Nasar passa en revue tous les types qui étaient à son service. En se disant que le meilleur moyen de se faire sauter

sans que ça fasse de vagues, c'était peut-être encore de prendre un de ceux qu'elle avait là, sous la main, sous son propre toit.

Elle les énuméra. Depuis Max, le cuisinier, un petit gros et chauve qui faisait des omelettes aux cèpes géniales mais qui n'avait rien de particulièrement sexy, jusqu'à Miguel Uribe, son chauffeur. Aucun ne convenait, et Miguel encore moins que les autres, étant donné ses antécédents criminels en Amérique latine, et son goût prononcé pour les filles très jeunes qu'il violait, autrefois, avant de les tuer. Une affaire qui avait été étouffée, en son temps, par des policiers influents contrôlés par Bayardo (mais on avait quand même pris soin de faire signer à Miguel des aveux complets, et cette confession dormait bien tranquillement dans un coffre à Mexico). Non, elle n'avait personne sous la main. Hwang-Woo Youell lui-même, le majordome, ne pourrait pas faire l'affaire. Elle grimaça en pensant à sa silhouette maigre et trapue et à sa large face d'Asiatique. Pas son genre. Pas du tout son genre. Elle, ce qui l'attirait, c'était les grands types bruns et musclés, pas les demi-portions.

Elle allait sauter hors du lit, décidée à sortir dans Paris et à se lancer à l'aventure, lorsqu'un bruit assourdissant jaillit du rez-de-chaussée, un mugissement de sirène fantastique, déchirant, qui grimpait en vrille à travers les étages. Elle pressa un bouton, à son chevet, sur la droite, et presque aussitôt Monique apparut.

— Madame a sonné ?

Le vacarme de la sirène ne s'arrêtait pas.

— Qu'est-ce que c'est que ce boucan infernal ? jeta Maria.

Monique Hwang-Woo était de la même taille que son époux. Minuscule, un corps d'adolescente malingre, et une grosse tête large avec des yeux bridés qui donnaient l'impression qu'elle souriait tout le temps.

— Vérification des installations de télésurveillance, madame, lâcha la Coréenne en s'inclinant imperceptiblement. Une fois par mois, un technicien d'Europe-Protection vient s'assurer qu'elles sont toutes en bon état de marche. Désolée, madame, que ce bruit vous ait réveillée.

— Je ne dormais pas, fit sèchement Maria.

La sirène s'interrompt. Presque aussitôt, une autre prit le relais.

— Madame veut son petit déjeuner ? interrogea la Coréenne.

Maria haussa les épaules.

— Non. Je sors. Je prendrai quelque chose dehors.

Deux nouvelles alarmes se déclenchèrent, plus atroces encore que les précédentes. Maria se souvint que tout l'hôtel était truffé de bidules électroniques anti cambriolage. Comme dans tous ses domiciles à travers le monde, Bayardo Nasar avait fait appel à une société de gardiennage électronique. Dans chaque pièce, des instruments ultrasophistiqués étaient

installés : radars infrarouges, transmetteurs, détecteurs, etc. L'ensemble du dispositif était relié à un central de surveillance. Si une alarme se déclenchait, Europe-Protection en était averti et envoyait immédiatement un agent sur place.

Maria réfléchit. Une idée venait de germer en elle. Le feu aux joues, brusquement, elle regarda Monique Hwang-Woo.

— Dites à ce technicien d'Europe-Protection de monter immédiatement me voir, fit-elle.

Elle montra les tableaux de Dufy, de Matisse, et le grand dessin de Picasso, autour de son lit.

— Je voudrais renforcer la surveillance de ces œuvres, expliqua-t-elle en s'insultant intérieurement parce qu'elle éprouvait le besoin de se justifier.

— Très bien, fit la Coréenne. Je vais aller l'avertir.

Dès qu'elle fut de nouveau seule, Maria jaillit du lit et se précipita dans la salle de bains attenante à sa chambre. Le cœur battant. Et si ce type était l'homme de ses rêves ? Un mâle, un vrai, avec tout ce qu'il fallait partout pour la faire hurler ?... Surexcitée brusquement, elle remit de l'ordre dans sa coiffure, s'assura que sa nuit pratiquement blanche n'avait en rien altéré sa beauté, et enfila une chemise de nuit bleu turquoise aux troublantes transparences. À la bonne hauteur, côté ventre, on apercevait assez distinctement l'ombre triangulaire de sa toison. Une ombre floue, certes, mais qui pouvait difficilement tromper un œil averti.

« Si avec ça il ne perd pas la tête, songea-t-elle, c'est qu'il est pédé... »

L'instant d'après, on frappait à la porte de sa chambre. Elle cria d'entrer.

Et Maria eut l'impression que son rêve venait de s'incarner.

Grand, bronzé, brun, le torse moulé dans un polo beige et les épaules tendant un blouson de toile bleu clair, son visage régulier s'illuminait d'un sourire éblouissant. Le regard avide de la jeune femme s'arrêta sur le pantalon de toile bleu foncé qui moulait des attributs qu'on devinait imposants. Quel âge avait-il ? Vingt-huit, trente ans ? À peine plus en tout cas. Elle marcha vers lui en ondulant.

— Roland Parceval, d'Europe-Protection, se présenta-t-il. Notre société avait un contrat avec votre mari, et...

— Mon mari est mort, jeta Maria d'une voix rauque.

— Je suis désolé, fit le jeune homme, et son sourire s'envola.

« Moi pas », songea la jeune femme. Mais elle se tut.

— Si vous souhaitez que nous révisions notre contrat, attaqua l'employé d'Europe-Protection...

— Pas du tout, fit Maria.

Elle montra les tableaux.

— Ce que je souhaite, c'est que ces Dufy, ces Matisse et ce Picasso soient mieux protégés.

Elle désigna le voyant lumineux qui était fixé au-dessus de la porte de la chambre.

— Il me semble que c'est insuffisant, vous comprenez ? Si des cambrioleurs passent par les fenêtres, ils risquent de...

L'employé fronça les sourcils.

— En effet, dit-il. Si vous le désirez, je peux faire une étude du problème...

« Le problème, c'est moi, songea Maria, et ce que je désire c'est que tu te jettes sur moi, imbécile, et que tu me la mettes bien profond sans me demander mon avis... »

— Une étude de faisabilité, continuait Roland Parceval, à mille lieues des volcaniques pensées de sa cliente.

— Une étude de faisabilité... Oui, en effet... Pourquoi pas, murmura vaguement Maria.

Elle bomba ses gros seins dont les longs bouts durs tendirent l'étoffe de sa chemise de nuit. Qu'est-ce qui se passait ? Ce type aurait déjà dû se précipiter sur elle comme une bête, la renverser sur le lit, lui ouvrir les jambes, s'enfourner en elle sauvagement. Et ce crétin lui parlait d'« études de faisabilité » !

— Ces tableaux valent des fortunes, reprit-elle en résistant de plus en plus malaisément à l'envie de lui défaire sa ceinture et d'ouvrir son pantalon.

Il hocha la tête.

— Je comprends, dit-il.

Non, il ne comprenait rien. Maria soupira et, le prenant par le bras, l'entraîna vers le grand Dufy qui trônait à droite du lit. Maintenant qu'elle était plus près de lui, elle percevait son odeur. Il faisait chaud, la matinée était torride même et le jeune type transpirait légèrement. Un parfum de sueur saine, mélangée à des fragrances d'after-shave, achevèrent de faire perdre la tête à la veuve de Bayardo Nasar.

— Un Dufy de 1907, indiqua-t-elle d'une voix de plus en plus altérée. Les plus rares... L'époque fauve... S'il m'était volé, j'en ferais une maladie...

« Mais pas autant que si tu ne me mets pas la main au cul dans les dix secondes qui viennent », compléta-t-elle intérieurement.

Le jeune homme n'avait toujours pas l'air de voir le problème.

— Je ne suis pas spécialiste de peinture, dit-il, mais...

— C'est quoi, votre spécialité ? questionna Maria qui perdait patience.

— Protection, surveillance, intervention. Détecteurs, radars, récita-t-il d'un ton mécanique.

— Radar... répéta-t-elle d'une voix chavirée.

Les dix secondes qu'elle lui avait intérieurement concédées étaient largement écoulées. Elle jugea qu'il était temps qu'elle prenne l'affaire en main, sinon on y serait encore l'année prochaine. Debout, au bord du lit, elle l'attrapa carrément par la ceinture et, d'un coup de reins, elle se laissa tomber en arrière sur le matelas, l'entraînant par la même occasion.

— Espèce de grand bêta, c'est ton gros radar à toi qui m'intéresse, lâcha-t-elle, tu n'as pas compris ?

Roland Parceval jeta un cri.

— Mais qu'est-ce que vous faites, madame ? balbutia-t-il.

Il avait l'air épouvanté.

— Je te viole, tiens, puisque tu n'es pas capable d'en prendre l'initiative.

Elle le tenait contre elle, écrasant ses seins contre sa poitrine. Elle avait écarté les jambes, les avait jetées en l'air, et entreprenait de les nouer sur les reins du jeune homme, tout en poussant son mont de Vénus contre lui.

Ils luttèrent ainsi quelques instants.

— Madame ! Madame ! protestait l'employé d'Europe-Protection. Je ne veux pas... Vous ne pouvez pas me...

Elle ne l'écoutait pas. Déchaînée, elle s'était attaquée au zip de son pantalon. Main glissée entre leurs corps, elle parvint à le libérer de sa prison d'étoffe. Elle le tint entre ses doigts, gonflé, dardé, palpitant.

— Tu ne veux pas ? Ah oui, tu ne veux pas ? triompha-t-elle. Et ça alors ? Qu'est-ce que c'est ?

Il luttait toujours pour se dégager. Quelques instants, elle crut qu'elle avait le dessus, mais brusquement, d'un geste brutal, il s'arracha à elle et se redressa. Elle poussa un cri. Il lui avait presque fait mal en la repoussant.

— Je suis désolé, dit-il.

Cramoisi, son membre dressé surgissait toujours hors du pantalon.

— Ça c'est effectivement une érection, murmura-t-il en entreprenant de la faire rentrer dans son logement d'origine.

Il remit de l'ordre dans sa chevelure. Ses mains tremblaient un peu.

— Mais il s'agit là d'un phénomène purement physique, poursuivit-il, un phénomène sans rapport aucun avec ma volonté consciente. Je vous ai dit non et c'est non. Je le regrette, d'ailleurs, vous êtes très belle, très désirable, mais je ne veux pas. Excusez-moi.

— Mais pourquoi ? gémit Maria. Qu'est-ce qui se passe ? Tu es malade ?

Elle se sentait misérable.

— Non, fit-il. Mais je viens de me marier et je n'ai aucune envie de tromper ma femme.

Il hochait la tête, l'air un peu gêné soudain.

— Croyez bien que j'en suis navré, ajouta-t-il, mais c'est comme ça.

Maria défroissait sa chemise de nuit turquoise.

— Fous le camp, dit-elle d'une voix basse, presque menaçante.

L'autre ne se le fit pas dire deux fois. Néanmoins, sur le seuil de la chambre, la main sur le bouton de la porte, il crut bon de s'excuser une dernière fois.

— Vous savez, dit-il, ma femme est loin d'être aussi belle que vous, mais je n'y peux rien, je l'aime...

Il hésita encore.

— Après le décès de votre mari, je comprends que vous soyez déboussolée, ajouta-t-il, complètement à côté de la plaque. Je vous souhaite de retrouver rapidement l'âme sœur...

— Casse-toi, pauvre type ! jeta Maria tandis qu'il refermait la porte.

Puis elle se laissa aller, tête dans les mains, aux sanglots qui la secouaient.

Maria dei Consuelo Nasar, veuve du chef du Cartel de Ciudad Juarez, aurait eu de bien meilleures raisons de se désespérer si elle avait été douée du don de double vue et si elle avait pu voir ce qui se passait, au même instant, dans un petit duplex du XI^e arrondissement, à deux pas du métro Ledru-Rollin, entre la rue du Faubourg-Saint-Antoine et la rue Charles-Delescluze. Rue de la Forge-Royale pour être précis.

Elle y aurait aperçu sur une table, posés bien en évidence, plusieurs magazines de la presse dite *people*, comme on s'exprime pour désigner les journaux qui parlent des grands de ce monde, du dessus du panier, des stars et des vedettes du moment.

En regardant mieux encore, elle aurait vu que *Pactole*, l'un de ces magazines, était ouvert sur une double page couleurs constituant précisément un reportage sur elle, sur son immense fortune et sur la mort étrange de son mari quelques semaines plus tôt. Un reportage acheté directement au Mexique et publié dans *Pactole*, fleuron de la presse dite populaire en France.

On l'y voyait sous toutes les coutures, somptueuse, radieusement belle. On y expliquait aussi qu'elle avait décidé de fuir le Mexique et ses paparazzis et qu'elle s'était réfugiée à Paris. On précisait enfin qu'elle possédait dans notre capitale un hôtel particulier place du Général-Catroux. On n'en donnait pas l'adresse exacte, mais c'était tout juste.

Pour le moment, ce n'était pas ce magazine qui intéressait Ludovic, alias Ballon-de-Foot. L'homme à la tête trop grosse qui, la nuit dernière, boulevard de la Guyane, avait abattu d'une décharge de 22 long rifle une certaine Léone, travesti et prostituée qui s'était appelée dans une vie antérieure Gérard

Mouginot, était assis devant un écran d'ordinateur. Et, sa souris dans la main droite, il jouait.

Il n'avait pas beaucoup dormi, lui non plus, cette nuit. La canicule y était sans doute pour quelque chose, mais pas seulement. En vérité, il s'était jeté sur son lit, et il avait revécu les délicieux moments de sa « chasse », étape par étape. Se refilant pour lui-même les soubresauts du petit « lapin » qu'il avait pourchassé tout au long du boulevard de la Guyane et qui essayait désespérément de lui échapper.

De longues heures durant, il avait repassé tout cela dans sa tête. En suçant son pouce. Comme chaque fois qu'il pensait à quelque chose de bon.

« Immature ». C'est ainsi qu'on l'avait étiqueté, après la mort de ses parents, retrouvés inanimés côte à côte dans leur voiture à l'arrêt et moteur tournant, dans le garage attendant à la maison. L'enquête avait conclu à un double suicide par asphyxie au gaz carbonique.

À l'époque, Ballon-de-Foot avait quatorze ans, c'était un grand gaillard roux aux yeux très doux que personne n'avait soupçonné de rien du tout, malgré la découverte d'une grosse bouteille d'éther vide dans la maison familiale. Simplement, comme il était orphelin et qu'il avait visiblement des « problèmes émotionnels », on l'avait placé dans un centre psychiatrique spécialisé dans le traitement des adolescents.

Il en était sorti quelques années plus tard considéré comme tiré d'affaires. D'autant qu'entre-temps il avait repris ses études et s'était passionné par l'électronique. Il y avait fait des merveilles. Plus tard encore, au vu de ses compétences, il était entré dans un important groupe de presse, où il s'occupait de la maintenance des ordinateurs, modems, e-mail, Internet et autres circuits multimédias. Un homme précieux dont ses employeurs n'auraient pas voulu se priver pour un empire. Et dont ils étaient loin d'imaginer qu'il suçait son pouce, certaines nuits, en revivant mentalement ses crimes.

Le meurtre de Léone, boulevard de la Guyane, revêtait à ses yeux un caractère exceptionnel. C'était la première fois que la mort de quelqu'un lui procurait une érection. Et même une éjaculation. Mais ce n'était pas tout : cette nuit, en revivant cet épisode, il avait de nouveau bandé. Et éjaculé plusieurs fois. Un véritable miracle. Beaucoup plus jouissif, selon lui, que cette fameuse pilule Viagra dont on faisait tout un plat dans la presse depuis quelques mois.

Ce matin, Ballon-de-Foot n'avait pas traîné au lit. Il s'était levé en pleine forme, malgré sa nuit blanche. Ses oiseaux piaillaient déjà, dans leurs cages respectives : trois magnifiques perroquets au plumage rouge feu, des éclectes, qui constituaient sa seule et unique compagnie. Depuis qu'il était installé ici, dans ce minuscule duplex de la rue de la Forge-Royale, aucun être vivant, en dehors de lui et de ses perroquets, n'y avait pénétré. Hormis bien sûr le releveur du Gaz et de l'Électricité. Et un plombier, un jour où il avait eu une

fuite à son lavabo. En dehors d'eux, personne. C'était sa tanière. Son antre. Son repaire. L'endroit où il préparait minutieusement, puis revivait ses crimes.

L'endroit aussi d'où il envoyait ses messages à la police.

Quoique situé au premier étage de l'immeuble, son petit appartement avait une chambre au rez-de-chaussée, dont la fenêtre donnait directement sur la rue. De chez lui, on y accédait par un étroit escalier en colimaçon. On débarquait alors dans une pièce bourrée d'appareils électroniques ultrasophistiqués, un vrai capharnaüm composé d'ordinateurs de pointe, de PC et de Mac hauts de gamme. En dehors de ça, les murs étaient décorés de photos de filles superbes dans le plus simple appareil, toute une collection de créatures de rêve découpées dans des magazines spécialisés et qui écartaient au maximum tout ce qu'elles pouvaient comme orifices, bouche, ventre et fesses. Inutile de préciser que c'étaient les seules femmes qui étaient jamais entrées chez lui. Il avait ses préférées. Il leur chuchotait des trucs, de temps en temps, il leur parlait. C'étaient des amies, en un sens. Ses seules amies. Rien à voir avec les « petits lapins » de sa vie secrète et sanglante.

Ces créatures sur papier glacé ne connaissaient pas la peur, elles, et c'était la grande différence avec les trois prostituées qu'il avait déjà abattues. La peur, au fond, aux yeux de Ballon-de-Foot, se confondait avec la vie. On était vivant quand on avait peur. La peur c'était la preuve de la vie. Et quand on n'avait plus peur, eh bien c'était qu'on était mort.

Entre-temps, on avait sué de trouille. La peur avait une odeur. Un parfum délicieux. C'était cette odeur, ce parfum du gibier sur le point d'être forcé, de la bête à l'hallali, sur le point de se résigner, d'accepter sa mort, qu'il adorait par-dessus tout.

Et il était prêt à recommencer à tuer autant de fois qu'il le faudrait pour revivre cette sensation.

Lui tout seul avec sa victime implorante.

Pour le moment, installé à l'étage inférieur de son duplex, assis devant l'un de ses écrans d'ordinateur, il s'abandonnait à l'une de ses distractions favorites en poussant des petits cris de gosse comblé : la contemplation d'un CD-Rom porno. La contemplation, ou plutôt la participation puisqu'il s'agissait de jouer, et le jeu il adorait ça, c'était toute sa vie en somme.

Ce matin, qui était l'un de ses deux jours de repos hebdomadaires (le journal pour lequel il travaillait « bouclait » le dimanche soir, il était donc libre le lundi et le mardi), il s'adonnait à la seule chose qu'il avait jamais connue : l'amour virtuel. Les images, il avait toujours préféré ça à la réalité. Ou plutôt la réalité, tout au moins en ce qui concernait les parties de jambes en l'air, il ne savait même pas ce que c'était.

Il avait toute une collection de « jeux vidéo-cul », comme on dit chez les amateurs. Avec des titres éloquentes : *Les Glands de la mer*, *Trou ou rien*, *Suce*

et coutumes, etc. Celui qu'il était en train de visionner, *La Cairote ou le bâton*, se passait dans un univers qui rappelait vaguement l'Égypte antique. On s'y déplaçait à travers de multiples labyrinthes, il y avait des portes à ouvrir et des énigmes à résoudre. En cas de bonne réponse, on avait le droit de contempler des personnages en pleine action, dans des combinaisons de positions de plus en plus compliquées au fur et à mesure que l'on avançait. Il avait déjà pu découvrir la « brouette du Pharaon », l'« éventail du Nil », la « pyramide sournoise » et l'« obélisque en feu ».

Chaque fois qu'il gagnait et qu'une nouvelle porte s'ouvrait, il poussait un petit cri de gamin comblé.

En cliquant à nouveau plusieurs fois, il parvint, tout au bout d'un long couloir obscur, dans une chambre décorée de bas-reliefs et où s'activaient trois individus aux sexes gigantesques en train de se masturber à tour de rôle entre les seins d'une fille au sexe rasé de frais mais aux aisselles abondamment pourvues d'une pilosité exubérante. C'était la position dite des « papyrus d'Osiris ». Ludovic se mit à haleter, attendant que ces trois types explosent enfin, comme ils en avaient visiblement l'intention, et inondent ensemble le visage de la fille. Il cliqua fébrilement à l'aide de sa souris. Puis poussa un juron déchirant : il avait dû faire une fausse manœuvre. La porte se referma en claquant. Il avait perdu.

Furieux, il éjecta le CD-Rom et en prit un autre sur la pile qui était à sa droite. Il s'intitulait sobrement *La harcelée*. Le jeu consistait à se retrouver à la tête d'une entreprise quelconque dont les activités n'étaient pas vraiment précisées. Il faisait nuit, le personnel avait quitté les locaux, mais comme on était le patron on faisait des heures supplémentaires en planchant sur des dossiers épineux. Non sans jeter de temps en temps un coup d'œil sur un écran de contrôle qui renvoyait des images filmées ailleurs, dans les bureaux, par des caméras de surveillance. Une jeune femme ravissante, une Noire très mince avec des reins creusés et croupe large moulée dans une blouse bleue, s'activait à faire le ménage. Elle vidait les corbeilles, nettoyait les cendriers, passait son chiffon sur les bureaux. Brusquement, elle aperçut par terre, sur la moquette, deux billets de cinq cents francs qu'elle glissa prestement dans une poche de sa blouse. En tant que patron, on avait toutes les raisons d'intervenir et de virer la femme de ménage. Ballon-de-Foot cliqua comme un malade. Trop tard ! Le vol de la fille avait été surpris par un jeune coursier attardé dans l'entreprise et qui fit irruption dans le bureau. Sur fond de musique douce, il se précipita sur la fille en lui faisant comprendre qu'il avait tout vu et qu'elle avait intérêt à être vraiment très gentille si elle ne voulait pas se retrouver à la porte.

Ludovic haleta. Sur l'écran, le jeune coursier y allait sans ménagements particuliers avec la blouse de la Noire. Il la dépoitrailla, mettant à nu ses seins volumineux dont il tortura les gros bouts chocolat, puis la poussa vers un bureau où il la projeta à plat dos, cuisses relevées et repliées. Il se dégagea lui-

même, exhibant un long membre palpitant. De l'index, il la massa quelques instants, puis la pénétra. Il s'humecta longuement dans son ventre et ressortit. Pour rentrer aussitôt un peu plus bas, dans le minuscule puits brun et serré qu'il distendit monstrueusement en s'y engouffrant.

Ballon-deFoot eut l'impression que son cœur allait rater plusieurs battements. Sans ménagements, le coursier vrillait son membre énorme dans les reins de la Noire, tout en retenant très haut ses jambes d'une seule main. Elle poussa tout à coup un hurlement de douleur. Alors il s'empara de sa blouse et en enfonça un pan dans la bouche de la jeune femme, la forçant à mordre l'étoffe pour étouffer ses cris. Puis, la maintenant toujours couchée sur le bureau, jambes en l'air, il recommença à la défoncer à grands coups de reins saccadés.

Ballon-deFoot n'y tint plus. Lâchant la souris, il glissa une main sous le caleçon à fleurs dont il était vêtu et s'attrapa à deux mains. Il s'asticota ainsi pendant plusieurs minutes, tandis que sur l'écran se poursuivait le viol sauvage de la jeune Noire. En vain. Son membre restait flasque. Comme toujours. Il dut finalement abandonner. Sans être parvenu à obtenir de lui-même le plus léger commencement d'érection.

Par-dessus le marché, il avait oublié de cliquer à temps pour intervenir et faire cesser l'agression du coursier. En tant que patron, on avait le devoir de ne pas rester passif devant un tel spectacle. Laisser une femme de ménage se faire sodomiser par un coursier sans intervenir n'était pas du tout convenable. C'est ce qu'une voix lui expliqua très poliment en lui expliquant qu'il avait perdu la partie. Lâchant un juron, Ludovic éjecta ce nouveau CD-Rom. De toute façon, il avait épuisé les joies de l'amour virtuel, du moins pour ce matin.

Il avait mieux à faire.

Il attrapa le magazine *Pactole*, et en examina les pages concernant le reportage sur Maria dei Consuelo Nasar. La septième fortune du monde... Cette femme lui plaisait. Elle lui plaisait énormément. Belle, riche, imposante, veuve d'un trafiquant redoutable... La transformer en « petit lapin » constituerait un délice raffiné. Il en avait assez des putes, et autres travelos. Il voulait maintenant passer à l'échelon supérieur. Terminée la « série tapineuses ». Il lui fallait à présent des victimes dignes de lui. Triées sur le volet.

Il se remit à déchiffrer l'article qui accompagnait les photos. Il l'avait déjà lu trois fois, il commençait à le connaître par cœur, mais il ne s'en lassait pas.

Au même instant encore, mais dans le XVII^e, sur la place du Général-Catroux cette fois, José Guadalupe poussa un soupir de satisfaction. Cette salope de Maria dei Consuelo Nasar se décidait enfin à sortir de chez elle. En

faction de l'autre côté du square, il la vit apparaître, superbe dans une robe à col montant noire et sans manches, jambes nues et grimpée sur des sandales à hauts talons en cuir noir. Il la détailla et dut convenir qu'elle était belle, il n'y avait pas à dire. Même si elle n'était pas son genre, puisqu'il s'agissait d'une femme, on pouvait convenir qu'objectivement elle était magnifique.

Motif de satisfaction supplémentaire, elle ne prenait pas sa voiture, ce matin. Ce qui signifiait que la filature allait être simplifiée. Il allait pouvoir la suivre à pied. Et laisser sur place cette Renault Nevada pourrie qu'il avait volée la veille à tout hasard.

À bonne distance, dans la lumière éclatante de cette matinée de juillet, il lui emboîta le pas. Les yeux fixés sur la croupe dansante de la jeune femme. Un spectacle qui ne lui faisait ni chaud ni froid. Lui, tout ce qu'il aimait, c'étaient les fesses de Jésus Simon Lanata, son amant de cœur. Lequel s'était encore amusé, hier soir, à le torturer par téléphone en lui racontant qu'il profitait de son absence pour le tromper avec tout ce que Mexico comptait d'homosexuels. Le petit salaud. L'ordure. José Guadalupe n'en avait pas dormi de la nuit, dans sa chambre d'hôtel minable près des Ternes. S'il n'y avait pas eu la terreur de déplaire à Cernuta, le nouveau patron du Cartel de Ciudad Juarez, il aurait sauté dans le premier avion en partance pour le Mexique. Mais c'était impossible. Il ne pouvait pas se permettre de désobéir à Cernuta. Les ordres étaient les ordres. Il était ici, à Paris, pour kidnapper Maria au moment propice et la faire parler. Pas pour péter les plombs et s'offrir des crises de jalousie à s'en rouler par terre. Déjà il y avait eu cette bavure idiote. Ce type qu'il avait été forcé d'abattre. Certes, il était en état de légitime défense puisque l'autre essayait de le tuer, mais allez donc expliquer ça aux caïds du Cartel. Dieu merci, cette affaire n'avait fait aucun bruit en France. Un jeune Arabe de plus ou de moins, ce n'était pas ça qui allait déranger l'ordre du monde, et Cernuta n'était pas prêt d'en entendre parler. Il n'y avait pas eu de témoins, à part Maria, et elle non plus visiblement n'avait pas très envie de faire savoir qu'elle était présente sur les lieux quand le meurtre s'était produit. N'empêche qu'on avait frôlé le drame, et qu'il ne pouvait pas se permettre une seconde erreur qui lui serait fatale.

Il grimaça, marchant toujours dans le sillage de la jeune femme qui semblait aller au hasard à travers les mes presque vides d'un Paris délicieusement estival.



Derrière un long vitrage légèrement bleuté, le médecin légiste s'activait autour d'un corps dont le commandant de police Boris Corentin et le capitaine de police Aimé Brichot n'apercevaient que les pieds nus. C'étaient les pieds d'une femme d'une quarantaine d'années dont on venait de retrouver le corps flottant à l'intérieur d'une grosse valise sous le pont de l'Alma. Signe particulier : il s'agissait d'une femme sans tête et l'on n'était sans doute pas prêt de l'identifier.

Boris et Aimé détachèrent leur regard de la grande table d'autopsie en aluminium dont les bords étaient légèrement relevés pour éviter les débordements de sang. Vêtu d'une blouse blanche, équipé d'un masque et de gants en plastique, le médecin légiste avait disposé près de lui tous les instruments dont il allait avoir besoin durant son long travail : scalpels, ciseaux, couteaux à disséquer, scie à os pour la cage thoracique et forceps pour extraire les organes. Charmant spectacle.

Boris et Aimé n'étaient pas venus ici, à l'Institut médico-légal de la place Mazas, pour la femme sans tête, mais pour une certaine Léone, alias Gérard Mouginot pour l'état civil, abattue cette nuit tout près du bois de Vincennes, poumons troués d'une décharge de 22 long rifle.

Les deux policiers avaient encore dans l'oreille le sinistre petit bruit du tiroir coulissant sur ses rails tandis que le cadavre de Léone disparaissait dans la nuit et le froid éternels.

Leur visite était de pure routine, et le médecin légiste ne leur avait rien appris qu'ils ne sachent déjà. Léone avait été tuée comme les deux autres prostituées, avec une 22 LR. Sauf qu'elle, par-dessus le marché, était passée sous une voiture à peu près en même temps, et que son cadavre n'était vraiment pas joli-joli à contempler.

— Je me battrais, murmura Boris.

Brichot releva vers lui ses lunettes de myope et son visage agrémenté

d'une courte moustache blonde taillée en brosse. Il savait très bien ce que voulait dire sa flèche. Léone avait été tuée au bois de Vincennes tandis que Boris patrouillait au bois de Boulogne. Le cyber-tueur avait joué le jeu, avec sa logique à lui. Il n'avait jamais promis que tous ses meurtres se dérouleraient dans le même bois. Il avait simplement dit qu'il tuerait une prostituée au Bois. Lequel ? Il n'avait pas précisé. « *À minuit et demi, il y aura une putain de moins au Bois* »... C'était tout ce qu'il avait annoncé. Rien de plus, rien de moins. Objectivement, on ne pouvait pas l'accuser d'avoir menti, ni de les avoir expédié sur une fausse piste.

En sortant de la morgue, Boris et Aimé se précipitèrent dans le premier café venu, autant pour échapper à la brûlure du soleil que pour essayer de trouver un peu de réconfort au contact du monde des vivants... Accoudés au comptoir, ils commandèrent deux diabolos-menthe.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? interrogea Brichot tandis que le barman faisait sauter la bouteille de sirop dans sa main.

Boris haussa les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, Mémé ? La routine, bien sûr, on continue la routine. On va inspecter le camion dans lequel travaillait cette malheureuse Léone, et puis aussi visiter son appartement.

Il avala d'une seule gorgée la moitié de son verre.

— Bien entendu, reprit-il, tout ça ne donnera rien. Le tueur a frappé au hasard, une fois de plus, ça crève les yeux. Il ne connaissait pas plus Léone que les deux autres.

Il alluma une Gitane blonde.

— Et en plus, ce salaud s'est payé le luxe de se foutre de nous, ce matin, en nous envoyant un nouveau message pour nous mettre sur la bonne voie !

Peu avant l'aube, en effet, par courrier électronique, l'inconnu s'était offert le plaisir de narguer une fois de plus la police. Dans un message un peu plus long que les précédents, mais qui commençait comme les autres par la phrase rituelle – « Voulez-vous jouer avec moi ? » –, il avait annoncé que la mort du transsexuel aux poumons perforés, boulevard de la Guyane, c'était lui. Il s'était également livré à quelques plaisanteries sur le changement de lieu, et s'était excusé d'avoir dû décaler de dix minutes l'exécution de la fille.

Il avait terminé par ces mots :

« À bientôt, messieurs ! La partie n'est pas finie ! »

Sans ce message, il aurait fallu plusieurs jours à Boris et à Aimé pour se rendre compte que l'assassin des deux premières prostituées du bois de Boulogne et celui de Vincennes ne faisaient qu'un.

Boris tira nerveusement une bouffée de cigarette.

— Angela avait peut-être raison, au fond, murmura-t-il.

Brichot releva de l'index ses lunettes de myope qui avaient toujours

tendance à glisser sur l'arête de son nez.

— Qui est Angela ?

— Une amie, fit Boris en repensant aux formes voluptueuses de la belle Angela Chiloudaki.

— Et qu'est-ce qu'elle dit, cette amie ?

— Elle pense que ce type a peur de lui-même, peur de ce qu'il va faire à chaque fois qu'il s'apprête à le faire, et que c'est pour ça qu'il nous envoie des e-mails. D'après elle, ce sont des demandes. Des supplications inconscientes. Il voudrait qu'on l'empêche de commettre l'irréparable. Sinon, il ne nous avertirait pas.

Brichot réfléchit. Puis lança exactement la même phrase que Boris, la veille, à Angela :

— C'est pas idiot ce que tu racontes...

Il réfléchit encore.

— Seulement ça signifie aussi qu'il essaie de nous envoyer des informations, dans ses messages, des indications sur lui-même qui nous permettraient de le coincer. Non ?

— C'est exactement ce que j'ai répondu à Angela, opina Boris.

Brichot souffla dans sa moustache.

— On les a passés au crible, ses messages, on les a lus et relus sous toutes les coutures, on les a épiluchés dans tous les sens et on n'a rien trouvé.

— Il est malin, fit Boris. Et ça doit être aussi compliqué pour lui que pour nous. Même s'il a envie de faire cesser tout ce cirque, d'arrêter le jeu...

Brichot rêva en mordillant sa moustache.

— Le jeu...

— Hein ?

— Je dis « le jeu ». C'est un mot qui revient tout le temps dans ses messages. « Voulez-vous jouer avec moi ? » C'est ça qui l'intéresse, le jeu.

— Et tu crois que c'est l'indice qu'on recherche ? Tu sais combien il y a de joueurs, en France, sans compter les joueurs « pathologiques », ceux qui sont obligés de se faire interdire dans les casinos ?

Brichot secoua la tête.

— À mon avis, il n'est pas joueur dans ce sens-là. Si tu veux mon opinion, il n'a jamais mis les pieds dans un casino ni sur un champ de course. Ni même probablement joué une seule fois de sa vie au Loto.

— Alors ?

— Alors je ne sais pas. Mais c'est ce mot qui revient tout le temps qui m'intrigue. « Jouer »... « Voulez-vous jouer »... C'est une vraie obsession chez ce type. Pour lui, tuer s'apparente à un jeu, non ?

- Défier la police aussi, fit observer Boris.
- Oui. Le jeu c'est sa vie. Toute sa vie.
- Et la mort des autres, répondit Boris en écho.
- Jusqu'à ce qu'on l'arrête, compléta Brichot.

Mais au train où allaient les choses, ils ne se faisaient guère d'illusions. Ce n'était pas demain la veille qu'on mettrait la main sur le « tueur du bois de Boulogne ». Ou plutôt, maintenant qu'il avait élargi le territoire de ses activités meurtrières, le « tueur des Bois parisiens... »

Aimé Brichot se haussait sur la pointe des pieds dans l'espoir totalement vain de dépasser, ne serait-ce que du bout du nez, l'armoire à glace qui le précédait et s'encadrait dans la porte. Une armoire à glace qui mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et qui se nommait Boris Corentin.

— On peut voir ? grogna enfin Brichot, fatigué de se contorsionner, et sur le point de rappeler à Boris, comme les gosses dans les cours de récré, que son père n'était pas vitrier.

Tant bien que mal, Boris s'effaça.

— On peut. Mais il n'y a pas grand-chose à voir, tu sais.

Léone, que l'état civil avait enregistré sous le nom de Gérard Mouginot, né de sexe masculin dans les Ardennes, avait habité durant les dix dernières années de sa vie un appartement minuscule au quatrième étage d'un vieil immeuble étroit de la rue Clouet, dans le XV^e arrondissement. Boris et Aimé, au passage, avaient interrogé quelques voisins. Sans se faire d'illusions. Pour eux, Gérard était garçon de café, et la boîte d'intérim avec laquelle il était sous contrat l'expédiait sans cesse dans de nouveaux établissements. Des bars ouverts la nuit. Il s'y rendait généralement à bord de sa vieille camionnette et ne rentrait qu'aux premières heures de l'aube...

Une vie banale, en somme, de transsexuel qui se prostitue et qui ne tient pas à ce que ça se sache.

Ils avaient aussi visité la camionnette dans laquelle elle recevait ses clients, mais là non plus ils n'avaient rien trouvé de significatif. Pourtant, il y avait de grandes chances pour que le tueur y soit entré. Seulement voilà : le « ménage » y avait été fait avec un soin minutieux. Pas un cheveu, pas un poil, pas une poussière révélatrice. Rien. Si le drame s'était noué là, il n'en restait aucune trace.

Brichot s'attarda sur une grande photo, dans la chambre à coucher de la défunte Léone, un poster représentant Marilyn Monroe nue, éclatante de beauté, sur une couverture rouge. Cambrée, seins dressés, reins creusés, tout son corps appelait la caresse. Une image célèbre qui a fait le tour du monde et qui avait dû représenter l'idéal physique de Léone. Elle était là, maintenant, cette grande photo, dans l'appartement de la morte, comme une imploration désespérée vers une féminité derrière laquelle le travesti avait couru toute sa

vie comme vers un miracle impossible.

Boris allait et venait à travers l'appartement. La visite en fut vite faite. Il ouvrit quelques tiroirs et des portes de placards d'où s'échappèrent des flopees de robes plus décolletées les unes que les autres. Puis ce fut la minuscule salle de bains, avec ses amoncellements de produits de beauté. Tout cela ne menait à rien. Il revint dans la salle de séjour, poussa le bouton « Messages » du répondeur téléphonique, mais il n'y avait pas de messages. Rien. Silence complet. À tout hasard, il appuya sur la touche Bis du téléphone lui-même. Le dernier numéro appelé par Léone se recomposa. L'instant d'après, éclata une musique d'orgue qu'il reconnut aussitôt : une *Toccata* de Pachelbel. Puis une voix couvrit l'orgue :

« Paris-Taxis, bonjour... Merci de rester en ligne, nous nous efforçons de... »

Il raccrocha. Déçu. Le dernier numéro appelé par Léone, hier soir, avait été celui d'une compagnie de taxis. Sans doute pour se rendre à son travail près du bois de Vincennes.

Il vira vers Brichot qui ressortait de la salle de bains.

— Rien à signaler, Mémé, dit-il. Inutile de traîner. De toute façon, ce n'est pas ici que se trouve la solution.

Ils redescendirent les quatre étages. Au bout de la rue Clouet, une voie minuscule et obscure, ils retrouvèrent la lumière du soleil sur le boulevard Garibaldi.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Brichot.

Boris haussa les épaules. Découragé.

— Rien pour le moment. On rentre. Et on attend, en espérant que le tueur commettra une erreur...

Ses yeux noirs erraient sur le boulevard, les voitures en stationnement, le métro aérien dont une rame passait avec fracas.

— Marrant, dit-il soudain à mi-voix.

— Qu'est-ce qu'il y a de marrant ?

Boris montra quelque chose, un peu plus loin, près du métro Cambronne.

— Tu ne vois pas la station de taxis, là-bas ?

Brichot plissa les yeux. Il la voyait, en effet.

— Et alors ?

— Et alors je trouve curieux que Léone, hier soir, ait appelé un taxi par téléphone pour se rendre au bois de Vincennes. Elle aurait pu en prendre un ici.

Brichot hocha la tête.

— Elle n'avait peut-être pas envie de marcher.

— Possible, émit Boris.

Il réfléchit.

— Mémé, s'écria-t-il enfin, on est des imbéciles ! Tu te souviens de ce que nous ont raconté ses voisins ? Qu'elle partait tous les soirs à bord de sa camionnette. Je te parie six mois de salaire qu'hier soir aussi elle est partie de cette façon.

Il chercha son paquet de Gitanes blondes.

— Et que ce n'est pas elle qui a passé ce coup de fil à la compagnie Paris-Taxis, compléta-t-il.

Il alluma une cigarette.

— On remonte, dit-il. Le tueur est venu chez elle, après l'avoir abattue, j'en mettrais ma main au feu !

Brichot arrondit les yeux derrière ses lunettes de myope.

— Et pourquoi il aurait pris ce risque ? fit-il. C'est idiot, ça ne tient pas debout.

Boris se mordit la lèvre.

— Peut-être. Et peut-être aussi que je me trompe. Mais peut-être que non. Peut-être qu'il fait partie de cette race de meurtriers qui s'intéressent à leurs victimes. Qui les « aiment », si on peut dire. Qui veulent en savoir plus sur elles après les avoir tuées. Tu vois ce que je veux dire ? Il y en a même qui vont jusqu'à assister aux obsèques, qui se rendent ensuite sur la tombe de celui ou de celle qu'ils ont abattus...

— Les « tueurs sentimentaux », murmura Brichot. Pourquoi pas, en effet ?

C'était le nom qu'on leur donnait en criminologie. Rien à voir avec les tueurs fétichistes, qui conservent quelque chose de leur victime, un objet ou même une partie du corps qu'ils mutilent. Les « tueurs sentimentaux » sont d'une autre espèce. La personne qu'ils ont supprimée fait partie, ensuite, de leur vie. Presque de leur famille. Le meurtre qui crée des liens, en somme.

— Viens, murmura Boris. On remonte chez Léone.

D'être convaincu que le tueur y avait été donnait soudain à cet appartement un tout autre intérêt.

CHAPITRE IX



Sur l'écran, on ne vit plus, brusquement, que la main de l'homme en gros plan. Et les cuisses écartées d'une Noire dont on n'apercevait que le bassin, le ventre légèrement bombé prolongé par un buisson pubien plus sombre que sa peau sous lequel s'ouvriraient comme des pétales délicats les lèvres rose pâle de son sexe. La main se rapprocha encore de l'intersection des cuisses de la fille. C'était une main de Blanc. D'un seul coup, elle s'enfonça et commença à pétrir sans ménagement le ventre de la Noire, comme si elle avait voulu le remodeler à sa convenance, tirant sur ses muqueuses intimes, les triturant, distendant, violant avec une brutalité calculée.

On n'entendait plus que des halètements sourds.

Maria dei Consuelo Nasar rejeta la tête en arrière. Quelle heure était-il ? Elle n'en savait rien. Après des heures de marche au hasard à travers Paris, elle se sentait vannée. Si elle avait échoué dans ce cinéma, boulevard de Sébastopol, c'est qu'elle ne savait plus où aller. C'était une des dernières salles de Paris à passer encore des films X. Avec des titres incendiaires et d'une délicatesse très particulière du genre *Les salopes n'aiment que ça*, *Grosses cochonnes très ouvertes* ou *La prof est en chaleur*. Maria avait pris un billet pour *Le gymnase en folie*, et elle n'aurait pas été déçue du voyage si c'était ça qu'elle était venue chercher. Le scénario était d'une pauvreté affligeante. Toute l'intrigue se déroulait dans une salle de sport, et les moniteurs ne faisaient rien si ce n'est de s'offrir les clientes avec une frénésie au-dessus de tout éloge. Mais ce n'était pas de ça que Maria avait besoin.

Il lui fallait un homme.

Un mâle. À tout prix. Elle n'en pouvait plus.

Vers midi, dans le restaurant où elle avait fait halte près du Palais-Royal, elle avait bien cru qu'elle avait trouvé l'oiseau rare. Un superbe type brun, athlétique et élégant dans un costume croisé en lin, qui déjeunait en face d'elle. Très vite, elle avait accroché son regard et ils avaient échangé des sourires pendant quelques instants. Maria en était à se dire que s'il était trop empoté pour faire les premiers pas c'était elle qui allait les faire, lorsqu'une blonde en jean et tee-shirt très décolleté avait fait son apparition dans le restaurant et s'était dirigée vers la table du type. Ils s'étaient embrassés sur la bouche et elle s'était assise près de lui. Tandis qu'elle commandait, le type avait adressé un regard désolé à Maria, du genre : « Ce sera pour une autre fois... » Maria l'aurait giflé. « Il n'y aura pas d'autre fois, pauvre con », avait-elle pensé. Folle de rage, elle avait achevé son repas en vitesse, et elle était repartie au hasard dans les rues sous le feu du ciel.

Un mâle. Un homme avec un sexe dressé qui l'empalerait à lui en faire trembler la colonne vertébrale. Elle ne pouvait pas arrêter d'y penser. Des types la croisaient, la regardaient, mais la plupart n'étaient pas seuls, presque tous avaient une fille qui s'accrochait à eux. Maria les considérait amèrement. La vie n'était pas juste. Elle était magnifique, belle riche. Elle avait des maisons partout dans le monde et pas un homme pour la faire crier de plaisir. Elle ne pouvait tout de même pas se jeter sur le premier venu, comme ça, dans la rue, et le supplier de lui faire l'amour séance tenante, comme une chienne en chaleur. Elle ne pouvait pas. Elle n'en était pas encore là. Elle n'était pas tombée si bas. Pas encore.

Sitôt qu'elle avait pénétré dans cette salle de cinéma du boulevard de Sébastopol, elle avait failli ressortir. La salle était déserte. Pas un spectateur. Pas un seul ! Le film se déroulait pour personne, pour l'obscurité vide, et les halètements des actrices qui se faisaient empaler résonnaient comme résonne le moindre bruit dans une pièce qu'on vient de déménager.

Si elle s'était quand même laissée tomber dans un fauteuil, au bout d'une rangée, c'était qu'elle se sentait épuisée par sa longue marche. Elle n'en pouvait plus. Il fallait qu'elle souffle au moins pendant quelques instants.

Elle avait essayé de s'intéresser à ce qui se passait sur l'écran, mais c'était un vrai supplice de Tantale. Dans les vestiaires du gymnase, des filles s'ouvraient, s'offraient, des hommes se jetaient sur elles en poussant des cris rauques. Un rêve. Un paradis. Un paradis perdu, inaccessible...

Brusquement, elle sursauta. Derrière elle, une porte s'ouvrait. Il y eut le faisceau électrique d'une ouvreuse qui guidait un spectateur. Elle devina que celui-ci s'installait derrière elle. Puis, frémissante, elle le vit qui se déplaçait, se rapprochait doucement. Sans tourner la tête, elle comprit qu'il s'installait à deux fauteuils d'elle. Puis il changea encore de place et il n'y eut plus qu'un fauteuil entre eux.

Sur l'écran, une blonde plantureuse qui sortait de la douche venait de se faire arracher sa serviette de bain par un moniteur qui, sans préliminaires,

l'avait jetée à quatre pattes, paire de fesses hissée en l'air. Le moniteur écarta ses fesses à deux mains et entreprit de la pénétrer là où elle était le plus étroite, déchaînant chez la blonde un chapelet de râles qui allèrent croissants.

Maria eut soudain très chaud. Cette scène émouvante, ce type qui empalait la blonde sur l'écran, ainsi que la présence de l'inconnu à quelques centimètres d'elle, tout cela commençait à lui agacer sérieusement les terminaisons nerveuses.

Elle ne pensait plus qu'à l'inconnu dont ne la séparait qu'un seul fauteuil. Qu'est-ce qu'il attendait ? Qu'est-ce qu'il foutait ? Pourquoi ne se rapprochait-il pas ? Est-ce qu'elle allait être obligée de le draguer ?

Elle cessa de se poser des questions en devinant qu'il changeait de siège. Ça y était. Il était près d'elle. Narines palpitantes, un peu renversée en arrière, elle chercha son odeur. Sur l'écran, les coups de boutoir du type, dans les reins de la blonde, se faisaient de plus en plus violents. Qu'est-ce qu'elle aurait aimé se trouver à la place de cette fille blonde qui se faisait sodomiser comme une reine !

De biais, elle regarda le type assis près d'elle. Elle ne le voyait pas très bien, dans l'obscurité. Elle devinait seulement son profil aigu, son nez busqué bien dessiné, son grand front un peu dégarni et ses cheveux prolongés par un catogan sur la nuque. Pas vraiment son genre, mais est-ce qu'elle était bien en état de faire la difficile ?

Brusquement, elle n'y tint plus. Bombant les seins, sous sa robe noire à col montant, elle se rapprocha encore du type en haletant. Une de ses mains effleura sa cuisse et remonta. Il n'eut aucune réaction. Est-ce qu'elle allait être obligée de tout faire toute seule ? Sur l'écran, on avait changé de scène. Maintenant, c'était une jeune Asiatique à qui un Noir administrait une séance de *fist-fucking* carabinée. Le type regardait ça, figé, comme pétrifié. Maria avait remonté la main jusqu'à son entrejambe. Elle entreprit de le masser, toujours surprise qu'il n'ait aucune réaction. Puis elle glissa encore, décidée à payer de sa personne. Elle se souleva et se replia sur elle-même, à genoux entre les deux travées. S'il fallait qu'elle le suce pour l'émouvoir, eh bien elle allait le faire. Des larmes lui montèrent aux yeux. Avec un début de révolte intérieure. Mais est-ce qu'elle méritait mieux que d'avalier un inconnu dans l'obscurité d'une salle de cinéma ? Après tout, elle n'avait que ce qu'elle avait cherché.

Elle commença alors à s'escrimer sur le zip de son pantalon.

La compagnie Paris-Taxis avait ses bureaux sur le quai de la Loire, en bordure du bassin de la Villette. C'était un long immeuble en briques sales, avec bureaux à tous les étages et ateliers ou parkings dans les sous-sols. L'immeuble se dressait entre un bâtiment moderne, genre HLM de luxe pour

jeunes cadres, et un vieil entrepôt recyclé et découpé en *lofts* pour locataires branchés autant que friqués.

À la réception, au milieu d'un hall gris aux murs de béton, trônait un petit bureau où une jeune femme brune que des lunettes rondes ne parvenaient pas à enlaidir allait sans cesse d'un téléphone à un écran d'ordinateur. Dès que Boris Corentin apparut, elle leva le nez et jaugea le nouveau venu. Visiblement elle le trouva à son goût car son visage s'éclaira et elle sourit.

— Vous désirez ?

Boris exhiba sa plaque de police et expliqua qu'il recherchait un taxi qui avait été appelé par téléphone, la veille au soir, depuis un appartement de la rue Clouet.

La brune bomba les seins sous un débardeur lilas qui les lui moulait avantageusement. Rien qu'à la façon qu'elle avait de pousser la poitrine en avant, on en ressentait des picotements dans les paumes.

— Rien de plus simple, dit-elle. J'appelle le chef du personnel. De toute façon, toutes les communications qui transitent par le standard sont enregistrées.

Trois minutes plus tard, au second étage, la brune introduisait Boris dans le bureau du chef du personnel, un grand type blond de trente-cinq ans qui perdait ses cheveux et qui ne s'en remettait visiblement pas. Il n'arrêtait pas de les toucher de la main droite comme pour s'assurer qu'il en avait encore. Il consulta ses listes quelques instants.

— Hier soir, dit-il enfin, il y avait trois standardistes. Martine, Véronique et Chantal.

Il pianota sur un clavier d'ordinateur, à sa gauche.

— Rue Clouet ? murmura-t-il. C'est curieux, je ne vois aucun appel, hier soir, pour la rue Clouet.

Boris se pencha au-dessus du bureau.

— Alors c'est que l'appel a été passé après minuit, dit-il. Donc aujourd'hui.

— Ça change tout, lâcha le chef du personnel en recommençant à pianoter.

Quelques instants encore, puis il lâcha une légère exclamation.

— Voilà. Rue Clouet, 1h12. C'est F-23 qui a pris cette course.

— F-23 ?

— C'est le nom de code du chauffeur. Une seconde, s'il vous plaît, et je vous donne son nom.

Il pianota de nouveau.

— F-23, c'est Cécilia Pivital, annonça-t-il d'une voix satisfaite.

— Et où puis-je la trouver à cette heure-ci ?

— Elle doit être en train de travailler, mais on va la retrouver vite fait, ne vous inquiétez pas.

Boris ne s'inquiétait pas le moins du monde. Tout ce qu'il souhaitait, c'était que la nommée Cécilia Pivital ait une bonne mémoire, et qu'elle se souvienne de l'endroit où elle avait conduit, la nuit dernière, celui qu'elle avait pris en charge rue Clouet, au pied de l'immeuble où avait vécu Léone.

Et qui n'était autre, de toute évidence, que son assassin.

CHAPITRE X



Les genoux contre la moquette râpée, coincée entre les rangées de sièges du cinéma, Maria allait et venait de la bouche autour du membre de l'inconnu. Mais elle avait beau y mettre tout ce qu'elle avait de science, changer de rythme, accélérer ou ralentir, ça ne donnait rien. L'engin avait à peine changé de dimensions et de consistance depuis qu'elle s'en occupait avec une ardeur à s'en déboîter les maxillaires.

Il avait pourtant l'air de trouver ça à son goût. Il lui avait attrapé les deux poignets et il les avait retournés dans son dos, pour qu'elle se sente davantage prisonnière, soumise, contrainte, peut-être humiliée. Elle n'avait pas protesté. Au contraire. Elle s'était rendu compte qu'elle aimait ça. Il l'aurait giflée, elle n'aurait rien dit non plus.

Ce qui la chiffonnait, c'était l'absence de réaction du membre dont elle s'occupait pourtant avec une belle ardeur.

Du film, bien entendu, elle ne voyait plus rien. Elle n'en entendait plus que les cris, halètements et clapotements d'organes malmenés. Ça faisait un drôle de fond sonore, une curieuse trame mélodique à cette fellation laborieuse autant qu'interminable.

José Guadalupe, en revanche, ce film hétéro, sur l'écran, ça le laissait de marbre. Comme le laissaient de marbre les avalements savants de Maria. Pour le moment, il se laissait faire, mais ça le dégoûtait quelque peu. Elle avait essayé de lui prendre les mains, tout à l'heure, pour qu'il lui caresse ses gros seins palpitants, mais il avait poliment décliné cette invitation. Il lui avait pris les poignets, et il les lui avait retournés dans le dos, mais c'était autant pour l'immobiliser que pour lui faire croire qu'il s'intéressait à elle. Ce qui lui paraissait positif, c'était qu'elle ne l'avait pas reconnu. Après tout, l'autre soir, sur ce quai de la Seine où il s'était battu avec le jeune Arabe, il faisait aussi noir qu'ici. Elle n'avait aucune raison de l'identifier. Et puis elle n'avait pas la tête à ça. La tête ni le reste. C'était simplement une salope en chaleur. Une chienne en rut, en chasse. Elle se serait tapé n'importe qui.

N'empêche que la situation avait quelque chose de comique. José Guadalupe, « nettoyeur » au service de Bayardo Nasar, chef du Cartel de Ciudad Juarez, puis de son successeur Juan Cernuta, était en train de se faire sucer par la veuve de Bayardo. La veuve de son ancien patron. L'un des hommes les plus puissants d'Amérique latine. D'autres que lui auraient trouvé la situation excitante, mais pas Guadalupe. Elle ne faisait que le dégoûter. Il grimaça. Il n'arrivait vraiment pas à comprendre l'intérêt des types pour le sexe opposé. Il en avait pourtant essayé, autrefois. Par curiosité. Pour voir ce que la majorité des hommes leur trouvait. Mais il ne leur avait rien trouvé. Et s'il ne leur avait rien trouvé c'est qu'elles n'avaient rien. Rien entre les jambes, pour être précis. À part une touffe de poils, et cette ouverture béante, humide et molle, qu'il jugeait pour sa part écœurante au plus haut point...

Cette bonne femme qui le suçait, il lui aurait bien donné des coups de pied dans le ventre pour la calmer, mais il n'était pas là pour ça. Il était là pour l'enlever, et en douceur si possible. À force de la suivre, il commençait à s'impatienter. Elle avait eu le bon goût, finalement, d'entrer dans ce cinéma porno. Enfin le bon goût... L'avantage c'était qu'il n'y avait personne, à part eux. Il allait pouvoir enfin intervenir. Pour échapper au spectacle qui se déroulait sur l'écran, il ferma les yeux et se mit à songer à son amant. Jésus Simon Lanata. Rien que de penser au membre de ce dernier, le sien se mit à grossir. Maria se méprit et crut qu'elle était la cause de cette brusque modification de consistance de l'objet de tous ses soins. Elle recommença donc à s'activer de plus belle. Jusqu'à ce que soudain elle sente quelque chose de dur et de froid contre son oreille droite.

— Arrête de te fatiguer, murmura José Guadalupe en espagnol, tu n'arriveras à rien.

Maria se mit à trembler. À l'accent, elle avait immédiatement deviné qu'il

était Mexicain. Elle releva la tête. Ses lèvres luisaient dans l'ombre, rouges encore de l'effort qu'elle venait de fournir.

— Qui êtes-vous ? questionna-t-elle d'une voix un peu chevrotante.

Il lui caressait toujours l'oreille droite du bout du canon de son Smith & Wesson Modèle 66 K.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? dit-il. Tu vas te lever bien doucement, bien gentiment, et on va sortir ensemble. Et n'essaie pas de faire l'imbécile, ça tournerait mal.

Flageolant sur ses longues jambes, Maria se releva. L'autre se relevait aussi, son arme toujours pointée sur elle. Elle le regarda. À cet instant, une grande fille rousse venait de surgir sur l'écran et de se mettre nue. Sa chair laiteuse était inondée par la lumière des projecteurs, et cette luminosité violente se répandait dans la salle. Le visage de l'inconnu au catogan fut soudain baigné de lumière.

En une fraction de seconde, deux silhouettes se superposèrent dans l'esprit de la jeune femme.

Celle du type dont elle avait lacéré le visage, l'autre nuit, et celle de l'inconnu, encore balaféré qui la menaçait à présent.

L'assassin de Stéphane Belbouab.

Un seul et même tueur.

Il était revenu.

Il l'avait retrouvée.

C'était bien elle qu'il avait voulu atteindre en abattant Stéphane.

Maria dei Consuelo Nasar se mit à hurler.

Aussitôt, il lui abattit la crosse de son arme en travers de la nuque.

Décidément, on ne faisait rien qu'à essayer de l'emmerder, se dit José Guadalupe avec une certaine amertume.

Maria s'était effondrée, évanouie, et il était en train de se pencher sur elle lorsque deux pognes énormes lui étaient tombées dessus. Guadalupe ne s'attendait à rien de semblable. Il avait vacillé et chaviré sur Maria, en travers d'elle. Au passage, comme un imbécile, il avait lâché son arme. Laquelle était maintenant dans la main droite du nouveau venu, un type avec une carrure de gorille et la pilosité qui allait avec. Près de deux mètres, des épaules à angle droit, la peau grêlée, des petits yeux noirs enfoncés dans les orbites, et des touffes de poils qui lui remontaient quasiment sous le menton, s'échappant du col de sa chemise bleue.

— Un, grogna le type, je suis patron de cinéma et non gérant de bordel.

Il renifla, agitant le Smith & Wesson Modèle 66 K.

— Deux, fit-il, je ne suis pas contre qu'on baise des bonnes femmes dans la salle, mais on le fait en douceur ou alors on fout le camp ailleurs.

Ses petits yeux méchants étincelaient.

— Trois, reprit-il en collant le canon du Smith & Wesson juste contre le nez de Guadalupe, tu te tires en vitesse avant que je ne m'énerve.

Guadalupe ouvrit la bouche. L'autre en profita pour glisser le canon de l'arme entre ses lèvres. Les yeux de Guadalupe s'agrandirent comme des soucoupes. On le menaçait ! C'était vraiment le monde renversé !

— T'es pas content ? grinça le patron du cinéma porno. Tu as quelque chose à dire ? Tu ne veux pas t'en aller bien gentiment ?

Il agita le canon entre les dents de Guadalupe. Ça fit comme un drôle de bruit de castagnettes. Comme il allait de plus en plus vite, l'acier du canon cognait les dents du tueur de plus en plus fort.

— Alors on est d'accord ? Tu fous le camp bien gentiment, hein ?

Guadalupe fit oui de la tête. Bien sûr, il aurait pu ruser. Faire semblant d'obtempérer, marcher vers la sortie et profiter d'un instant d'inattention de l'autre pour s'emparer de l'autre arme qu'il avait sous son veston, un CZ 75 calibre 9 Para. Il était assez professionnel pour faire tout ça sans que le type ait la présence d'esprit de tirer le premier. Mais il avait déjà derrière lui un cadavre, celui du jeune Arabe de l'autre jour, il ne pouvait pas se payer le luxe d'un second meurtre. À force, tout cela allait faire du bruit en haut lieu, et jusqu'à Mexico. Il ne tenait pas du tout à finir avec un trou dans le crâne sur l'une des fameuses bâches en plastique de Juan Cernuta, nouveau chef du Cartel de Ciudad Juarez.

— Alors viens, je vais te montrer la sortie, fit le patron du cinéma.

Il lui fourrait toujours le canon du Smith & Wesson entre les dents. Il le poussa ainsi, à reculons, vers l'issue de secours. Il l'accompagna jusqu'à la rue. Ensuite, il passa l'arme dans sa ceinture et revint dans la salle.

Toujours affalée entre les sièges, Maria reprenait péniblement ses esprits.

Il se pencha sur elle avec un bon sourire de gorille.

— Eh bien, ma belle, dit-il d'une voix presque douce, j'ai l'impression que tu as vraiment besoin qu'on s'occupe de toi !

Il avait fait comme il avait dit, il s'était occupé d'elle. Il l'avait portée, plus qu'il ne l'avait conduite, dans une petite pièce, au bout d'un long couloir, derrière l'écran du cinéma. « Mes appartements », avait-il annoncé. Drôles d'appartements. La pièce était minuscule, obscure, avec des étagères garnies de classeurs, et plusieurs écrans qui fonctionnaient en permanence. Filmant ce qui se passait dans la salle.

— Souvent, c'est bien plus amusant que ce qu'on voit sur l'écran, avait-il indiqué.

Il avait examiné la jeune femme. Elle n'avait qu'une ecchymose sans gravité et un puissant mal de tête. Il lui avait préparé plusieurs aspirines.

— Le cinéma porno est en déclin, avait-il dit. Tué par la vidéo X. Le cul à

domicile. Je suis l'un des derniers à exploiter une salle. Quand j'ai dix spectateurs dans la journée, je peux m'estimer chanceux.

Dans la pièce, il y avait aussi quelques chaises, un fauteuil de cuir, une petite table couverte de dossiers, et même un lit à une place.

L'homme avait commencé à déboutonner sa braguette.

— Alors tu comprends, avait-il dit encore, il faut bien que je me rattrape quand j'en ai l'occasion.

Il avait avancé la main vers elle.

— Et des occasions comme toi, ça ne se voit pas tous les jours.

Du bout de ses doigts énormes, attrapant le col de la robe de Maria, il avait tiré doucement. La robe en jersey très élastique n'avait pas résisté longtemps. Maria avait compris que c'était inutile de protester. Elle s'était retrouvée nue, hormis son soutien-gorge en dentelle noire et son slip de même métal.

Il avait dit doucement :

— Enlève ça.

Elle avait obéi. Il était hideux, avec des petits yeux méchants au milieu d'une face qui aurait eu besoin de plusieurs rasages par jour pour commencer à ne plus avoir l'air du mufle d'une bête. Par-dessus le marché, il venait de choper du chewing-gum dans un tiroir et il le mâchouillait tout en la regardant se débarrasser de ses sous-vêtements.

— Nom de Dieu de merde ! souffla-t-il lorsqu'elle eut retiré l'ultime rempart qui voilait l'abondante toison noire qui bouclait en triangle entre son ventre et ses cuisses.

Il joua un peu avec ses seins. Puis ses doigts s'égarèrent dans sa luxuriante pilosité. Il lui dit ensuite de se tourner et elle obéit. L'idée d'avoir échappé au tueur inconnu, même si c'était grâce à l'intervention de cette brute épaisse, lui paraissait encore un véritable miracle. Surtout que ce tueur, même s'il lui était inconnu, ne tombait pas du ciel. Il lui avait parlé en espagnol avec l'accent mexicain. C'était un type de là-bas. Un Mexicain. À cette pensée, elle frissonna. Et si vraiment son mari n'était pas mort ? Si c'était un autre qui avait péri, sous son identité, sur la table d'opération ?...

Elle sentait la main du type fourrager dans le sillon de ses fesses. Elle ferma les yeux. Elle allait subir un viol, un viol ignoble, sordide, mais ça valait mieux que de se retrouver entre les griffes de cette brute mexicaine. Qu'est-ce qu'il voulait, celui-là ? Pourquoi il l'avait menacée d'une arme ? Pour la kidnapper ? La tuer ? Autant de questions sans réponses.

Il la fit de nouveau se tourner. Elle se retrouva face à lui.

— À genoux, commanda-t-il.

Elle obtempéra.

— Ton copain de tout à l'heure, il n'avait pas l'air de rigoler, fit-il en

ruminant son chewing-gum. Ou alors c'est comme ça que vous prenez votre pied, tous les deux ? En vous faisant des scènes de ménage dans des cinémas pornos avec un Smith & Wesson pour corser le truc ? Vous êtes des compliqués, c'est ça ?

Maria secoua la tête.

— Je ne sais même pas qui est ce type, fit-elle.

Il haussa les épaules.

— Moi je crois que tu le sais très bien. Et je crois que tu as de gros ennuis aussi. Mais c'est ton affaire et je m'en fous. Tout ce qui m'intéresse, en ce moment, vois-tu, c'est que tu me sucés.

Vaincue, elle se laissa tomber à genoux, et elle se retrouva en face d'un machin cramoisi qui pointait, énorme, vers son visage. Quand elle ouvrit la bouche, l'homme eut un grognement et, d'une poussée, s'engloutit jusqu'à sa gorge. Elle eut un hoquet, une sorte de haut-le-cœur. Il lui prit la nuque et l'obligea à se reculer.

— Moi c'est Félix, dit-il. Félix Lechat. Oui, mes parents s'appelaient Lechat et ils ont trouvé très marrant de me prénommer Félix. Inutile de te dire que j'ai beaucoup moins d'humour qu'eux et que ça ne me fait pas rire du tout. Mais c'est comme ça et il n'y a rien à y changer. Et toi ? Tu t'appelles comment ?

— Maria.

Puis Maria ne dit plus rien du tout parce qu'il s'activa dans sa bouche, lui écrasant le visage de son ventre pendant de longues minutes. Au bout d'un quart d'heure environ, il se retira sans avoir joui. Il voulait autre chose. Il la fit mettre à quatre pattes sur le sol recouvert de tommettes, et, fesses en l'air, cuisses très ouvertes, la posséda longuement dans le ventre, avant de se délivrer à longs jets brûlants, tout en la traitant de tous les noms. Mais c'était sans passion. Sans mépris et sans haine. Plutôt pour dire. Parce que ça se fait dans les bons pornos qui se respectent et que ça l'amusait d'en faire autant. Pour une fois qu'il pouvait se croire passé de l'autre côté de l'écran...

Quelques minutes plus tard, il était parti. Avant de refermer la porte à clé, il avait annoncé qu'il allait revenir bientôt.

— On a encore des choses à se dire, ma mignonne, avait-il lancé.

Il avait montré le lit, et ajouté qu'en attendant elle pouvait s'y reposer de ses émotions.

Puis il avait verrouillé la porte.

Titubant, Maria était allée s'abattre sur le lit. Et, de nouveau, elle s'était mise à pleurer.

Puis elle s'était secouée.

« Mais qu'est-ce que tu voulais d'autre, ma vieille ? s'était-elle dite en espagnol. Ça fait des jours que tu cherches une queue, tu l'as trouvée et tu vas

te plaindre ? »

Mais en même temps elle savait bien que ce n'était pas ça qu'elle avait cherché. Pas ce viol sordide par une brute épaisse. Pas cet accouplement ignoble dans une arrière-boutique de cinéma. Non, ce qu'elle voulait c'était le plaisir et la tendresse. Un membre d'homme, oui, mais aussi deux bras d'homme, la tendresse d'un mâle, sa chaleur, son désir. Un désir partagé.

En attendant, elle était prisonnière de ce salaud, réduite à en passer par ses trente-six volontés.

Tandis que dehors il y avait une autre ordure qui l'attendait sans doute. Qui la guettait. Pour quoi faire ? L'enlever ? La liquider ? Et pour le compte de qui ? De Bayardo Nasar ? Du fantôme de Bayardo Nasar ?

Recrue d'émotions, elle se laissa aller en arrière sur le lit étroit et s'endormit sur ces questions.

CHAPITRE XI



Drôle d'endroit pour un taxi. C'est ce que Boris Corentin avait murmuré à Cécilia Pivital, alias F-23, de son nom de code à la compagnie Paris-Taxis, après lui avoir demandé l'autorisation de s'asseoir à sa table. Où d'ailleurs elle était seule.

— Drôle d'endroit pour *une* taxi, avait-elle corrigé en riant.

Boris avait dû jouer des coudes pour fendre la foule qui envahissait

l'espace étroit et lambrissé du *Rosebud*, un bar célèbre de la rue Delambre, jadis fréquenté par des intellectuels et des artistes qui y discutaient jusqu'à pas d'heure de la meilleure façon de changer ce monde. Ce monde avait changé sans leur demander leur avis et eux-mêmes avaient disparu de la circulation. Des touristes venus des quatre coins de la planète avaient pris leur place, attirés par des souvenirs devenus des légendes, ainsi que par les cocktails eux-mêmes légendaires, ou par le chili con came grâce auquel on pouvait combler un petit creux jusqu'à trois heures du matin.

Ce haut lieu d'un Montparnasse disparu depuis belle lurette, c'était l'endroit où Cécilia faisait halte presque tous les soirs, entre sept et huit, au plus fort de la cohue et quand elle commençait à sentir la fatigue lui grimper dans la colonne vertébrale. La colonne vertébrale, c'est le point faible des taxis, même quand on a à peine vingt-cinq ans. Cécilia n'avait aucune envie de finir dans un fauteuil roulant.

Boris l'avait reconnue au pif. Il faut dire aussi qu'on la lui avait assez bien décrite. Grande, blonde, cheveux très courts coupés net, à ras, en casque. Boris avait longuement examiné les consommatrices présentes dans la salle. Il y avait plusieurs blondes, mais aucune autre avec les cheveux coupés de cette façon.

Boris s'était présenté, il avait décliné son grade et les raisons pour lesquelles il souhaitait lui parler. Hier soir, vers une heure du matin, elle avait pris quelqu'un en charge dans le XV^e, très précisément rue Clouet. Est-ce qu'elle se souvenait à quoi il (ou elle) ressemblait. Et aussi de l'endroit où elle l'avait conduit ?

Cécilia avait grogné quelque chose d'où il ressortait qu'elle se souvenait vaguement, en effet, d'avoir chargé quelqu'un de ce côté-là, la nuit dernière, mais ça n'allait pas plus loin.

— Les clients, vous savez, il en monte tellement dans mon bahut ! Si je devais me rappeler toutes ces têtes...

Elle avait replongé dans son Bloody Mary. Boris commanda la même chose.

— J'ai une idée, proposa-t-il. Si on refaisait la course que vous a demandé le client ? Ça vous rafraîchirait peut-être la mémoire ?

Elle hocha la tête, réfléchissant.

— Ça se pourrait, dit-elle. Mais vous savez je n'ai pas que ça à faire, moi, il faut que je gagne ma vie.

Elle s'abstint d'ajouter que, comme la plupart des taxis, les flics elle ne les portait pas spécialement dans son cœur, aussi bien en civil qu'en uniforme, et tout spécialement ceux de la Brigade de surveillance des taxis, les « Boers » comme on les appelle dans le métier.

Elle s'abstint de ces réflexions, mais Boris les devina. Il sourit en avalant une gorgée de Bloody Mary.

— Je ne vous demande pas un service ni la charité, dit-il. Vous mettez le compteur en marche et je paierai. Comme n’importe quel client normal.

Elle le considéra. Elle avait des yeux d’un bleu extraordinaire. Dans les nuances saphir.

— Je ne vous promets rien, dit-elle, toujours de mauvaise grâce. Je ne suis pas du tout sûre de me souvenir. Même si on repart de là où la course a commencé.

Boris posa les coudes sur la petite table qui les séparait.

— Celui que je recherche, dit-il entre ses dents, a déjà tué trois personnes. Trois femmes. Ce n’est pas un petit délinquant ordinaire. Et il a tout l’air de vouloir continuer.

Il y eut un silence.

— Évidemment, dit-elle.

Elle reposa son verre et empoigna un blouson de cuir.

— On y va, dit-elle encore. Et je vous jure que je vais essayer de faire un effort.

Maria dei Consuelo Nasar se réveilla en sursaut et poussa un cri de douleur parce qu’une main, glissée entre ses cuisses, venait de la pincer au sexe. La souffrance lui fit écarter encore les jambes. Elle ouvrit les yeux et retrouva, au-dessus d’elle, la face large et bestiale du patron du cinéma.

— Foutez-moi la paix, jeta-t-elle. Je veux partir.

Il mâchouillait toujours son chewing-gum.

— Laissez-moi partir, insista-t-elle. Je ne porterai pas plainte, je vous jure.

Il eut un petit rire qui dévoila ses dents jaunes.

— Pour la plainte, je suis tranquille, dit-il. Il faudrait que tu racontes aussi pourquoi tu te trouvais dans un cinéma porno en train de sucer un type qui te menaçait de son revolver. Ils vont s’amuser, les flics, quand tu leur expliqueras tout ça...

Il était en train de se déboutonner.

— Je vais crier, dit-elle.

— Ça m’étonnerait aussi, répondit-il. Les salopes dans ton genre, les petites bourgeoises friquées, ça n’aime pas le scandale.

Il se pencha sur elle.

— Et puis même si je ne suis pas vraiment ton style de mec, tu n’as envie que de ça.

Envie que de ça ! Elle le considéra avec horreur, depuis ses petits yeux porcins jusqu’à ce membre congestionné qu’il dardait vers elle. Elle songea

amèrement à tous ces beaux mâles bronzés et musclés comme des dieux auxquels elle rêvait jour et nuit. Et tout ce qui se proposait à elle pour la sauter, c'était cette espèce de gorille avide, bestial, répugnant !

— Laissez-moi partir, supplia-t-elle une dernière fois.

Il ne lui répondit même pas. De ses deux mains énormes, il la retourna sur elle-même et, sourd à ses protestations, la fit mettre à quatre pattes sur le lit, la croupe en l'air, les jambes et les bras très ouverts. Il lui écarta les fesses à deux mains, dégageant le puits brun et froncé de ses reins qu'il visita en y enfonçant son pouce. Puis, sans même se lubrifier dans son ventre, il la força là où elle était le plus étroite et s'empala d'une seule projection.

Ensuite, il la sodomisa longtemps, la tenant à deux mains par les hanches.

Après avoir joui à longues giclées, il se retira d'elle d'un coup sec, si brutalement qu'elle retomba sur le ventre, visage défait, ruisselante de larmes.

Elle l'entendit qui ressortait. Trois minutes s'écoulèrent. Puis la porte de la petite pièce se rouvrit. Elle se retourna.

L'homme qui répondait au nom hilarant de Félix Lechat n'était plus seul. Quelqu'un l'accompagnait.

Quelqu'un qu'elle considéra avec horreur.

À partir de la rue Clouet, au pied de l'immeuble où avait habité Léone, le taxi de Cécilia Pivital avait longuement tourné, d'un quartier à l'autre, tandis que la jeune femme se creusait la tête pour essayer de retrouver la mémoire.

— Je vous jure que je ne joue pas la comédie, avait-elle répété plusieurs fois à Boris.

Il n'en doutait pas un instant. Installé confortablement à l'arrière, il formulait des prières secrètes pour que la jeune chauffeuse retrouve la mémoire. La voiture que pilotait Cécilia était une Renault Grand Espace capable d'accueillir une famille nombreuse et de la faire voyager dans un confort royal. Peu à peu, le jour tombait. Bientôt, il fit nuit. Cécilia continuait à ne se souvenir de rien.

— Ça va faire cher, dit-elle, mais si vous êtes d'accord on recommence tout de zéro. On retourne rue Clouet, on redémarre de là-bas, et j'essaie de me concentrer.

Que ça fasse cher ou pas, Boris était d'accord. De toute façon, ça ferait toujours moins cher que si une nouvelle malheureuse était abattue par ce dingue.

— Qu'est-ce que vous voulez, reprit Cécilia, dans ma bagnole, j'en vois de toutes les couleurs. Surtout quand je roule la nuit. Des échantillonnages d'humanité pas possibles. Des marginaux, des alcoolos, des malades. Hier j'ai pris pas mal de tarés. Un couple de touristes, des Hollandais, qui se sont fait

une scène de ménage tout le long du parcours. Un mari trompé qui m'a raconté ses malheurs de A à Z et qui voulait que je reste en faction devant l'immeuble où, disait-il, sa femme était en train de se faire sauter. D'autres encore. Une infirmière qui rentrait du boulot et qui n'arrêtait pas de pleurer parce que son mari venait de l'appeler, pendant sa garde de nuit, pour lui annoncer qu'il la quittait. Deux filles qui se sont dépoitraillées, à l'arrière, pour comparer leur tour de poitrine... Oui, j'en vois vraiment de toutes les couleurs. Des jeunes, des vieux, des blonds, des bruns...

Elle stoppa tout à coup à un croisement.

— Roux, dit-elle soudain.

— Pardon ?

— Roux. Votre type. Il était roux. Avec une grosse tête et un nez un peu cassé comme un boxeur.

— Vous êtes sûre ?

— Aussi sûre que je vous vois.

Elle se retourna vers Boris.

— Maintenant qu'on a un fil, on va essayer de tirer toute la pelote. Je ne vous promets rien, mais on retourne rue Clouet.

— C'est Jean-Paul, mon frère, avait sobrement dit le patron du cinéma porno du boulevard Sébastopol.

Il s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce, tenant le nouveau venu par la main.

— Mon petit frère, avait-il repris.

Et il avait encore ajouté :

— Il a dix ans de moins que moi et un chromosome en plus.

Maria dei Consuelo Nasar regardait le nouveau venu avec des yeux hallucinés. Il était court, presque nain, presque chauve aussi, avec des épaules larges et des jambes torses, et cette grosse tête ronde fendue de paupières obliques qu'ont presque tous les mongoliens.

— Oui, le sort est injuste, reprit le patron du cinéma, toi et moi on a quarante-six chromosomes, comme presque tout le monde, mais Jean-Paul, lui, il en a quarante-sept et ça fait toute la différence. Trisomie, tu as entendu parler ?

Il le poussa en avant. L'autre se dandinait, lèvre inférieure un peu pendante. Il était vêtu d'un tee-shirt et d'un short sous lequel Maria, avec un frisson qui n'avait rien de voluptueux, devina un début d'érection provoqué par le spectacle de son long corps nu. Elle se recroquevilla sur elle-même, essayant de dissimuler ses seins et son ventre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? interrogea-t-elle d'une voix chevrotante.

Le patron du cinéma sourit.

— Toi, bien sûr. Si tu es très gentille avec lui, je te laisse partir après. Il a un gros manque d'affection, tu sais. Comme la plupart des trisomiques, il souffre d'une sexualité débordante. Et bien trop souvent frustrée.

Il eut un geste de la nuque.

— On habite ensemble, là derrière, dans l'appartement attenant au cinéma. Quand nos parents sont morts, je l'ai pris à ma charge. La plupart du temps, il est tranquille. Mais s'il est en manque, ça devient plutôt pénible. Même les putes sont réticentes, en général, pour se laisser sauter par un garçon dans son genre. Même avec un paquet de fric.

Il glissa la main sur ses cuisses.

— Mais avec toi je suis sûr que ça va bien se passer. Tu es une belle pute bien compréhensive, hein ?

Maria haleta.

— Je ne veux pas, dit-elle.

Les yeux du patron du cinéma porno foncèrent.

— Tu ferais mieux de vouloir, dit-il. Maintenant qu'il t'a vue à poil, on ne pourra plus le tenir. Je ne réponds pas de ses réactions. Laisse-toi faire, ça vaudra mieux. Il peut être très tendre, tu sais, quand on est gentille avec lui. Mais il peut être très méchant aussi...

Il n'attendit pas la réponse de Maria.

— Allez, hop ! fit-il.

Sans lui demander son avis, il la prit par les aisselles, la retourna et la plaqua contre le lit. Elle sentit des mains qui se crachaient à ses hanches. Puis une poussée entre ses fesses. Et elle hurla de douleur. Jusqu'à ce que le nommé Félix Lechat prit un coussin, sur une chaise, et en introduisit un bout dans la bouche de Maria, pour étouffer ses cris.

Jean-Paul ahanait, travaillant méthodiquement Maria au plus profond des reins. Elle entendait sa respiration précipitée. Elle sentait son souffle bruyant sur la nuque. De temps en temps, il grognait des trucs incompréhensibles. Son frère était ressorti de la pièce après avoir lancé un « Amusez-vous bien ensemble ! » du meilleur goût. Il avait dit qu'il avait quelque chose à faire et qu'il allait revenir d'ici dix minutes. Maria n'en pouvait plus de douleur. Elle avait l'impression qu'on la fendait en deux.

Brusquement, le morceau de coussin qu'elle avait entre les dents glissa, et, de sa bouche libérée, elle jeta un cri déchirant.

Jean-Paul arrêta net de la sodomiser.

— Je te fais mal ? demanda-t-il d'une voix parfaitement normale.

Et d'une douceur extrême.

Maria fut d'abord surprise. Puis, saisissant la chance inespérée qui s'offrait à elle, elle tourna la tête vers lui.

— Oui, souffla-t-elle tout aussi doucement. Tu me fais très mal. Retire-toi gentiment, s'il te plaît. Je vais te faire plaisir d'une autre façon, tu vas voir.

L'autre hésitait.

— Tu trouves ça normal de faire mal à une femme ? insista-t-elle.

— Non, fit-il après un long silence de réflexion.

Elle sentit enfin qu'il s'extrait d'elle. Elle se retourna et prit à deux mains son énorme sexe dardé. Elle n'avait plus beaucoup de temps. L'autre allait revenir. Il fallait absolument qu'elle profite de la situation. Mais sans le trahir. Après lui avoir fait ce qu'elle avait promis.

— Je vais partir, dit-elle très doucement à l'oreille du jeune mongolien. Mais avant je veux que tu prennes ton plaisir. Tu comprends ?

Jean-Paul ne disait rien. Il la fixait de ses étranges yeux de « chinois » comme si les paroles de Maria mettaient un certain temps à arriver jusqu'à son cerveau. Elle n'attendit pas qu'il ait compris. Elle avança vers lui ses seins généreux, couronnés de grosses pointes brunes, et se pencha.

— Viens, dit-elle.

Puis elle l'emprisonna entre les globes tièdes de sa poitrine et le fit longuement aller et venir. Il lâchait des petits cris, des gémissements, des soupirs. Enfin il se vida à longs jets qui inondèrent Maria au cou, au menton, aux joues. Sa large face s'illumina de plaisir et il se rejeta en arrière sur le lit, se tenant les pieds à deux mains comme un bébé heureux et rassasié.

Maria se dit que c'était le moment d'agir. Elle se rua sur ses vêtements. À l'aide de son slip, elle essuya la semence qui coulait sur son visage, puis abandonna celui-ci roulé en boule dans un coin de la pièce. Ensuite, elle réenfila sa robe noire, et se précipita vers la porte. Enfin libérée. Sauvée. Et toujours aussi hantée de la seule chose qui l'obsédait. Un homme. Un vrai. Aussi fort que tendre. Et qui saurait la posséder, la faire jouir, l'aimer.

CHAPITRE XII



La Renault Espace pilotée par Cécilia Pivital ralentit aux abords de la place de Catalogne.

— C'est par là que je l'ai laissé, indiqua-t-elle.

Elle montrait les grands immeubles de Bofill qui entouraient la place.

— Ici même, précisa-t-elle. C'est ici qu'il m'a dit de m'arrêter.

Boris se pencha en avant vers le siège de la jeune femme.

— C'est vague, dit-il. Vous êtes sûre qu'il ne vous a pas donné une adresse précise ?

Elle secoua énergiquement son casque de cheveux blonds.

— Sûre et certaine, murmura-t-elle.

Boris réfléchissait.

— Et à part ses cheveux roux, sa grosse tête et son nez cassé, vous n'avez rien remarqué ?

Elle sourit, tournée vers lui.

— Vous ne trouvez pas que ce n'est déjà pas si mal, pour une physionomiste non-professionnelle ?

Boris dut convenir qu'en effet ce n'était pas mal du tout.

— Mais il y a autre chose, reprit-elle. Il portait un truc avec lui, une sorte de valise.

— Une valise ?

— Pas exactement. C'était plus long qu'une valise normale. Plutôt comme un étui pour un instrument de musique.

— Tiens, murmura Boris en songeant que c'était là-dedans que le cyber-tueur avait dû loger sa 22 long rifle.

Il y eut un silence. Le taxi était arrêté à l'angle de la rue Vercingétorix et

de la place de Catalogne.

— Vous avez envie de fumer ? interrogea brusquement la fille.

— Pourquoi ? fit Corentin. Ça se voit tant que ça ?

— Pas tellement, murmura-t-elle. À part de très légères traces de nicotine sur votre index et votre majeur.

Elle désigna, sur une vitre, le panneau autocollant représentant un cercle dans lequel une cigarette était barrée d'un trait rouge.

— Ça, c'est de la frime, dit-elle. Ou plutôt ça ne concerne que les clients dont la tête ne me revient pas.

Elle le scruta longuement de ses yeux très bleus puis ajouta :

— Finalement, bien que flic, votre tête me revient.

Il avait sorti son paquet de Gitanes blondes. Elle avança la main.

— Je peux en fumer une avec vous ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

Elle coupa sa radio de bord qui grésillait sans cesse et enjamba le dossier du siège avant. L'arrière était spacieux comme un salon. Ils fumèrent quelques instants en silence. La nuit était douce. De rares voitures les frôlaient. Brusquement, Cécilia se secoua et, d'un geste vif, tira des rideaux en velours bleu qui masquèrent les vitres latérales de la Renault ainsi que la fenêtre arrière. L'obscurité les enveloppa.

— Si on faisait ce qu'on a tous les deux envie de faire ? questionna-t-elle d'une voix rauque en se lovant contre Boris.

Il ne répondit pas directement. Il avança les mains. Ses doigts épousèrent, sous le chemisier de la jeune femme, les volumes pleins de ses seins dont les pointes durcirent sous la caresse. Elle eut un long frisson et se colla davantage contre lui.

— Tu sais que ce qu'on va faire, murmura Corentin, s'appelle outrage public à la pudeur, et que c'est passible de sanctions prévues par le code pénal ?

— Oui, mais d'abord je m'en fous parce que j'ai trop envie de toi, et ensuite personne ne peut nous voir à cause des rideaux.

L'instant d'après, elle plongeait sans lui demander son avis, le libérait de son pantalon, et se pétrifiait en extase devant l'imposante colonne de chair qu'elle venait de libérer.

— C'est bien ce que je pensais, souffla-t-elle, tu es monté comme un âne.

Elle se pencha, la bouche en rond, et sa première caresse des lèvres le fit doubler de volume. Puis elle l'avalait longuement, jusqu'à ce qu'il se sente au bord de l'explosion. Elle s'écarta et se redressa, lèvres luisantes, pommettes empourprées d'excitation.

— Comment tu me préfères ? demanda-t-elle. Habillée ou toute nue ?

— Toute nue, dit-il, conscient de la folie que constituait cette étreinte dans une voiture et en plein Paris.

En un instant, elle fit valser ses vêtements. La nuit était presque totale. Boris devinait plus qu'il ne voyait les courbes admirables de son corps. Sans lui demander son avis, elle l'enfourcha, et, roulant du bassin, s'empala sur lui d'une poussée lente, les deux mains crochées à sa nuque. Elle était trempée, et il eut l'impression de s'enfoncer dans un fruit merveilleusement mûr.

— Bon dieu, gémit-elle, qu'est-ce que c'est bon !

Il était du même avis.

Ils reprenaient haleine l'un contre l'autre. Elle ne s'était pas rhabillée. Elle s'était laissée tomber sur le flanc droit, en travers de la banquette arrière, et ses longs doigts jouaient avec le membre provisoirement repu de Boris.

Il alluma une autre Gitane blonde.

— Je peux te poser une question ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Quand on est une fille comme toi, comment on devient taxi ?

— Pourquoi ? Tu trouves que ça n'est pas digne de moi ?

— Ce n'est pas le problème, mais tu sais très bien toi-même que tu ne cadres pas avec le profil habituel des « chauffeuses » de taxis...

— Tu n'as pas tout à fait tort, murmura Cécilia. À l'origine, j'ai une licence et une maîtrise de sociologie...

— Et alors ?

— Et alors rien. Pas de poste. Pas de boulot. Sans compter un mari sociologue également. Et au chômage lui aussi.

— Tu es mariée ? s'étonna Boris.

— Un peu. Depuis trois ans.

Elle jouait toujours avec le sexe de Boris, qui recommençait à grossir.

— Je l'aime beaucoup, reprit-elle, mais il n'en a pas une aussi belle que toi. Et puis surtout, il ne me sodomise pas aussi bien.

— Hein ? Mais je ne t'ai pas...

— Non, mais tu vas le faire incessamment sous peu, et je ne devrais même pas avoir à te le demander.

Quelques instants plus tard, agenouillée sur la banquette, elle lui offrait les globes jumeaux de ses fesses. Mains crispées à ses hanches, il força l'orifice étroit de ses reins qui céda peu à peu tandis qu'elle lâchait un long râle de volupté.

Quand il se fut à nouveau déversé en elle, elle commença à se rhabiller.

— Ça faisait longtemps, souffla-t-elle, que j'avais envie de ça. Mon mari le fait quelquefois, quand j'insiste vraiment, mais il n'ose pas me faire mal, il

me respecte trop.

Elle se rhabillait toujours. Elle en était aux boutons de son chemisier lorsqu'elle s'arrêta net.

— Tu m'as divinement fait jouir, dit-elle en souriant dans la pénombre, alors je te dois quelque chose. Le petit post-scriptum dont je ne t'ai pas parlé tout à l'heure.

— Quel post-scriptum ?

— J'avais envie que tu me baisses d'abord. Mais rassure-toi, même si tu ne m'avais pas baisée je te l'aurais dit. Cette histoire-là c'est du sérieux, et j'espère que tu vas l'arrêter l'ordure.

— Je t'écoute, fit Boris.

— Eh bien voilà, je ne sais pas pourquoi mais ce type roux m'intriguait. C'est peut-être à cause de sa drôle de valise. Enfin toujours est-il que j'ai regardé ce qu'il faisait en sortant de ma voiture, je m'en souviens très bien maintenant.

— Et alors ?

— Et alors je l'ai vu rebrousser chemin, dans la rue Vercingétorix, et s'arrêter là-bas...

Elle avait soulevé le rideau de la vitre arrière et désignait un immeuble moderne en béton. Il y en avait plusieurs du même genre. Elle précisa celui dont il s'agissait.

— Et qu'est-ce qu'il a fait ? interrogea Boris. Il a sonné à l'interphone ? Il est entré avec une clé ?

Elle secoua la tête.

— Non. Il est passé par le garage, juste à côté de l'entrée.

Il y avait en effet, à droite de l'entrée, une grande ouverture avec un rideau de fer.

— Bon, eh bien je vais aller voir, fit Boris en se secouant.

Elle se coula contre lui et l'embrassa.

— Bonne chance, dit-elle. J'espère vraiment que tu vas le coincer.

Il dut encore longuement insister pour régler sa course, comme ils en étaient convenus un peu plus tôt, quand ils n'étaient encore l'un pour l'autre que deux inconnus. Puis ils s'embrassèrent encore, et Boris quitta la Renault Espace. Il fit quelques mètres sur le trottoir. Le bâtiment dont Cécilia avait parlé comportait plusieurs entrées. Outre le parking souterrain, commandé par un code et pour lequel il fallait une télécommande si on était en voiture, il y avait une autre porte conduisant de toute évidence à l'immeuble lui-même. Et encore une troisième porte, à droite de laquelle il y avait une plaque en cuivre. Boris déchiffra ce qui y était écrit. « Éditions du Bout du Jour ». Un groupe de presse de taille moyenne dont il avait déjà entendu vaguement parler.

Suivaient les noms de plusieurs journaux : *Zodiaque-Magazine*, *Télé-2000*, *Super-Loisirs*, *Résidences et Jardins*, *Grand Ecran*, et quelques autres hebdos ou mensuels spécialisés dans le cœur, les vacances ou le tourisme. La porte des Éditions du Bout du Jour était fermée, barrée par une grille. Celle de l'immeuble proprement dit avait un digicode. Il réfléchit encore quelques instants puis rebroussa chemin. Remuant dans sa tête, comme un kaléidoscope, des éléments incohérents et dépareillés : un type roux au nez dévié, une mallette qui ressemblait à un étui d'instrument de musique, un tueur de prostituées virtuose d'Internet, et cet immeuble de la rue Vercingétorix. Réfléchissant, il se mit en marche lentement vers l'avenue du Maine, à la recherche d'une hypothétique station de taxis.

En chair et en os, la réponse à toutes ces questions se trouvait à cet instant précis à quelques mètres de Boris Corentin, et jamais il n'en avait été aussi proche, mais il lui aurait fallu être devin pour le savoir. Ou avoir la capacité de traverser par le regard plusieurs épaisseurs de murs en béton.

L'homme à la grosse tête ronde était enfermé depuis près d'une heure dans son propre bureau, tout au bout des locaux déserts des Editions du bout du jour. C'était son domaine. Sa tanière professionnelle. Son royaume bourré d'écrans, de modems, d'imprimantes, de télécopies, et autres appareils électroniques de pointe. Il était un rouage indispensable du groupe de presse qui l'employait. La pierre angulaire de tout le système. S'il n'avait pas été là pour s'occuper de la maintenance du matériel, dépanner les rédacteurs, réparer des ordinateurs ou changer les modems hors d'usage, tout se serait écroulé.

Il n'était pas sur place, ce soir, pour s'occuper des autres. Les locaux étaient vides, le bouclage des magazines du groupe ayant eu lieu la veille. Il était là pour s'occuper de ses propres affaires.

Il était arrivé une heure plus tôt rue Vercingétorix, et il s'était introduit tout naturellement dans le bâtiment en pianotant le code d'entrée. Ce qu'il avait à faire, il aurait pu le faire de chez lui, mais cette idiote de Maria dei Consuelo Nasar n'avait aucun site Internet, aucun e-mail, aucune boîte postale électronique. Impossible donc de communiquer avec elle par les moyens modernes dont il usait habituellement. Quand il avait découvert qu'elle était dépourvue de tous ces systèmes contemporains de communication, il s'en était senti révolté. Comme d'un affront personnel. On n'avait pas idée ! À notre époque ! Impossible, en tout cas, de lui envoyer des messages par ordinateur.

Et, en même temps, de faire entrer l'enfer dans sa vie par ce système.

Il avait donc décidé de lui envoyer un fax, tout simplement. Trouver le numéro de téléphone de Maria, place du Général-Catroux, n'avait été pour lui qu'un jeu d'enfant, bien qu'elle fût évidemment sur la liste rouge. Ensuite, il

fallait s'assurer qu'elle avait un fax. Il avait appelé et il était tombé sur un de ses employés. Il s'était présenté comme un agent des Télécoms faisant des vérifications. Le reste avait marché comme sur des roulettes. Il n'avait même pas eu besoin de poser des questions.

À ses yeux, la télécopie relevait aujourd'hui de la préhistoire des systèmes de communication, mais il n'avait pas le choix, puisque cette femme richissime refusait le progrès technologique. En tout cas, pour l'anonymat, il ne pouvait pas envoyer les messages de chez lui. Il s'était donc rendu sur son lieu de travail. Un petit désagrément largement compensé par l'idée qu'il attaquait ce soir une nouvelle phase de ses exploits. Terminées les putes sans envergure et autres travelos qui tapinaient misérablement. Celle qu'il allait commencer à terroriser était à la tête d'une fortune colossale et, par-dessus le marché, elle était admirablement belle. C'était un « petit lapin », mais un « petit lapin » de luxe, une créature de rêve, une poupée pour milliardaire.

Un gibier de choix.

Bien entendu, il allait avertir aussi la police de cette nouvelle orientation. Pas question de tenir les flics à l'écart de ses activités. Il fallait qu'ils sachent. Qu'ils le cherchent. Qu'ils le traquent. Qu'ils s'angoissent eux aussi. Et qu'ils le chassent. Comme du gibier, lui aussi. Qu'ils le traquent en vain interminablement.

Le jeu devait continuer.

Le crime également.

Il avait achevé de composer son texte sur l'un des Macintosh qu'il avait devant lui. Il l'imprima, puis l'effaça de l'écran. Il le relut une dernière fois, et, d'un claquement de langue, se décerna un satisfecit. Puis il se leva et se dirigea vers l'un des cinq appareils de télécopie dont il disposait.

Dans quelques secondes maintenant, Maria dei Consuelo Nasar recevrait son premier message de mort.

Place du Général-Catroux, dans un bureau attenant à la chambre de Maria, le fax se mit en marche et une feuille s'éjecta bientôt.

Le texte était bref. Il commençait par une question :

« Si on jouait un peu ensemble, Maria ?... »

Puis il continuait ainsi :

« Maria, ton heure arrive... Inutile de te cacher, tu ne m'échapperas pas... Où que tu sois, je te retrouverai... Bientôt, je te prendrai, je te déshabillerai, je te baiserais, je t'enculerai. Puis je te défigurerai très doucement avec un rasoir... Enfin je t'étranglerai avec lenteur, le plus lentement possible, pour avoir le temps de lire dans tes yeux l'épouvante de l'agonie... »

Mais il n'y eut personne pour lire ces phrases. Après être rentrée dans son

hôtel particulier, avoir pris une douche et s'être changée, Maria avait décidé de ressortir. Dans le grand escalier central, elle avait croisé son chauffeur, Miguel Uribe, qui remontait dans sa chambre, sous les combles, au troisième étage.

— Madame veut-elle que je prépare la voiture ? avait-il demandé de sa voix rauque.

Elle avait secoué la tête.

— Je préfère aller à pied.

Curieusement, il avait insisté, et Maria s'était impatientée. Qu'est-ce qui lui prenait ? C'était la première fois qu'il se permettait d'intervenir de cette façon.

Puis elle n'y avait plus pensé. Elle s'était jetée dehors comme on part à la chasse. Mue par une force plus puissante que sa volonté consciente. En quête du mâle introuvable qui saurait enfin l'aimer comme tout son corps en feu ne cessait de le réclamer.

Cinq minutes plus tard, Ludovic éteignait tous les appareils électroniques de son bureau, vérifiait qu'il n'avait rien oublié puis fermait les lumières. Les locaux déserts des Éditions du bout du jour étaient plongés dans l'obscurité. Mais comme ils se trouvaient au rez-de-chaussée et qu'ils avaient de grandes baies donnant sur la rue Vercingétorix, des lampadaires, de l'extérieur, y jetaient de vagues lueurs orangées qui permettaient de s'orienter à travers les longs couloirs.

L'informaticien tâtonna un peu, gagnant lentement la sortie, lorsqu'une voix le pétrifia.

— Hé ! Qu'est-ce que vous foutez ici ? Qui êtes-vous ?

En même temps, une main pressa un interrupteur et la lumière jaillit. Tétanisé, Ludovic reconnut Lebrun, le gardien de nuit, un type qui approchait de la soixantaine et qu'on employait plutôt par charité vu qu'il appartenait à la catégorie des débiles légers. Pour le sommeil, en revanche, il l'avait si lourd qu'un tremblement de terre ne l'aurait pas réveillé.

Le tueur grinça des dents. Lebrun n'était pas du tout prévu au programme. Il l'avait complètement oublié, celui-là. Et en plus il le connaissait. Tout débile qu'il était, il pourrait sans peine l'identifier si la police l'interrogeait.

Les chances de survie de Lebrun étaient déjà plutôt minces, à cet instant précis. Elles diminuèrent encore spectaculairement dès qu'il ouvrit la bouche.

— Monsieur Tripeau ! s'exclama-t-il. Je ne vous avais pas reconnu. Il fallait me dire que vous étiez venu travailler, excusez-moi de vous avoir dérangé...

Il n'y avait plus qu'une chose à faire, et l'homme que Lebrun avait appelé

Tripeau la fit. Le veilleur de nuit ne le vit même pas venir. Il le reçut de plein fouet comme si un char d'assaut essayait de lui passer dessus. Il vacilla et se retrouva par terre, à plat ventre. Tripeau s'agenouilla sur lui, et passa le bras gauche autour de son cou, tandis que son autre main pesait sur sa nuque. Puis il tira en arrière. Il y eut un petit bruit sec, comme du bois qu'on casse. Le veilleur de nuit devint tout flasque. Tué sur le coup, vertèbres cervicales brisées.

CHAPITRE XIII



S'il y avait bien quelque chose que Dominique Carillo détestait, c'était qu'on lui pose un lapin. C'était le cas ce soir. On l'avait décommandé. Une bonne femme qui l'avait pourtant loué pour la soirée au prix fort, sept mille francs. Et sur catalogue, par-dessus le marché. Sur sa bonne mine, en somme. Une directrice de maison d'édition de Stockholm qui se trouvait toute seule à Paris et qui avait décidé de s'offrir pour la soirée les services d'un chevalier servant. Ou plutôt d'un escort boy. D'un *walker*, comme on dit dans les pays anglo-saxons où ce genre d'activité est beaucoup plus répandue qu'en France. Un *walker*, ce n'est pas un gigolo. C'est un gentleman bien sous tous rapports, parlant généralement plusieurs langues, cultivé si possible, qui vous accompagne partout où vous le souhaitez, qui vous ramène ensuite à votre hôtel et vous quitte après un baisemain. À moins bien sûr que des affinités particulières ne se soient déclarées pendant la soirée. Ce qui ne regarde alors

que le *walker* et la dame.

Carillo avait été engagé, six mois plus tôt, dans une des rares agences en France qui s'occupent de ce genre de service, et il n'avait pas à s'en plaindre. Sauf ce soir, où cette bonne femme de Stockholm lui avait posé un lapin. Résultat : il était huit heures du soir et il avait toute une soirée à tuer. Seul. Puisque Lætitia, sa fiancée, passait la soirée de son côté avec des copines.

Carillo était resté en tenue de travail – costume sombre, chemise blanche, cravate –, et ça lui donnait un vague air de James Bond. Quel James Bond ? N'importe lequel, au fond, ils se ressemblaient tous. C'était du moins ce qu'il était en train de penser, accoudé au comptoir d'un café devant un J&B, remuant des pensées moroses tout en se considérant vaguement dans la glace accrochée derrière le bar. *La Liberté*. C'était ainsi que ce bistrot s'appelait, et il était situé à l'angle du boulevard Edgar-Quinet et de la rue de la Gaîté. La Liberté... Dominique Carillo, ce soir, était libre comme l'air et ça le rendait absolument furieux.

Tout à coup, son regard s'alluma. Il venait d'accrocher, dans la glace, une silhouette de femme qu'on pouvait sans exagération qualifier de somptueuse. Grande, mince, avec de longs cheveux noirs ondulés cascading sur ses épaules, et vêtue d'un tailleur feuille morte sous lequel on apercevait un chemisier turquoise.

Celle-là, il me la faut, songea aussitôt Carillo.

Il avait terriblement besoin de prendre une revanche.

Il jeta un nouveau coup d'œil dans la glace, s'examinant une dernière fois. Le miroir lui renvoya l'image d'un garçon de trente ans au beau visage bronzé et à l'élégance nonchalante. De lointaine origine sud-américaine (ses parents l'avaient en réalité prénommé Domingo, mais il était né en France et il trouvait que Dominique lui allait mieux), il avait fait d'assez bonnes études, parlait quatre langues et possédait un diplôme en géologie. De temps en temps, il songeait à ce qu'il serait devenu s'il avait continué dans cette voie. C'était tout simple. Il aurait gagné trois fois moins d'argent, et il se serait dix fois moins amusé qu'en faisant l'escort-boy. Quant aux femmes... Il préférerait ne pas penser à celles qu'il aurait eu à se mettre sous la dent. Des collègues, des universitaires, des géologues comme lui. Rien que d'y songer, il en frissonnait d'horreur.

Il régla son whisky, traversa la salle et vint carrément s'installer face à la jeune femme brune au tailleur feuille morte. Celle-ci était en train de commander un Perrier-rondelle. Dominique Carillo l'interrompt sans aucune gêne.

— Deux coupes de champagne, dit-il au serveur.

Il la regarda les yeux dans les yeux. Son accent ne lui avait pas échappé.

— Vous êtes Colombienne ? interrogea-t-il.

Les yeux très noirs de la jeune femme s'allumèrent.

— Mexicaine, dit-elle.

— Mes parents à moi étaient Colombiens, dit-il, mais les hasards de la vie et du business ont fait qu'ils sont venus s'installer en France et que je suis né à Paris. Vous vous appelez comment ?

— Maria. Et vous ?

— Dominique. Mon vrai nom de baptême, c'est Domingo.

Elle le considérait avec attention, et elle le trouvait exactement comme dans ses rêves. Un peu trop policé, peut-être, un peu trop « civilisé » à son goût sans doute, mais ce soir ça la changeait agréablement de toute une journée d'enfer où elle n'avait rencontré que des brutes épaisses et répugnantes qui n'avaient cherché à la posséder que par la violence et en l'humiliant.

Elle lui parla en espagnol et il lui répondit dans cette même langue. Ils échangèrent ainsi quelques phrases anodines, puis, revenant au français, Maria lui demanda ce qu'il faisait dans la vie.

Elle ne remarqua pas, d'abord, qu'il était passé du « vous » au « tu ».

— Je pourrais te raconter n'importe quoi, par exemple que je suis géologue ; ce qui ne serait pas totalement faux d'ailleurs parce que j'ai les diplômes pour. Mais ce serait quand même un mensonge. En fait, je travaille pour une agence d'escort-boys. D'accompagnateurs de femmes seules. Seules et riches, bien sûr.

— Je vois, murmura Maria. Vous vous faites payer pour...

— Pas nécessairement pour ce que tu imagines, sourit-il. Et même beaucoup moins souvent qu'on ne pourrait le croire. Avant-hier, ça a failli arriver avec une Japonaise que je trouvais tout à fait à mon goût, mais elle s'est tellement saoulée pendant le dîner qu'elle s'est endormie ensuite dans le taxi qui nous ramenait à son hôtel, ce qui a eu pour effet de régler le problème.

Le serveur déposait les coupes de champagne devant eux.

— Mariée ? questionna le jeune homme.

— Veuve.

— Et tu habites par ici, dans le quartier ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je me promenais. Quand j'ai vu le nom de ce café, *La Liberté*, ça m'a paru de bon augure, alors je me suis arrêtée.

Elle avala la moitié de sa coupe de champagne, et décida à son tour de le tutoyer.

— Et toi, tu habites dans le coin ?

— Rue de la Gaîté. À deux pas. Une petite maison au fond d'une cour, tu verras, c'est très pittoresque.

Il avait dit « tu verras » comme s'ils en avaient déjà parlé et qu'ils étaient

d'accord, mais Maria ne s'en formalisa pas, il y avait des éternités qu'elle était d'accord.

— Eh bien, Domingo, dit-elle en espagnol, si on allait la voir, maintenant, ta petite maison ?...

Maria avait l'impression de revivre.

Le jeune homme la possédait depuis déjà vingt minutes et il ne semblait pas vouloir s'arrêter. Sous ses coups de boutoirs lents, longs, savants, amples et tendres en même temps, elle dodelinait de la tête et lâchait de brefs gémissements, paupières fermées. Mais ce n'était pas pour ne pas le voir. C'était pour mieux se concentrer sur ce plaisir immense qu'il savait lui donner et qui montait progressivement, par vagues successives, comme une marée qui ne devait jamais avoir de fin.

— Oui, disait-elle seulement de temps en temps. Oui... Continue, Domingo... Continue...

Mais elle n'avait pas besoin de le lui demander. Lui aussi, il avait envie que ça dure longtemps, très longtemps, parce que c'était sans doute une des plus belles femmes qu'il avait jamais eues et qu'il la désirait à la folie. Et elle le sentait qui s'allongeait interminablement à l'intérieur de son ventre, gonflant, glissant, montant entre ses lèvres intimes brûlantes et béantes de désir.

Il ne lui avait pas menti. L'adjectif pittoresque convenait parfaitement à sa maison, située au fond d'une cour pavée derrière deux immeubles vétustes de la rue de la Gaîté. C'était un bâtiment tout en longueur sur la façade duquel grimpait de l'ampélopsis. Il n'y avait des fenêtres que sur un côté. L'arrière de la bâtisse s'adossait à un autre immeuble donnant sur une rue adjacente, la rue Vandamme. La maison de Dominique Carillo possédait une autre sortie de ce côté-là, un long couloir sombre qui débouchait dans une autre cour d'immeuble. En riant, Carillo avait dit que posséder un domicile avec deux sorties c'était quelquefois bien commode, surtout quand on avait des maîtresses jalouses qui débarquaient à l'improviste.

L'intérieur de la maison se composait d'un rez-de-chaussée au sol recouvert de tommettes et aux murs disparaissant sous les bibliothèques, et de deux mezzanines. L'une d'entre elles avait été aménagée en salon, l'autre en chambre à coucher. C'était là qu'il l'avait conduite. Le décor était dans le style japonais, dépouillé au maximum, murs nus et blancs, sièges très bas en bois naturel, vaste matelas sans sommier posé directement à même le sol. Il l'avait lui-même déshabillée tout doucement, lentement, et longuement caressée. Quand il avait été nu à son tour elle était tombée à genoux au milieu du lit, elle l'avait pris dans sa bouche et elle l'avait avalé avec une ferveur quasi religieuse. Au bout de quelques minutes, il l'avait interrompue et l'avait allongée sur le lit. De la bouche, il avait parcouru tout son corps, s'attardant entre ses cuisses, visitant de la langue le buisson épais de son pubis et plus bas la fleur humide de son sexe. Enfin, il s'était allongé sur elle, entre ses jambes

très ouvertes, et, d'une poussée rythmée, régulière, avait commencé à la posséder.

Entre ses bras et sous ses coups de boutoir, Maria voguait au paradis. Le décor tournait autour d'elle, chavirait, tanguait comme un carrousel étourdissant. Elle oubliait tout, cette horrible journée, les hommes abominables qui l'avaient violée, et même ce type, ce tueur, cet inconnu qui l'avait menacée quelques jours après avoir abattu Stéphane Belbouab. Qui était-il ? Elle ne cherchait même plus à le savoir. Quelque chose d'horrible planait sur elle, rôdait autour d'elle, et le soupçon demeurait que son mari ne soit pas étranger à cette chose horrible. Mais même sa peur, sa terreur, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, à cet instant précis, en comparaison avec ce membre qui la dévastait merveilleusement, et qui lui faisait grimper l'un après l'autre tous les échelons de la volupté ?

Plusieurs heures passèrent ainsi. Vers minuit, elle était à quatre pattes au milieu du lit, front en sueur, cheveux dans les yeux, gémissante, et il la tenait à deux bras passés sous la taille, il la serrait contre lui, il était derrière elle, à genoux lui aussi, ventre contre ses fesses, et il l'envahissait encore plus profondément, plus totalement. Et même quand il remonta et la sabra avec violence dans les reins, ce fut en même temps avec une tendresse comme il lui semblait qu'elle n'en avait jamais connue.

Bientôt, elle s'abattit en rugissant d'un plaisir fou, tandis qu'il se délivrait à longs jets dans sa chair incendiée.

Vers une heure et demie du matin, Maria s'était éclipsée de la maison de son jeune amant en empruntant, pour changer, par jeu, par curiosité, l'autre sortie, celle qui donnait par-derrière sur la rue Vandamme. La nuit était douce, et le ciel exceptionnellement dégagé, avec des myriades d'étoiles qui semblaient vibrer sur elles-mêmes.

De la rue Vandamme, elle gagna l'avenue du Maine, puis obliqua dans la rue du Départ, et retrouva le boulevard Edgar-Quinet. Elle n'avait pas l'impression de marcher. Elle flottait. Le bonheur et le plaisir dont elle était gorgée semblaient la porter. Un taxi passa près d'elle et ralentit, mais elle avait envie de marcher. De réfléchir. De revivre les heures qu'elle avait passées avec celui qu'elle appelait Domingo. De se repasser mentalement chaque détail, chaque caresse, chaque geste. Il avait insisté, quand elle avait décidé de partir, pour la raccompagner en voiture, mais elle avait décliné son offre. Un peu dépité, il lui avait fait promettre de l'appeler dès le lendemain. Il voulait la revoir le plus vite possible. C'est ce qu'il lui avait dit, en tout cas. Et il avait l'air sincère.

Rue de Rennes seulement, elle commença à ressentir un peu de fatigue, et elle se mit à épier les taxis, mais il n'en passait pas. Elle continua à marcher, descendit la rue Bonaparte, atteignit la Seine, les quais, traversa le pont des Arts, et c'est seulement sur le quai du Louvre qu'une voiture s'arrêta et la prit en charge. Elle s'y laissa tomber, épuisée. Vidée. Accablée d'une fatigue plus

merveilleuse que tout. Sur la banquette du taxi qui redémarrait, elle ferma les yeux et revit le beau visage attentif de Domingo penché sur elle tandis qu'il la pénétrait.

Il était alors deux heures et quart du matin, et cela faisait déjà une demi-heure que celui auquel elle pensait avec tant d'ardeur était mort.

José Guadalupe avait été patient, mais il ne fallait quand même pas trop lui en demander. L'épisode du cinéma porno, boulevard de Sébastopol, lui avait laissé des souvenirs cuisants. Et surtout humiliants. De nouveau, ce soir, il avait suivi Maria en attendant le moment propice pour passer à l'action, mais la jeune femme ne s'était jamais retrouvée véritablement seule, elle n'avait fréquenté que des endroits publics, des rues, des cafés, des taxis. Et la mauvaise humeur du porte-flingue de Juan Cernuta n'avait cessé de grimper.

Puis elle avait échoué dans ce café qui faisait l'angle du boulevard Edgar-Quinet et de la rue de la Gaîté, et elle s'était fait draguer par ce type qui, de l'avis de Guadalupe, aurait été bien mieux inspiré de faire le bonheur des hommes que celui des femmes. Toujours est-il qu'il l'avait entraînée rue de la Gaîté, jusqu'à une porte cochère où ils s'étaient engouffrés. Les suivant à bonne distance, il avait dû piquer un sprint pour arriver avant que la porte équipée d'un code ne se rabatte. Puis il avait attendu qu'ils aient traversé une première cour. Mais c'étaient des précautions inutiles. Enlacée au type, Maria ne semblait plus penser à rien d'autre qu'à toutes les chienneries qu'ils allaient faire ensemble dès qu'ils seraient seuls entre quatre murs. Encore une autre cour. Puis il les avait vus disparaître dans une petite maison à la façade couverte de vigne vierge. Très bien. Il avait repéré l'endroit. Il n'avait plus qu'à ressortir et à attendre que Maria elle-même reparaisse. Quand elle se serait fait baiser tout son saoul. Guadalupe était allé s'installer dans un bistrot presque en face de l'immeuble dans lequel Maria s'était engouffrée. Celui-là s'appelait *L'Entracte*, à cause d'un théâtre qui était tout près. Guadalupe lui-même était en plein entracte. Mais un entracte qui durait beaucoup trop à son goût.

Il avait attendu longtemps, interminablement. À intervalles réguliers, le patron venait grogner quelque chose qui signifiait qu'il valait mieux renouveler sa consommation. Il commandait alors une nouvelle bière. Il n'aimait pas la bière. Mais c'était le seul truc un peu alcoolisé qui ne le rendait pas malade.

Cette salope de Maria ne reparaisait pas. Les heures avaient coulé. Vers une heure et demie du matin, on lui avait annoncé que le café fermait et il s'était retrouvé dehors, dans la rue déserte. Maria n'était toujours pas ressortie de chez ce petit salaud qui préférait les femmes aux hommes.

Guadalupe était à cran. Cela faisait des nuits qu'il ne dormait pas, il n'en

pouvait plus d'imaginer ce que, de l'autre côté de l'Atlantique, Jesus Simon Lanata était en train de faire. Il avait envie de rentrer, de retrouver son amant, son pays, ses habitudes. Rien que de penser à tout ça, il avait envie de chialer. Et un tueur qui chiale, ça fait mauvais genre.

S'il n'y avait pas eu Jésus, le Mexique, ce sentiment d'exil poignant, il n'aurait peut-être pas décidé, vers deux heures moins le quart, de forcer le destin. Mais il y avait Jésus, le Mexique et tout le reste, et il en avait plus que marre de trainer dans cette ville qui lui était complètement étrangère. Il fallait qu'il liquide l'affaire Maria coûte que coûte. Même s'il devait y avoir encore un peu de casse. Tant pis. Caressant, sous sa veste, la crosse de la seule arme qui lui restait, son CZ 75 calibre 9 Para, il se rapprocha de l'immeuble où Maria avait disparu. Par chance, dans l'autre sens, une fille très jeune se rapprochait de ce même immeuble. Avancant la main, il fit semblant de commencer à en pianoter le code, comme s'il le connaissait. Puis, galant, il s'effaça et la laissa faire.

— Je vous en prie, dit-il en excellent français et avec un grand sourire.

La fille ouvrit la porte. Guadalupe entra derrière elle.

La porte de la petite maison de Dominique Carillo avait une serrure d'un modèle banal et, à l'intérieur la clé était dedans. Pour ça, Guadalupe était équipé. Il avait toujours sur lui le matériel adéquat. Il sortit d'une de ses poches une pince en métal, un « écarteur », comme on en utilise parfois en chirurgie, que prolongeait une poignée télescopique. Il enfonça la pince dans la serrure, chercha une prise, sentit que les branches de l'« écarteur » rencontraient l'extrémité de la clé. Il serra de toutes ses forces la poignée télescopique et tourna en sens inverse des aiguilles d'une montre. Il entendit quelques cliquetis, puis les ressorts lâchèrent et le pêne se libéra. La porte était ouverte.

Au rez-de-chaussée, il entendit l'eau de la douche couler. Il commença à inspecter la maison. Elle semblait déserte, hormis son propriétaire dans la salle de bains. Sans bruit, il grimpa l'escalier tournant en direction de la mezzanine. Là-haut, dans la chambre, le grand lit était défait mais Maria n'était pas là. Il la chercha aussi dans le petit salon. Elle ne s'y trouvait pas davantage.

Il se dit qu'elle devait être sous la douche, avec l'autre imbécile, et il s'apprêtait à redescendre lorsqu'en bas une silhouette surgit.

Dominique Carillo. Nu, hormis une serviette de bain autour des reins.

Et un petit revolver au poing. Une arme qu'en parfait connaisseur de ce genre de choses, Guadalupe identifia tout de suite. Un profane aurait pu être abusé, mais ce truc n'était qu'un jouet, une excellente imitation, certes, mais une imitation tout de même du célèbre Beretta 85F. En réalité, il ne s'agissait que d'un revolver à grenaille, une arme non létale comme on dit, c'est-à-dire non mortelle, et purement dissuasive. C'était d'ailleurs dans ce but que le

jeune homme l'avait achetée, six mois plus tôt, après s'être retrouvé par deux fois, en rentrant chez lui, face à des cambrioleurs.

— On peut savoir ce que vous faites ici ? jeta Carillo en agitant son revolver.

— Je cherche Maria, répondit franchement le tueur.

— Maria ? répéta Carillo ahuri.

Guadalupe descendit posément l'escalier. Lorsqu'il fut sur l'avant-dernière marche, il sortit de sous sa veste son CZ 75 calibre 9 Para, croyant en faire suffisamment pour intimider le jeune homme.

Celui-ci n'avait jamais tiré et les armes n'étaient à ses yeux que des accessoires de films policiers. Sa réaction sidéra Guadalupe. Il fit trois pas en avant, et tira à bout portant sur le tueur. Dans sa cuisse droite. La grenaille, à bout portant, c'est un peu comme les cartouches à blanc, et c'est même pire. Inoffensive à distance, la grenaille peut faire pas mal de dégâts quand elle est tirée de tout près. Une douleur fulgurante traversa la cuisse droite de Guadalupe qui lâcha un rugissement. Son pantalon était brûlé. Sa jambe saignait. Il n'était certes blessé que superficiellement, mais ça lui faisait quand même un mal de chien. La réaction qu'il eut alors fut de pure défense. Comme si le jeune homme le menaçait vraiment, en voulait réellement à sa vie. Presque par réflexe, machinalement, son index se crispa sur la détente du CZ 75, et il tira.

Atteint en pleine poitrine, Dominique Carillo fut projeté au fond de la pièce et alla heurter un radiateur. Puis il glissa au sol lentement, tandis que son dos laissait sur le beau radiateur blanc tout neuf de longues traînées rouges.

Guadalupe regarda l'arme encore chaude dans sa main droite comme s'il ne parvenait pas à réaliser.

— Quel con, dit-il entre ses dents, mais cette injure s'adressait à lui-même, pas à ce type dont il ne connaissait même pas le nom et qu'il venait d'effacer de la surface de la terre par mégarde, sans vraiment l'avoir voulu.

Comme l'autre, huit jours plus tôt, sur les quais de la Seine.

Décidément, il accumulait bavures sur bavures.

Il inspecta la salle de bains, par acquis de conscience, mais il savait bien que Maria n'y était pas. Elle avait disparu. Par où ? Comment ? Il eut la réponse en découvrant, tout au bout d'un couloir, derrière la cuisine, une autre sortie donnant sur une autre rue. Il lâcha un nouveau juron puis décida de quitter les lieux. Il avait fait assez de dégâts comme ça pour ce soir.

Et maintenant, il était *vraiment* de mauvaise humeur.

CHAPITRE XIV



Maria dei Consuelo Nasar tournait en rond dans son immense chambre, au premier étage de l'hôtel particulier de la place du Général-Catroux. En proie à une tempête qui n'avait plus rien à voir avec l'ouragan de bonheur et de plaisir qu'elle avait connu la nuit dernière. Mais vraiment rien.

D'abord, en rentrant, elle était tombée sur ce fax incroyable, ce message arrivé la veille au soir sur son télécopieur et qu'elle avait relu mille fois, dont elle connaissait le texte par cœur.

« Si on jouait un peu ensemble, Maria ?... »

Qui est-ce qui voulait sa peau ? Qui la menaçait ? Qui voulait « jouer » avec elle, c'est-à-dire la violer puis la défigurer et enfin l'étrangler ?

« Maria, ton heure arrive... Inutile de te cacher, tu ne m'échapperas pas... »

Qui ? Qui ?

« Où que tu sois, je te retrouverai... »

Elle n'avait pas dormi de la nuit. Hantée par une seule et unique question : qui ?

Qui ?

Le type à la queue de cheval qui l'avait menacée de son revolver dans ce cinéma du boulevard Sébastopol ? Le même qui avait descendu Stéphane il y a huit jours ?

Qui ? Et pourquoi ?

Mais ce n'était rien encore. Vers huit heures du matin, elle s'était arrachée

à son lit, elle avait pris une douche et sonné Monique Hwang-Woo pour qu'elle lui apporte son petit déjeuner. Deux œufs à la coque, des toasts avec de la confiture d'airelle, du bacon, une orange pressée et du café. Elle avait allumé la radio. En même temps, elle regardait nerveusement sa montre. Attendant avec impatience le moment où il ne serait plus indécent qu'elle appelle Domingo.

Dominique Carillo qui l'avait si merveilleusement baisée, la nuit dernière, et qu'elle avait féroce­ment envie de revoir. Pas seulement pour qu'il la prenne à nouveau dans ses bras et lui fasse l'amour, mais pour qu'il la protège, pour qu'il la réconforte. Pour qu'il la rassure.

Tout en étalant de la confiture d'airelle sur un toast, elle avait allumé la radio et l'avait réglée sur France-Info. Elle n'écoutait pas les nouvelles. C'était un bruit de fond, seulement, qui la berçait pendant qu'elle songeait au beau Domingo et à la façon dont il l'avait possédée.

Domingo... Dominique... Dominique Carillo...

— « ... Dominique Carillo, un jeune homme âgé de trente ans qui a été retrouvé mort, ce matin, abattu à son domicile de la rue de la Gaîté... Règlement de comptes ? Crime crapuleux ? Vengeance passionnelle ? La Brigade criminelle, à qui cette affaire a été confiée, n'exclut pour le moment aucune hypothèse... »

Maria s'était bloquée, tétanisée. Entre ses longs doigts minces qui se recroquevillaient peu à peu, le toast à la confiture d'airelle se craquelait, s'effritait, retombait en poussière sur le plateau. Elle se mit à trembler de tout son long tandis que le journaliste de France-Info passait à un autre sujet. Pendant quelques instants, son cerveau fut vide de toute pensée. Elle ne parvenait même pas à comprendre ce qu'elle avait entendu. Puis, peu à peu, des mots se formèrent en elle. Dominique mort... Domingo abattu rue de la Gaîté... Cette nuit... Ou au petit matin... Domingo tué... Comme Stéphane Belbouab... Quelques minutes encore passèrent. Puis il y eut de nouveau le même bulletin d'information. Avec quelques précisions supplémentaires, notamment le fait que le cadavre de Dominique Carillo avait été découvert par une jeune femme, une certaine Lætitia Rossi, amie du jeune homme qui possédait une clé du domicile de ce dernier et qui avait débarqué chez lui peu avant l'aube après avoir vainement tenté de l'appeler au téléphone.

Des larmes envahirent les yeux de Maria. Domingo était mort. Mort. Mort. Comme Stéphane. Tous les hommes qui avaient su l'aimer étaient tués l'un après l'autre. Les cadavres s'accumulaient sur son chemin. Partout où elle passait, elle semait la mort, même si c'était involontairement.

Elle rejeta brusquement son plateau de petit déjeuner et bondit hors de son lit.

Elle ne pouvait plus se taire. Il fallait absolument qu'elle contacte la police. N'importe qui, mais qu'elle parle, qu'elle avoue tout ce qu'elle avait

sur le cœur, tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle redoutait encore qu'il arrive.

Ce n'est qu'un quart d'heure plus tard qu'elle décrocha le téléphone. Après s'être abandonnée à plusieurs crises de sanglots qui semblaient ne jamais devoir finir.

Dans les trois heures qui suivirent, le meurtre d'un jeune escort-boy de trente ans, rue de la Gaîté, commença à se transformer en affaire d'État. Le commissaire du XVII^e arrondissement auquel Maria s'était tout d'abord adressée et à qui elle avait fait un premier récit de ses aventures depuis son arrivée en France jusqu'à la rencontre avec Dominique Carillo (sans omettre le meurtre de Stéphane Belbouab), contacta immédiatement les policiers de la Brigade criminelle qui entamaient leur enquête rue de la Gaîté. Une heure plus tard, le ministère de l'Intérieur, la direction centrale de la PJ de la rue des Saussaies et le préfet de police étaient en ébullition. Une heure encore passa et, vers treize heures, plusieurs voitures de fonction débarquaient au 11 rue des Saussaies, à deux pas du ministère de l'Intérieur. Etant donné certaines circonstances précédant la mort de Stéphane Belbouab comme celle de Dominique Carillo, la présence du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine, à cette réunion extraordinaire, fut jugée nécessaire. Avant de mourir, en effet, Carillo comme Belbouab avaient fait l'amour. Mais ils n'avaient pas fait l'amour avec n'importe qui. Ils l'avaient fait avec une des femmes les plus riches du monde. Qui était, par-dessus le marché, la veuve d'un des criminels les plus redoutables de ces dernières décennies.

Maria dei Consuelo Nasar, veuve de Bayardo Nasar, chef du Cartel de Ciudad Juarez et trafiquant de drogue international.

Vers quinze heures, ce même jour, Charlie Badolini réintérait son bureau au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, et décidait de convoquer ses deux as incontestables, ses deux policiers préférés : Boris Corentin et Aimé Brichot.

À seize heures, ceux-ci étaient en face de lui. Comme à l'accoutumée, le bureau du commissaire divisionnaire baignait dans un brouillard à couper au couteau et Charlie Badolini fumait cigarette sur cigarette comme s'il avait décidé de remporter le Marathon planétaire de l'empoisonnement à la nicotine.

Quelques questions annexes furent réglées en quatrième vitesse, notamment l'affaire du « cyber-tueur » : on allait refiler la suite de cette enquête à Rabert et Tardet, l'autre équipe de policiers des Affaires

Recommandées de la Brigade Mondaine. Badolini avait hâte d'en arriver à l'essentiel. Redémarrant du crime le plus récent, celui de la rue de la Gaîté, il évoqua aussi le précédent, c'est-à-dire la mort, huit jours plus tôt, sur un quai de la Seine, d'un jeune homme qui s'était appelé Stéphane Belbouab, et dont le cadavre avait été retrouvé le lendemain matin sur le chantier où il était censé travailler, à l'angle de la rue de la Grande-Chaumière et du boulevard Montparnasse.

— Inutile de vous dire, ajouta Badolini, que la mort de ce malheureux n'a pas fait les gros titres des journaux. Nos collègues du commissariat de Notre-Dame-des-Champs pataugent complètement. Ils ont cuisiné les frères de Belbouab, mais à mon avis ils font fausse route. Le meurtre de la rue de la Gaîté en est la preuve flagrante. D'autant plus qu'il y a un point commun entre ces deux affaires, et que ce point commun c'est une femme...

Il scalpa d'un coup d'ongle un nouveau paquet bleu et blanc de Job Spéciales, des cigarettes corses particulièrement carabinées côté nicotine dont il faisait venir des cargaisons entières, *via* des collègues de l'île de Beauté.

— Et c'est cette femme, messieurs, à laquelle on souhaite en haut lieu que vous vous intéressiez.

Il alluma une cigarette.

— Vous avez déjà entendu parler de Bayardo Nasar ?

Boris Corentin hocha la tête.

— L'ancien chef du Cartel de Ciudad Juarez ? Un trafiquant de drogue mexicain ? C'est bien ça ?

Badolini acquiesça, secrètement admiratif de la mémoire phénoménale et légendaire de Boris.

— C'est bien ça, dit-il.

— Si je ne me trompe, il est mort récemment ? Non ?

— C'est ce qu'on dit, lâcha Badolini. Mais il y a beaucoup de gens qui en doutent. Enfin c'est une histoire plutôt obscure...

Il frappa de la main un dossier, sur le cuir fauve de son bureau.

— J'ai là tout un dossier que vous pourrez consulter à loisir avant de rencontrer sa veuve. D'après tous nos recoupements, c'est elle qui est en danger, à présent. Pourquoi ? Par qui ? Mystère encore. Mais ce qui a été décidé en haut lieu c'est que vous allez lui servir d'anges gardiens. Il est absolument essentiel qu'il ne lui arrive rien de fâcheux. N'oubliez pas que – selon ses propres déclarations – deux hommes avec qui elle venait de faire l'amour ont été abattus alors qu'elle sortait de leurs bras. Si vous voulez mon avis, et tout à fait en confidence, cette femme a le feu au cul. Mais c'est son droit, après tout, et ça ne nous regarderait pas si ses amants ne se transformaient l'un après l'autre en cadavres...

Il considéra le bout rougeoyant de sa cigarette.

— Ah. J'oubliais. Elle a aussi reçu des menaces écrites. Par fax. Et pas plus tard qu'hier soir d'après ce qu'elle raconte. Il s'agit peut-être d'un dingue. Peut-être d'autre chose. Ce sera à vous de voir.

Brichot se gratta la moustache.

— Excusez-moi, fit-il, mais vous venez de dire que c'est la veuve d'un gros trafiquant de drogue d'Amérique latine. Est-ce qu'elle-même est mouillée dans...

Badolini secoua la tête.

— Pas le moins du monde, coupa-t-il. Elle est toujours restée étrangère aux coupables activités de son mari. Et elle a annoncé son intention de consacrer la plus grande partie de son héritage à des associations caritatives. Une façon comme une autre d'ailleurs de blanchir l'argent sale...

D'une seule aspiration, il grilla presque la moitié de sa cigarette.

— La seule chose qu'on puisse lui reprocher, dans l'état actuel de l'enquête, c'est le transport du corps de Stéphane Belbouab, qui est quasiment mort dans ses bras et qu'elle a ramené là où elle l'avait dragué quelques heures plus tôt. Sur tout cela, elle n'a, semble-t-il, rien cherché à dissimuler, et c'est maintenant à la Brigade criminelle de juger de son degré de culpabilité. Votre travail, à vous, est différent. Il ne s'agit pas d'arrêter le tueur, ni d'enquêter sur Maria dei Consuelo Nasar, mais d'empêcher qu'il lui arrive quoi que ce soit...

Un boulot de baby-sitteuses, en somme, songèrent Brichot et Corentin au même moment, et sans se consulter le moins du monde. Le genre de job qu'ils détestaient tout particulièrement. Ils avaient servi de gardes du corps déjà plusieurs fois dans leur carrière et ils s'étaient senti à chaque fois horriblement frustrés. Comme si on les détournait de leur véritable vocation : la chasse. La traque des criminels.

— Vous comprenez, poursuivit Badolini, maintenant c'est une personnalité de la jetset internationale, comme on dit. Une sorte de star. Et ça ferait extrêmement désordre s'il lui arrivait quelque chose de grave.

Je compte sur vous, par conséquent, pour la protéger. Et ne pas la quitter d'une semelle, et quoi qu'il arrive.

Brichot et Corentin grimacèrent intérieurement. Si elle avait, comme l'avait dit le patron de la Brigade Mondaine, « le feu au cul », leur mission n'allait pas être du gâteau.



Boris Corentin frissonna. Dehors, il faisait une chaleur à en crever, mais ici, dans cette Peugeot 406 gris métallisé flambant neuf prise tout à l'heure dans le parc de la PJ, on grelottait littéralement. À cause d'un petit problème de climatisation que Brichot, assis auprès de sa flèche, n'arrivait pas à régler.

— Laisse tomber, fit Boris, inutile de t'énerver inutilement, j'ai une meilleure idée.

Appuyant sur la commande électrique des vitres, il ouvrit celles-ci en grand. Immédiatement, la canicule de l'extérieur s'engouffra dans la voiture, y combattant héroïquement le froid polaire.

— Dire qu'on a pour mission de protéger la veuve d'un mafioso sanglant ! soupira Brichot. C'est vraiment le monde à l'envers !

— Pas tout à fait, Mémé. Souviens-toi de ce que nous a dit le patron. Elle n'a jamais trempé dans aucun de ses trafics, aucun de ses crimes. Elle est complètement innocente. Et pour le moment, jusqu'à preuve du contraire, c'est elle qui est menacée.

— Ouais, grogna Brichot de mauvaise grâce. N'empêche que son mari a eu le bon goût de mourir à temps !

Ils avaient potassé le dossier que leur avait remis Badolini et qui concernait essentiellement le défunt Bayardo Nasar. Enfin défunt... C'était encore à voir.

La plupart des médias et la majorité de l'opinion publique mexicaine pensaient le contraire. Les plus hautes autorités, pourtant, avaient mis le paquet pour les convaincre. On avait convoqué les journalistes et toutes les chaînes de télé à la morgue de Mexico, et on leur avait présenté le cadavre du criminel le plus recherché du pays. Le « Maître du ciel », comme il avait été baptisé par ses proches, avant que la presse ne l'appelle également ainsi. Mais

rien n'y avait fait. D'abord il était méconnaissable, le travail de la décomposition ayant déjà commencé à le métamorphoser. En vain, les responsables de la lutte contre les *Narcos* avaient-ils essayé de plaider les raisons de cette transformation : si Nasar ne se « ressemblait » plus, s'il n'avait plus la même physionomie que sur ses photos, c'était précisément qu'il avait subi, juste avant son décès, une opération de chirurgie esthétique pour tenter de changer de visage. Une opération qui avait mal tourné puisqu'il en était mort, foudroyé par un accident d'anesthésie et transporté en hâte dans un funérarium de sous une fausse identité...

— Qu'est-ce que tu en penses, toi ? interrogea Brichot.

— À quel propos ?

— Bayardo Nasar ? Tu le crois mort ou vivant ?

Tout en pilotant d'une main leur Peugeot-glacière, Boris alluma une Gitane blonde.

— Je ne sais pas. Les responsables de la DEA[1] ont l'air formels, eux aussi, non ?

— Oui, mais tout le monde continue à penser qu'« on » a escamoté Bayardo Nasar, et que ce sont même peut-être les agents de la DEA qui l'ont récupéré. D'après certaines versions, il serait actuellement détenu quelque part aux Etats-Unis, dans le plus grand secret, et il aurait même accepté de collaborer avec la DEA en échange de la vie sauve.

— Il y a une autre version qui circule, murmura Boris. Bayardo Nasar lui-même aurait mis en scène sa disparition pour échapper à la traque de la police, ou de ses propres alliés, puis il se serait évanoui dans la nature...

Dans tout le sous-continent américain, Nasar était un mythe, et personne ne voulait se résigner à la version officielle. À Guamuchilito, le bourg misérable où il avait grandi, sa mère elle-même avait clamé haut et fort sa certitude qu'il était toujours vivant. Même le rapatriement en grandes pompes de son cadavre et son enterrement dans le cimetière du village ne l'avait pas convaincue.

Guamuchilito, comme toute la région, vivait du trafic de drogue. C'était pour ainsi dire une industrie traditionnelle, quasi familiale. Introduite par les émigrants chinois à la fin du siècle dernier, la culture du pavot occupait dans la vie locale un rôle de premier plan. La plupart des caïds de la drogue mexicaine étaient d'ailleurs originaires de cet Etat de la côte Pacifique d'où l'opium est envoyé aux USA pour y être traité et transformé en morphine ou en héroïne. Boris et Aimé avait pris connaissance de la carrière de Bayardo Nasar, du moins dans ses grandes lignes. C'était édifiant. Pris en charge par un de ses oncles, initié très tôt au trafic, le jeune Bayardo avait montré de telles dispositions qu'il avait été très vite envoyé faire ses preuves à Chihuahua, où de multiples clans se répartissaient le commerce de l'opium et se livraient des guerres perpétuelles. Bayardo avait employé la manière forte

pour rétablir l'ordre : il avait fait exécuter sans sommation la moitié des chefs de clans. Les autres s'étaient instantanément soumis à son autorité.

La terreur, le chantage, la mort. Pour régner, Bayardo n'avait jamais hésité à liquider ceux qui avaient l'imprudence de se mettre sur sa route. Au début des années quatre-vingts, quand la cocaïne colombienne, qui empruntait auparavant des voies maritimes à travers les Caraïbes, avait commencé à transiter par le Mexique, il avait créé le Cartel de Ciudad de Juarez, du nom d'une région frontalière avec les États-Unis, puis rompu avec les mafias colombiennes de Cali et de Medellin, et traité directement avec les producteurs boliviens et péruviens. Pour acheminer la drogue au Mexique, il s'était constitué une vraie flotte aérienne, en achetant des vieux Boeing 747 et des vieilles Caravelles qui lui permirent d'accroître ses importations dans des proportions considérables et qui lui valurent son surnom de « Maître du ciel ». Au passage, il avait aussi acheté la complaisance de nombreux fonctionnaires des aéroports mexicains en les corrompant. Un système qui devait permettre au Cartel de Ciudad de Juarez, structuré comme une multinationale, avec des filiales spécialisées – transport de la drogue, blanchiment d'argent, « relations publiques » (c'est-à-dire corruption de fonctionnaires et de policiers) etc – de dominer toutes les autres associations criminelles d'Amérique latine.

L'argent, la puissance, l'absence totale de scrupules. Bayardo Nasar avait fini par devenir un des hommes les plus riches et les plus redoutés du sous-continent américain, et l'une des bêtes noires de la DEA. Jusqu'à ce que se fassent entendre les premiers craquements de son empire, avec l'arrestation de certains de ses alliés les plus sûrs, notamment plusieurs généraux officiellement responsables de la lutte contre la drogue, mais en réalité grassement rétribués pour fermer les yeux sur ses trafics.

Est-ce pour cela qu'il avait décidé de disparaître ? Ou parce que certains de ses principaux collaborateurs commençaient à le trouver encombrant, de par sa notoriété même, et craignaient que sa chute n'entraîne tout le Cartel ? L'opération de chirurgie esthétique qu'il était censé avoir subie dans un hôpital discret de Guadalajara n'était-elle qu'une mise en scène ? Qui était mort sur le billard ? Bayardo Nasar lui-même ? Un sosie ? Un anonyme kidnappé et sacrifié à sa place ?

Authentique ou non, en tout cas, le « décès » de Nasar avait été suivi d'un épilogue à faire froid dans le dos : huit jours plus tard, sur un bas-côté de l'autoroute reliant Mexico à Acapulco, la police avait ramassé quatre grands bidons de métal. Dans chacun d'entre eux, il y avait la tête d'un homme. Leur identification devait révéler qu'il s'agissait des quatre médecins qui avait procédé à l'opération du vrai-faux Nasar...

Boris écrasa sa Gitane blonde dans le cendrier.

— Il y a quelque chose qui m'a frappé, dans l'histoire de Bayardo Nasar, murmura-t-il.

— Quoi ? interrogea Brichot.

— Dans tout son curriculum vitæ, dans toute son existence, on ne cite aucune femme, en dehors bien sûr de celle qui est sa veuve aujourd'hui. À part elle, personne. Pas la moindre aventure, pas de liaisons, pas de maîtresses. Au moins en apparence.

— Tiens, fit Brichot, c'est vrai.

— Tu ne trouves pas ça curieux pour un caïd ?

Brichot haussa les sourcils.

— Il était peut-être très amoureux de sa femme ?

— Possible. Mais il ne l'a épousée qu'il y a cinq ans. Et il avait déjà quarante-cinq ans. Tu ne vas pas me dire qu'il a vécu les quarante-cinq premières années de son existence dans l'abstinence ?

— Je ne sais pas, dit Brichot. Si on lui demandait à elle ce qu'elle en pense ?

— À qui ? À Maria dei Consuelo Nasar ? Si tu t'en ressens, vas-y. On arrive.

Ils débarquaient enfin sur la place du Général-Catroux, où l'hôtel particulier de la veuve de Nasar occupait tout un pâté de maisons.

Un domestique d'origine asiatique les avait conduits au premier étage et installés dans une pièce assez vaste pour contenir deux ou trois appartements de taille moyenne.

— Je vais prévenir madame que vous êtes là, avait dit le domestique en s'inclinant imperceptiblement.

Pour le moment, ce que contenait cette pièce c'était un amoncellement absolument fantastique de valises et de malles. Il y en avait de toutes les tailles, de toutes les formes, dans toutes les matières. Ouvertes, bâillant, dégorgeant de vêtements, débordant d'objets divers et variés. Brichot et Corentin attendaient depuis déjà trois minutes au milieu de cet extraordinaire capharnaüm lorsque Maria apparut.

— Excusez-moi, dit-elle, j'étais au téléphone, en train de régler les modalités de mon voyage.

Elle était merveilleusement belle, vêtue d'une robe de mousseline bleue suffisamment moulante pour qu'au premier coup d'œil, on s'aperçoive qu'elle était nue sous le tissu léger. Grande, des longues jambes pleines et musclées que l'on devinait tendant l'étoffe, elle incarnait assez parfaitement, avec ses longs cheveux noirs, sa poitrine ample, ses hanches rondes, l'idéal de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des hommes en matière de féminité.

— Voyage ? réagit Boris aussitôt. Vous quittez la France ?

Elle secoua la tête, et ses boucles noires voltigèrent.

— Non, je quitte Paris. Vos collègues de la Brigade criminelle sont prévenus et ils n'ont pas l'air d'y voir d'inconvénient.

— Vous quittez Paris ? intervint Brichot. Et où comptez-vous aller ?

Elle haussa ses épaules somptueuses.

— Oh j'ai un château dans le Midi, acheté par mon mari il y a quelques années. Je ne l'ai jamais vu. Alors puisque ma vie ici est en danger, semble-t-il, eh bien je crois que c'est le moment où jamais d'en profiter...

Boris fronça les sourcils.

— Et il se trouve où, ce château ?

— Venez voir, fit Maria en pivotant sur elle-même.

Elle les entraîna à travers un long couloir et ils débouchèrent dans un bureau meublé Renaissance. L'un des murs portait une immense photo encadrée. On y voyait, tout au bout d'une admirable allée de platanes, une longue bâtisse aux murs blonds entourée de statues. Un bassin à balconnade couvert de nénuphars s'étendait devant la bâtisse.

— Le château de Mésergues, annonça Maria dei Consuelo Nasar.

— Et ça se trouve dans quel coin du Midi ? interrogea Boris.

— Tout au bout du monde. Enfin, au bout du Lubéron. Sur la route de Forcalquier. Il paraît que c'est un endroit sublime. Et complètement désert.

— Je ne crois pas que ce soit très prudent, lâcha Boris après un moment de réflexion.

— Très prudent de quoi ?

— D'aller vous réfugier là-bas. Vous y serez encore moins en sécurité qu'à Paris.

Elle haussa les épaules.

— De toute façon, j'avais l'intention de m'y rendre pour le 14 juillet. J'ai invité un certain nombre de personnes et je compte donner une grande fête à cette occasion. Je pars quelques jours plus tôt, voilà tout.

Boris secoua la tête.

— Non, dit-il nettement.

— Quoi, non ?

— Vous ne partirez pas, lâcha Boris, conscient de l'abus de pouvoir que représentaient ces mots. Du moins tant que le tueur n'aura pas été arrêté. C'est trop dangereux.

Les yeux déjà très noirs de Maria foncèrent encore.

— Ne me faites pas regretter d'avoir parlé, vibra-t-elle. Ne me faites pas regretter d'être allée voir la police et d'avoir raconté tout ce que je savais. Je partirai, que ça vous plaise ou non.

— Notre mission est de vous protéger, rétorqua Boris, que ça vous plaise ou non également. Et dans ce château, nous aurons beaucoup plus de difficultés à assurer votre sécurité qu'ici.

Elle se cabra.

— Je suis prisonnière ?

— Ne jouez pas sur les mots, soupira Boris. Quelqu'un a tué deux hommes que vous veniez d'approcher de près. De très près.

Les yeux de Maria flamboyèrent.

— Vous me le reprochez ?

— Pas le moins du monde. C'est votre affaire.

— Oui, c'est mon affaire, dit-elle. Et même si je suis horrifiée de ce qui leur est arrivé, je ne regrette pas un instant de les avoir connus.

Elle vibra.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Si vous aviez vécu ce que j'ai vécu...

Elle avança vers Boris, le bravant.

— Mon mari, n'était peut-être pas un homme recommandable. Il était même sans doute un grand criminel. Mais c'était aussi quelqu'un d'extrêmement séduisant, et quand on parlait trois minutes avec lui on oubliait tout. C'était... Comment dire ?... Magique, oui, magique.

Sa voix se brisa.

— C'est d'ailleurs pour ça que j'ai accepté de l'épouser. En sachant ce qu'il était, et que tout le monde savait. Et en sachant aussi sur lui ce que tout le monde ignorait...

Elle se tut brusquement. Son regard se voila.

— De toute façon, dit-elle, ça ne vous regarde pas.

— Vous avez raison, dit Boris. Ce qui nous regarde, je le répète, c'est votre sécurité. La prudence commande que vous ne partiez pas, croyez-moi.

Elle lui tourna le dos.

— Et vous croyez que je suis plus en sécurité ici, dans cette maison ? questionna-t-elle. Quand on m'y envoie des fax de menaces ?

— Au fait ? questionna Boris. Vous l'avez ce fax ? Est-ce que je pourrais le consulter ?

— Je n'ai plus l'original, mais vos collègues de la Criminelle m'en ont laissé une copie. Je vous l'apporte.

Trois secondes plus tard, elle revenait avec un feuillet reproduisant un bref texte dactylographié. Le feuillet comportait aussi une date et un numéro de téléphone en bonne et due forme. Le message devait émaner d'un maniaque inoffensif, songea Boris aussitôt. Un véritable tueur se serait arrangé pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à lui.

Puis son regard accrocha la première phrase du texte.

« Si on jouait un peu ensemble, Maria ?... »

Aussitôt, dans l'esprit de Boris, cette phrase se superposa à une autre qu'il

connaissait par cœur, hélas :

« Voulez-vous jouer avec moi ? »

Les mots par lesquels le cyber-tueur des bois de Boulogne et de Vincennes attaquait ses messages, quand il s'adressait à la police et qu'il la mettait au défi de l'arrêter de tuer.

— Nom d'un chien, dit-il, ce serait trop beau...

Sous son blouson, il empoigna son téléphone portable.

— Vous permettez ? interrogea-t-il Maria.

Puis il pianota le numéro de Ricardeau, l'un des policiers de la Criminelle chargés de l'enquête sur le meurtre de la rue de la Gaîté. Malgré la rivalité traditionnelle des deux Brigades, Ricardeau et Boris ne s'étaient jamais vraiment marché sur les pieds. Ils avaient même eu l'occasion de se rendre quelques services.

Dès qu'il eut son homologue de la Criminelle, Boris s'éloigna, quitta la pièce et entama une longue conversation en arpentant le couloir. Il ne revint que dix minutes plus tard.

— Mémé, lança-t-il, tout commence à s'emmancher. Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? Que le tueur de prostituées s'était fait conduire en taxi rue Vercingétorix, le soir du meurtre de Léone ? Eh bien c'est de là précisément que vient ce fax ! C'est de là qu'il a été envoyé !

— Non ?

— Si. Des bureaux d'un groupe de presse dont je t'ai également parlé, les Editions du Bout du Jour. Ce qui rend évidemment l'identification du tueur difficile parce que ce groupe a une soixantaine d'employés.

Mais ce n'est pas tout. La nuit dernière, leur veilleur de nuit a été tué. Dans la tranche horaire exacte où ce message a été envoyé !

— Merde, souffla Brichot.

— Je ne te le fais pas dire. Reste évidemment à trouver l'assassin. Je suis maintenant à peu près persuadé que c'est l'un des soixante employés des Éditions du bout du jour.

— Et tu crois que c'est lui qui a descendu les prostituées de Boulogne et de Vincennes ? Et que c'est lui aussi qui a tué les... les amis de madame ?... interrogea Brichot en choisissant soigneusement ses euphémismes.

Boris réfléchit. Maria leur avait parlé de l'inconnu brun à la queue de cheval qui avait tué Stéphane Belbouab. Et qui l'avait menacée dans ce cinéma du boulevard de Sébastopol. Un Sud-Américain, d'après ce qu'elle affirmait. Tout cela ne cadrait pas avec le signalement de l'inconnu pris en charge par Cécilia et conduit en taxi rue Vercingétorix la nuit où Léone avait été tuée.

— Je n'en sais rien. J'ai demandé à Ricardeau de nous envoyer la liste des employés des Éditions du Bout du Jour, on ne sait jamais. Peut-être que ça

nous donnera des idées.

Il vira en direction de Maria.

— Vous comprenez, maintenant, que vous êtes en danger ?

Elle haussa les épaules.

— Je comprends surtout que vous me séquestrez, dit-elle. Je n'ai même pas le droit de sortir d'ici, alors ? Je vais rester confinée dans ce...

« Confinée »... L'expression avait quelque chose de comique lorsqu'on songeait que l'hôtel particulier de Maria devait faire entre mille et mille cinq cents mètres carrés. Et qu'elle n'en avait probablement pas exploré le tiers depuis qu'elle était à Paris.

— Je ne suis pas inquiet, jeta Boris un peu agacé. Je crois que vous ne vous sentirez pas trop à l'étroit.

CHAPITRE XVI



Boris Corentin reposa sur le plateau d'argent son verre de jus de fruit dans lequel il n'y avait plus que des glaçons. Un employé asiatique parfaitement silencieux leur avait apporté des rafraîchissements et s'était éclipsé tout aussi silencieusement.

— Tu ne trouves pas qu'on étouffe ? fit-il en relevant le nez vers Brichot.

La pièce que Maria avait mise à leur disposition était un petit bureau aux murs lambrissés de merisier, avec des bibliothèques encastrées où s'alignaient

à perte de vue des reliures de cuir. Aimé Brichot quitta son siège pour aller ouvrir la fenêtre. Mais l'air du dehors, brûlant, caniculaire, n'arrangeait pas vraiment la situation.

Boris reposa devant lui les trois feuillets que Ricardeau venait de leur faxer : la liste des employés du groupe de presse de la rue Vercingétorix. Il y en avait exactement soixante-trois.

— Ça ne nous avance à rien, dit-il. Des noms, des adresses, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de ça ?

— On peut déjà éliminer les femmes, émit Brichot. Il y en a quarante-deux, j'ai compté. Restent vingt et un types. Il y en a peut-être un, là-dedans, qui a des cheveux roux, une grosse tête et un nez cassé, non ?

— Possible.

— Tu veux que j'appelle Ricardeau pour lui demander de vérifier ?

Sans attendre la réponse de sa flèche, Brichot pianotait sur son portable.

— Ça ne répond pas, fit-il. Je rappellerai tout à l'heure.

Boris ne répondit pas. Il s'était repenché sur la liste comme s'il essayait de l'apprendre par cœur. À l'affût du moindre indice, du plus petit signe qui le mettrait sur la piste du tueur. Mais quel tueur ? L'homme au catogan brun ? Ou l'autre, le roux ? Et quel était celui qui avait envoyé à la police des messages par Internet ? Est-ce que c'était vraiment le même que celui qui avait envoyé le fax de menaces à Maria ? Le même aussi qui avait tué Stéphane Belbouab et Dominique Carillo ? Ainsi que les trois prostituées ? Le même vraiment ? Mais quel rapport entre la somptueuse, la richissime Maria, et les malheureuses putes de Boulogne ou Vincennes ? Boris avait beau se concentrer, il ne trouvait pas de réponse. Il se sentait le cerveau vide. Avec seulement deux phrases qui tournaient dans sa tête :

« Si on jouait un peu ensemble, Maria ?... »

Et aussi :

« Voulez-vous jouer avec moi ?... »

José Guadalupe, lui, n'avait aucune envie de jouer, d'ailleurs il n'en avait jamais eue envie. D'abord, il crevait de chaleur. Ensuite, dans toute cette affaire, il avait accumulé les conneries. Ou plutôt les bavures, ce qui était pire. Il fallait qu'il fasse quelque chose. Mais il avait beau chercher, lui non plus il ne trouvait pas. Maria n'avait pas quitté son hôtel particulier de la journée. La nuit recommençait à tomber, et elle ne réapparaissait pas. Fou de rage il décida qu'il ne pouvait plus attendre et que, puisque Maria ne sortait pas, il irait la chercher.

Il contourna l'hôtel particulier de la place du Général-Catroux, et découvrit qu'à l'arrière de l'immeuble, il y avait deux entrées de service. Avec

son « écarteur » à poignée télescopique, ce ne fut qu'un jeu d'enfant de forcer la serrure de l'une des deux portes. Silencieusement, il se glissa à l'intérieur et se retrouva dans une entrée obscure. D'un geste machinal, il vérifia que son CZ 75 calibre 9 Para, équipé préalablement d'un silencieux, était bien logé dans son holster. Puis il avança à travers les communs de l'hôtel particulier. Sans qu'un sixième sens l'avertisse du guépier dans lequel il était en train de se fourrer.

La première personne que le Mexicain rencontra fut Hwang-Woo Youell, le majordome coréen de l'hôtel. Celui-ci n'eut pas le temps de lui demander ce qu'il foutait là. La balle qu'il reçut entre les deux yeux lui coupa la chique et il fut rejeté en arrière avec tant de violence qu'il poussa involontairement une porte. Le hasard voulut que ce fut celle qui donnait sur un débarras où on entassait des balais et des produits de nettoyage. Guadalupe trouva que le hasard faisait bien les choses et, après s'être assuré que le petit homme aux yeux bridés était mort, referma la porte du débarras.

Puis il se remit à progresser à travers d'interminables couloirs silencieux.

Monique, l'épouse d'Hwang-Woo Youell, faillit buter dans le tueur. Elle n'eut même pas le temps de pousser un cri. Le long tuyau du silencieux zébra l'air et la frappa en pleine mâchoire. Ses dents s'entrechoquèrent et elle s'effondra. Guadalupe s'assit sur elle et lui écrasa les carotides avec les pouces. Puis il chercha un endroit où planquer ce nouveau cadavre. Il découvrit enfin un cabinet de toilette qu'il referma soigneusement à double tour et dont il empocha la clé.

Quelques instants plus tard, il avait visité tout le rez-de-chaussée sans faire de nouvelles rencontres. À pas de loup, il commença à graver l'escalier.

À cet instant, au premier, dans le bureau lambrissé où il travaillait, Boris poussait un cri.

— Mémé ! Viens voir un peu.

Il pointait quelque chose sur le fax de Ricardeau.

— Le signe, l'indice ! Je crois que j'ai trouvé !

Au même moment, le téléphone portable de Brichot couina.

— C'est Ricardeau, jeta Aimé. Il dit qu'il n'y a qu'un seul type roux dans toute la rédaction. Un nommé...

— Tripeau. Ludovic Tripeau, cria Boris.

— Tripeau, répéta Brichot en écho. C'est aussi ce que dit Ricardou. Mais comment as-tu ?...

Boris sourit.

— En me répétant tous les noms des salariés du groupe de presse à haute voix. À un moment, j'ai lu Tripeau, et j'ai entendu « tripot ». Tripot, P-O-T. Tu comprends, Mémé ? « Tripot » comme maison de jeu... Par-dessus le marché, ses parents l'ont prénommé Ludovic. Comme ludique, ludion, du

latin *ludere*, jouer. Ce type, qui, entre parenthèses, doit avoir de graves troubles de personnalité, s'est totalement identifié aux connotations véhiculées par son nom. Jusqu'à l'obsession. « Si on jouait un peu ensemble ?... » « Voulez-vous jouer avec moi ?... » C'est Angela qui avait raison. Tu te souviens ? Elle disait que ce type avait peur de lui-même, et que c'était pour ça qu'il nous envoyait des messages. Pour qu'on l'empêche de tuer. En nous laissant des indices sur lui-même, des informations susceptibles de le coincer...

Il agita la main.

— Passe-moi le téléphone, Mémé, tu veux bien ?

Il eut son homologues de la Criminelle, et ils se félicitèrent mutuellement d'en être arrivés aux mêmes conclusions. Tripeau habitait dans le XI^e arrondissement, rue de la Forge-Royale, Ricardeau allait s'y rendre immédiatement. Avant de raccrocher, ce dernier lui révéla un « détail déterminant » : aux Editions du Bout du Jour, Tripeau était responsable de la maintenance du matériel électronique. Envoyer des messages par e-mail en en maquillant la provenance ne devait être pour lui qu'un jeu d'enfant.

— On tient le tueur ! jeta Boris en refermant son portable.

Mais quel tueur ? Celui des prostituées ? Celui des amants de Maria ?

Quelqu'un montait l'escalier. Sans doute encore un domestique. Sur le palier du premier étage, Guadalupe recula dans l'ombre. Si ça continuait, tout l'hôtel particulier de Maria dei Consuelo Nasar allait se transformer en cimetière.

Les pas montaient toujours. Il recula encore. Impossible de rester là, on allait le trouver. Il décida de grimper jusqu'au deuxième étage. Puis au troisième. Mais « on » le suivait toujours. Sur le palier du troisième, à travers l'obscurité, il vit une silhouette féminine, sans doute celle d'une femme de chambre, qui avançait vers lui. Elle ne l'avait pas encore vu. Sans bruit, il obliqua, prit un autre couloir sur la droite, et poussa une porte tout au fond, qu'il referma aussitôt.

Puis il se retourna.

Il se trouvait dans une chambre de bonne, une pièce mansardée mais assez vaste et équipée de tout le confort moderne. Il y avait même une télé à coins carrés et un magnétoscope. À gauche du lit, une porte était entrouverte. On y apercevait des murs couverts de carrelage noir. Sans doute un cabinet de toilette. Guadalupe allait pivoter sur lui-même et vérifier que les couloirs étaient enfin libres lorsque la porte s'ouvrit plus grand.

Une silhouette massive apparut.

Guadalupe ne croyait pas aux fantômes, aux revenants ni aux spectres.

Néanmoins, en proie à une soudaine terreur, il lâcha un cri sourd dès qu'il reconnut celui qui venait de surgir.

Puis son menton entra en contact avec le poing du « revenant », et il s'effondra.

CHAPITRE XVII



Assis devant l'un de ses écrans d'ordinateur, dans la pièce du rez-de-chaussée de son duplex, rue de la Forge-Royale, Ludovic Tripeau venait d'introduire un nouveau CD-Rom érotique.

Sur l'écran, en prélude au jeu, des sexes masculins équipés de petites ailes évoluaient dans les airs, au-dessus de ce qui semblait être une ville de science-fiction.

À ce moment, la sonnette de la porte d'entrée, au premier étage, retentit. Il sursauta.

Qui ça pouvait bien être ? Personne ne venait jamais chez lui. Une erreur ? Un représentant ? Des bonnes femmes des Témoins de Jéhovah venues prêcher la bonne parole ? La sonnette insistait. Il grimpa silencieusement l'escalier en colimaçon et vint coller son œil au judas de l'entrée. Une silhouette qu'il n'avait jamais vue se dressait sur le palier. Un type en blouson brun. Ça aurait pu être n'importe qui.

C'était un flic, pensa aussitôt Ludovic Tripeau.

Il redescendit l'escalier. La sonnette recommençait à tinter.

— Qui c'est ? glapit l'un de ses perroquets.

Ses chers éclectes ! Il allait devoir les abandonner. Il en eut presque les larmes aux yeux, mais c'était la vie. Le jeu. Il avait souhaité la traque, la poursuite, la chasse. Eh bien, il les avait. La police était sur ses traces. Une formidable chasse à l'homme commençait. Avec des cris, du sang, de la cervelle par terre. Et lui, en héros, contre tous les flics de la terre.

Comme dans un jeu.

Un merveilleux jeu à la fois réel et virtuel.

Mais il n'avait pas dit son dernier mot ! Puisque les événements se précipitaient, il allait les précipiter encore davantage !

Au rez-de-chaussée, il s'empara du long étui à musique qui contenait son fusil à canon et crosse sciés, puis ouvrit tout doucement la fenêtre et en enjamba la rambarde. La rue était déserte. Personne ne le vit sauter sur le trottoir et s'éloigner à grandes enjambées.

Quelques minutes plus tard, le téléphone portable de Boris Corentin sonnait.

— Boris ! Il nous a échappé !

— Merde, jeta sobrement Corentin en reconnaissant la voix de Ricardeau.

— Et tu ne sais pas ? Chez lui, il y a des dizaines de photos de Maria dei Consuelo Nasar ! Découpées dans des tas de magazines ! C'est lui, Boris, il n'y a pas de doute ! Lui, le tueur de prostituées, le...

Corentin l'interrompit. Aimé Brichot venait d'apparaître. Livide. Hagard.

— Boris ! Il y a un macchabée en bas ! Dans un réduit, un placard à balais ! C'est une des employées qui vient de le découvrir ! Il paraît que c'est le majordome de la baraque !

Corentin jeta un nouveau juron, puis lança à Ricardeau qu'il le rappellerait. Ensuite, il arracha son RMR Spécial Police au holster qu'il avait posé près de lui pour méditer, puis s'élança hors de la pièce, précédé par Brichot.

Quarante minutes plus tard, l'hôtel particulier de Maria dei Consuelo Nasar était investi de policiers en tenue, alertés par Boris et venus du commissariat du quartier des Batignolles. Entre-temps, on avait non seulement retrouvé le cadavre d'Hwang-Woo Youell dans son placard à balais, mais aussi celui de Monique, son épouse, dans un des cabinets de toilette du rez-de-chaussée. Il y en avait encore combien comme ça ? se demandait Boris halluciné. Et d'autant plus horrifié qu'ils avaient, de toute évidence, été liquidés alors qu'Aimé et lui étaient dans les lieux.

Mais le pire, c'est qu'ils ne l'avaient certainement pas été par Tripeau, le cyber-tueur de prostituées, qui se trouvait encore chez lui, c'était évident, rue de la Forge-Royale, quand ces crimes avaient été commis.

Alors qui ?

Qui ?

Boris tourna sur lui-même dans l'immense hall d'entrée dallé de marbre.

— Reste là, Mémé, demanda-t-il à Brichot. Moi, je vais opérer une fouille systématique de l'hôtel.

Puis il gravit quatre à quatre l'escalier.

D'abord s'assurer que Maria était en sécurité.

Très provisoirement, et dans la précipitation générale, on n'avait laissé qu'un seul gardien de la paix en uniforme, place du Général-Catroux, devant l'hôtel de Maria, pour garder les véhicules. Il faisait nuit noire et la place était déserte. Ludovic Tripeau jugea qu'il avait ses chances. Le type était jeune et il faisait les cent pas sans avoir l'air de se méfier le moins du monde de quoi que ce soit.

Tripeau lui tomba dessus avec un grognement de bête, le jeta à terre et l'étrangla. Puis il souleva son cadavre et le déposa à l'intérieur de l'une des voitures. Ensuite, il le déshabilla. Il ne lui prit d'ailleurs que son blouson et sa casquette, il n'avait besoin que de ça, son pantalon était sombre et dans la confusion on ne s'apercevrait pas de la différence.

Il dut abandonner sur place son étui contenant la 22 LR. Ça lui crevait le cœur, mais il avait maintenant mieux que ça : un revolver de flic. De vrai flic. Une arme de policier. Comme dans les films.

Quelques instants après, Aimé Brichot, au rez-de-chaussée de l'hôtel de Maria, voyait entrer un jeune flic à la tête ronde et aux cheveux roux sous sa casquette. Il songea au tueur roux puis haussa les épaules. Et alors ? Les flics aussi ont bien le droit d'être roux, non ?

Le jeune flic l'avait salué en effleurant sa casquette. Puis commença à grimper l'escalier de marbre. Lui aussi il recherchait Maria. Son petit lapin. Son dernier petit lapin.

Son dernier jeu.

Il avait frappé, mais comme personne n'avait répondu, il poussa la porte. Et se statufia sur le seuil de l'immense chambre à coucher de Maria dei Consuelo Nasar.

Littéralement pétrifié, abasourdi par la beauté de Maria, assise au bord de son vaste lit à baldaquin, et totalement nue.

Boris Corentin se râcla la gorge.

— Excusez-moi, fit-il, confus, je ne voulais pas...

Elle tourna vers lui son admirable visage où étincelaient ses grands yeux noirs.

— Je vous avais parfaitement entendu frapper puis entrer, dit-elle. Je dirai même que je vous attendais...

— Mais... Je..., attaqua Boris confusément.

— Je sais, je suis en danger de mort, mes gardiens ont été tués, et aussi d'autres personnes, mais il faut quand même que je vous dise que je n'ai qu'une envie, depuis que je vous ai vu : que vous me baisiez.

Elle se releva, poussant en avant ses seins magnifiques.

— Vous êtes exactement mon idéal d'homme, ajouta-t-elle en ouvrant les bras et en s'offrant toute entière au regard de Boris.

Celui-ci reculait vers la sortie.

— Je sais, ce n'est peut-être pas de très bon goût, et le moment est mal choisi, mais si vous saviez par quoi je suis passé depuis mon mariage, vous me trouveriez des circonstances atténuantes. Un jour je vous raconterai...

Boris agita la main.

— Plus tard, je vous en prie...

Elle se rapprochait. Bientôt, elle fut contre lui.

— Stéphane... Domingo... C'était pour oublier des années d'abstinence forcée, murmura-t-elle. Il faudrait que je vous explique...

Elle essayait de passer les bras autour de sa nuque. Il se dégagea le plus doucement qu'il put.

— Une autre fois, affirma-t-il, je vous le promets.

Et il ajouta :

— Vous êtes très belle...

Il reculait vers la sortie.

Il n'eut pas le temps de l'atteindre. La porte s'ouvrit à la volée, et une masse de muscles se précipita sur lui dans un bond fantastique.

Pris par surprise, Boris essuya une grêle de coups sur la nuque qui l'assommèrent plus qu'à moitié. Pivotant sur lui-même pour essayer de riposter, il encaissa un uppercut et un direct au foie qui le firent vaciller. Les jambes flageolantes, il sentit qu'il allait s'effondrer juste au moment où il se demandait pourquoi il se faisait agresser par un flic. Puis il perdit conscience. Une seconde. Même pas. Une fraction de seconde. Assez pour comprendre, lorsqu'il rouvrit les yeux, que l'irréparable s'était produit. Le pseudo flic avait perdu sa casquette. Il était roux. Avec une grosse tête en forme de ballon et

des yeux très clairs.

Ludovic Tripeau.

Le cyber-tueur, l'assassin des prostituées de Boulogne et de Vincennes.

Bondissant vers Maria, il l'avait attrapée par les cheveux et la collait contre lui, comme un bouclier.

— Lâchez-là ! ordonna Boris.

— Jamais ! glapit le tueur qui glissa le canon de son arme de policier dans l'oreille droite de Maria.

Boris, toujours à terre, cherchait son RMR Spécial Police. En vain. Brusquement il comprit. C'était l'autre, le tueur roux, qui s'en était emparé et qui le brandissait dans la main gauche.

— Je l'emmène, annonça-t-il d'une voix curieusement suraiguë. Elle est à moi ! Vous n'avez pas le droit de me la prendre.

Il avait reculé avec elle jusqu'au palier. D'en bas, Brichot accourait en criant.

— Ne fais rien, Mémé, il est armé ! hurla Boris.

Puis il y eut une explosion sur le palier, une détonation énorme. Croyant que l'irréparable était arrivé, il voulut se précipiter à leur suite mais, son corps mit un certain temps à réagir.

Une autre détonation retentit.

Quand Boris parvint enfin sur le palier, ce fut pour découvrir Ludovic Tripeau en train de chavirer au sol, la moitié de la boîte crânienne arrachée.

Et Maria intacte. Sauvée.

Là-haut, du palier supérieur, celui du second étage, une silhouette massive oscillait sur elle-même puis dégringola le long des marches. Jusqu'à atterrir presque aux pieds de Maria.

— C'est Miguel, jeta la jeune femme. Miguel Uribe, mon chauffeur. C'est lui qui m'a sauvée la vie en tirant de là-haut sur ce type...

Boris se pencha. Visiblement atteint en plein cœur, le chauffeur agonisait.

— Il a eu le temps de riposter et de tirer, avant de crever, expliqua Maria en désignant le cyber-tueur. Et de descendre Miguel...

Boris était toujours penché sur le chauffeur. Miguel Uribe n'était pas tout à fait mort, mais il y avait de grandes chances qu'il le soit quand le SAMU arriverait. Brusquement, Boris fut frappé par le geste qu'il faisait convulsivement. On aurait dit qu'il essayait de se gratter le front. Boris se rapprocha encore. Discernant quelque chose d'étrange entre la limite du front du chauffeur et son cuir chevelu.

— Vous saviez qu'il portait une perruque ? demanda-t-il à Maria.

— Miguel ? Non... Enfin pas que le sache.

Elle avait l'air de tomber des nues.

Le chauffeur haletait. Et recommençait toujours cet étrange geste des deux mains, comme pour arracher quelque chose qui le gênait.

Boris effleura le front de l'homme, remonta vers la racine de ses cheveux, et tira doucement.

Entraînant sous ses doigts une peau. Une peau très fine.

Une peau synthétique.

Une pellicule plastique admirablement imitée pour donner l'impression qu'il s'agissait d'un vrai visage.

Un masque.

Miguel Uribe portait un masque.

Et, dessous, il y avait...

Boris tira encore doucement. Le chauffeur agonisait, lâchant des halètements rauques et brefs.

Boris acheva de délivrer l'homme de son masque.

Et Maria dei Consuelo Nasar poussa un hurlement.

Puis elle tournoya sur elle-même et s'effondra. Évanouie.

Dix minutes plus tard, lorsqu'elle revint à elle, le cadavre du chauffeur n'était plus là. Ni celui de Ludovic Tripeau.

— Il est mort en prononçant votre nom, murmura Boris.

« Il » c'est-à-dire Bayardo Nasar le chef du Cartel de Ciudad Juarez. « Le Maître du ciel »...

L'un des trafiquants de drogue les plus redoutables du monde.

Tué en essayant de protéger sa femme, ou plutôt sa veuve.

Dont il était devenu le chauffeur, pour veiller sur elle, et après avoir, de toute évidence, fait disparaître le vrai chauffeur, puis s'être affublé d'un masque qui lui ressemblait.

Bayardo Nasar qui n'était en effet pas mort au Mexique, mais qui avait bel et bien fini ses jours ici, en France, à Paris.

Maria haleta.

— Il m'a vue le tromper, dit-elle, et pourtant il ne m'a pas tuée comme il m'en avait menacée...

Boris jugea qu'elle avait eu assez d'émotions pour le moment. Il remit donc à plus tard le moment de lui dire que dans la chambre de son prétendu chauffeur, on avait encore retrouvé un cadavre. Celui d'un Sud-Américain dont la figure n'était pas belle à voir, après ce qu'il avait subi. Un type que ses papiers d'identité désignaient comme étant José Guadalupe. Et qui portait les cheveux noués en queue de cheval.

Qu'était-il venu faire en France ? Sûrement pas tuer Stéphane Belbouab ni

Dominique Carillo. Sans doute avait-il d'autres projets, et ceux-ci concernaient-ils Maria, mais qui le saurait jamais ? La police mexicaine peut-être...

— Au fond, il m'a aimée, murmura Maria.

Boris se redressa sur les coudes et regarda, sous lui, le beau visage de Maria dei Consuelo Nasar qui haletait, s'offrant à lui complètement, ouvrant les bras et les jambes comme dans l'espoir qu'il la pénètre encore davantage.

Huit jours étaient passés. Finalement Maria avait été autorisée à quitter Paris, au moins provisoirement. Elle avait appelé Boris pour le prévenir qu'elle s'en allait.

— Où ? avait-il demandé.

— Là où vous m'aviez interdit de me rendre, avait-elle répondu. Dans mon château de Mésergues.

Elle avait ajouté qu'elle avait finalement annulé la grande fête qu'elle voulait y donner à l'occasion du 14 juillet.

— Vous y serez seule, alors ? avait dit Corentin. Ça ne vous fait pas peur ?

— Pas si vous trouvez le moyen de me rejoindre pendant quelques jours, avait-elle murmuré d'une voix chaude.

Il avait trouvé le moyen. Et il ne le regrettait pas. Le château de Mésergues était une merveille absolue, tout au bout du massif du Lubéron, dans une solitude totale et grandiose.

Et puis surtout, et puis d'abord, il y avait Maria. De là où ils étaient cette nuit, dans la chambre de la jeune femme, par la fenêtre ouverte on entrevoyait mille étoiles dans le ciel, et on percevait des chants de crapauds, à intervalles réguliers, qui trouaient le silence.

Maria avait déjà hurlé plusieurs fois. Elle se retourna et lui offrit sa croupe magnifique dans laquelle il s'enfonça. Quand il l'eut complètement pénétrée et qu'elle commença à ruer sous lui de plaisir, il oublia tout, Paris, les monstres qu'il avait pourchassés, la folie des hommes. Autant dire sa vie. Qu'il retrouverait bientôt, quand il repartirait. Oui, bientôt. Un « bientôt » qui, dans la fournaise délicieuse du ventre de Maria, devenait synonyme de « jamais ».

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

TABLE

*Achevé d'imprimer en octobre 1998 sur les presses de l'Imprimerie
Bussière à Saint-Amand (Cher)*

vauvenargues – 14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris Tél. :
01-40-70-95-57

— N°d'imp. 2263. – Dépôt légal : novembre 1998.

Imprimé en France

[1] La Drug Enforcement Agency est l'organisme central de la répression du trafic des stupéfiants aux États-Unis.